



Belle-Île-en-Mer : un regard sur les temporalités

Claire Romsée

► To cite this version:

Claire Romsée. Belle-Île-en-Mer : un regard sur les temporalités. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-02535094

HAL Id: dumas-02535094

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02535094>

Submitted on 7 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

CLAIRE ROMSÉE

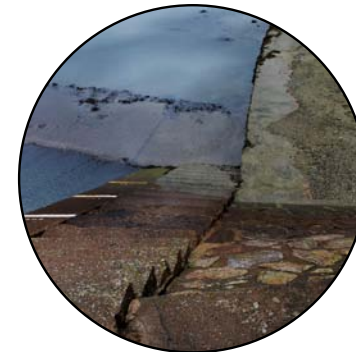
BELLE-ÎLE-EN-MER

UN REGARD SUR LES TEMPORALITÉS

« Gilles Clément : Mais là, la question que tu poses aussi, c'est sur le temps qu'il fait ou le temps qui passe ?

Claire : Bah, les deux. Je m'intéresse aux deux. Pour moi, la temporalité, ça regroupe à la fois le climat, le temps météorologique et à la fois la perception du temps qui passe.

Gilles Clément : C'est intéressant qu'on ait qu'un seul mot parce que dans d'autres langues, il y en a deux pour dire ça. Nous n'en n'avons qu'un et c'est probablement parce que c'est lié, d'une façon forte quoi. Ça pourrait être l'introduction. (Rires) [...] »



ENSA NANTES
SOUS LA DIRECTION DE :
CHRISTIAN MARENNE ET VIRGINIE MEUNIER
2019-2020

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A mon île



ANAMNÈSE

Au départ, je choisis de travailler sur l'architecture humanitaire dans le but de dénoncer certaines pratiques. Faute d'expérience vécue, je juge ne pas posséder suffisamment de matière pour me lancer dans ce sujet. Je suis dans le séminaire « Bien-vivre » et mes professeurs nous conseillent de réfléchir à un sujet plus personnel. Travailler sur Belle-île m'apparaît alors comme une évidence. C'est en effet un lieu familial qui m'est familier puisque je m'y rends tous les ans, depuis mon enfance. Je ne sais pas encore sur quoi je vais travailler ni par quel angle je vais l'aborder mais ça n'a pas tellement d'importance au départ. J'entame des lectures sur les îles, je réfléchis sur les enjeux présents actuellement, sur les particularités, sur la notion d'ambivalence assez forte et enfin sur la manière d'habiter les îles, d'y vivre avec les contraintes qui existent. Dans, cette dynamique de lecture, je contacte un ancien professeur de Lille afin d'avoir des orientations dans ma bibliographie. Il me parle d'une exposition qui aura lieu dans l'année à Marseille : « Le temps de l'île » ainsi que du prochain numéro des Carnets du Paysage portant sur les îles. C'est le point de départ d'une réflexion sur les temporalités et les ambiances présentes sur place. Cela m'apparaît alors comme le facteur qui rassemble ce territoire singulier. Un voyage sur place apparaît assez vite comme nécessaire afin de vivre, se replonger dans mes souvenirs, dans un rapport au temps.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

INTRODUCTION

Dans l'actualité, on parle beaucoup du phénomène de réchauffement climatique, notamment la montée des eaux qui menace à la fois certains continents, archipels et îles à différentes échelles. En effet l'hypothèse d'une submersion partielle voire totale peut faire basculer le futur d'une île très rapidement. Une île, figure fortement influencée par l'imaginaire collectif, constitue un territoire riche en enjeux, véritable potentiel d'étude. Aujourd'hui, l'un des enjeux est leur aménagement : relation à l'eau (accessibilité et inondabilité), préservation (territoire, activités, identité...). Des projets futuristes voient le jour et proposent une nouvelle forme d'habitat à travers les îles artificielles, aux formes étonnantes.

Il existe un lien fort entre l'architecture et le paysage et celui-ci passe, en partie par le temps, cela rejoint la notion de paysage en mouvement de Gilles Clément. De même il y a un lien direct entre le temps et l'espace et donc l'architecture. Gilles Clément dit à ce propos : « *Le paysage, c'est ce que l'on voit et ce que l'on ressent en même temps*¹ ». Le temps est intimement lié à la perception par les cinq sens, la vision étant la plus évidente avec les couleurs, les variations de matière sous l'effet du temps mais aussi la perception de la chaleur et des odeurs, qui génèrent des ambiances, des atmosphères et qui nous évoquent parfois des souvenirs ou

nous font ressentir des émotions.

Lors de mon entretien d'entrée à l'Ecole d'architecture de Lille, un des professeurs m'avait demandé de décrire l'air de Nantes, ce à quoi on peut reconnaître une ville sur une photo : la lumière, l'atmosphère, l'ambiance. C'était un exercice difficile et quelque peu déconcertant, qui m'a fait réfléchir sur le sens de l'architecture. Je ne me souviens plus la réponse que j'avais donnée. J'ai compris plus tard que ce sont précisément les éléments extérieurs à la construction même qui font la qualité d'un projet : ainsi on peut dire « *L'architecture est une machine à transformer le temps en lieu, à donner une forme à la lumière²* ». On peut la comparer à une sculpture vivante qui interagit avec son milieu, son site, son climat, en perpétuel mouvement.

De par mon vécu et mes expériences personnelles, j'ai peu à peu développé une relation sensible à la temporalité, qui s'illustre à travers mes déplacements. Pendant ma licence, j'ai passé beaucoup de temps à faire des allers et retours entre Nantes et Lille. Dès lors, j'ai considéré les voyages en train comme un espace-temps nécessaire à la transition, perçu comme un entre-deux entre des lieux et des temporalités différentes. A mon retour à Nantes pour le master, ces temps transitoires m'ont manqués dans le quotidien, perçus plutôt comme un besoin et non comme une contrainte. La notion de vitesse est directement liée au facteur temps. Ma pratique de la course à pied en ville m'a permis d'apprendre à connaître des territoires plus larges que ceux que l'on pratique seulement en marchant, dans un rayon souvent plus

restreint. Le déplacement dans l'espace par l'intermédiaire seul du corps permet une maîtrise du territoire, arpenter comme une manière de mesurer les distances par le temps de déplacement entre les lieux, par une pratique vécue, à échelle humaine. Durant mes études d'architecture, la chose qui m'a le plus marquée est l'importance du processus plus que le projet, la notion de temps est essentielle. Vauban disait « *Les projets ne se font pas en courant* », et je trouve cela très juste. Par exemple, l'analyse est une étape qu'on ne peut pas enlever, ce sont des allers-retours permanents, j'ai toujours besoin de retourner plusieurs fois sur un site de projet pour prendre le temps, ne pas se précipiter, revenir à l'essentiel. Le temps de réflexion me semble comme incompressible si l'on parle en termes de qualité architecturale et non de capacité productive (quantité).

La notion de temporalité est complexe, entre objectivité des outils et subjectivité de chacun, selon des critères personnels et de situation. De plus, il y a sur chaque territoire deux types de temporalité : la première étant le temps présent relatif à la perception des ambiances et la deuxième, son inscription dans le temps long révélée notamment par la vie des îliens influencée par l'insularité et les traces historiques, qui donnent une autre échelle de temps. La temporalité est une notion plutôt invisible. A travers, cette recherche, je vais essayer de révéler certaines traces de la temporalité. Sur une île, on peut dire que le temps ponctue les journées sur place de manière plus visible : relation à l'eau avec les marées, météo et saisons

très marquées, population très variable avec le tourisme : tout cela conditionné par la notion du déplacement, plus contraignante du fait de l'isolement géographique. Si l'on se place à une échelle de temps actuelle, le temps peut encore se décomposer. Le fait qu'il existe un seul mot « temps » ou « temporalité » montre que les différentes composantes sont intimement liées. En effet, on peut employer le mot temps pour parler du temps météorologique, autrement dit du climat. On peut également l'utiliser quand on veut décrire le temps qui passe, la mesure du temps, visible dans chacune de nos vies. Cette ambiguïté est intéressante à étudier afin de comprendre la relation entre ces deux aspects du temps.

Mon choix s'est naturellement porté sur Belle-Île-en-mer, la plus grande île bretonne, rendue célèbre par de nombreux artistes à travers ses paysages. J'ai une connaissance assez précise de ce territoire qui est familial et donc familier. Je m'y rends chaque année, depuis mon enfance, j'ai donc eu l'occasion d'observer quelques phénomènes temporels en place et les évolutions au fil du temps.

Nous pouvons nous demander de quelles manières la temporalité se manifeste-t-elle sur un territoire insulaire et participe ainsi à sa singularité ? Autrement dit, nous tenterons de voir sous quelles formes se manifestent les temporalités, la temporalité étant une notion impalpable ce qui la rend difficile à saisir et comment ces différents facteurs liés au temps ont des conséquences ou un impact sur la vie des îliens.

L'objet de cette recherche consiste tout d'abord à étudier la notion de temporalité dans sa globalité, puis d'aller observer ses manifestations sur un territoire insulaire, notamment à travers les modes de vie qui traduisent des particularités, propre à l'identité de ce lieu.

¹ Truco Dominique. Îles jardins îles paradis : île d'Aix et île Madame. In *Les carnets du paysage* : « Îles en projet ». Mai 2019, n°35, p.118.

² T.Paghutse René. Poémiques I in *Poïesis Architecture Arts, Sciences et Philosophie*. « *L'Architecture et le temps* ». Juillet 2000, n°11, p.147.

MÉTHODOLOGIE

Je vais aller du général au particulier, en partant de la temporalité et sa relation avec les modes de vie puis en étudiant la relation entre temporalité et insularité pour arriver à la fin à une application concrète avec l'étude de cas sur un territoire donné. Tout d'abord, je vais donc faire des recherches générales sur le sujet pour avoir une assise théorique en faisant des recherches sur la temporalité et précisément sur la relation entre la temporalité et la manière d'habiter un territoire. Pour cela, je m'appuie principalement sur des lectures. En complément de cet apport qu'on peut qualifier d'objectif, il faut saisir la part subjective de la relation entre temporalité et insularité qui est importante dans le sujet. Il y a une représentation et une représentation utopique liée à une île. Il y a des a priori liés à la temporalité : souvent on peut penser que ce sont des territoires réservés aux vacances ou à la retraite.

Comme sûrement beaucoup de personnes, je me reconnais dans cette phrase, assez significative de la vie insulaire : « *Je me réveille avec la lumière du jour. De mon lit, je jette un œil rapide par la fenêtre pour juger du temps et voir le niveau et l'état de la mer³* ». J'ai besoin de vivre cette temporalité pour l'étudier. Pour traiter de cette question, j'ai donc décidé de me baser sur une expérience vécue, comme manière d'habiter cette temporalité, durant deux semaines à Belle-île, le temps d'observer le temps à cette période que

je ne connais pas très bien pour n'y être allée qu'une seule fois à la Toussaint. Cela m'a permis d'avoir une vision autre que celle des vacances d'été. Sur place, j'ai tenu un carnet de bord journalier afin de décrire les temporalités à l'œuvre ainsi que mes activités, mes déplacements chaque jour. Sur place, j'ai fait des entretiens sur un échantillon représentatif sur la manière d'habiter une île. Voici une liste exhaustive de plusieurs personnes interrogées : résident principal et secondaire, actifs et retraités, saisonnier et vacancier, peintre, photographe...

Les recherches bibliographiques se trouvent enrichies par une expérience vécue qui permet de mettre en perspective les analyses étudiées en amont. Louis Brigand parle de ce choix de pratiquer l'espace qui implique une question de temps, dans tous les cas, une recherche approfondie nécessite du temps et être sur place permet parfois de gagner du temps : « *Aborder un terrain en géographe, a fortiori une île, implique de disposer de temps. Je ne chercherai pas ici à relancer le débat stérile, mais réel, entre géographe de bureau et géographe de terrain. J'ai choisi mon camp. Je privilégie le terrain à la bibliographie⁴* ». Ce géographe a ainsi, à plusieurs reprises fait des séjours sur des îles avec ses étudiants. Il en parle dans son livre : « *L'île est souvent vécue comme un espace de liberté : les tabous tombent et tous les excès sont possibles. Prenons, par exemple, un groupe d'étudiants avec lesquels on va passer quelques jours sur une île, comme je l'ai fait maintes fois. Le comportement du groupe ne sera pas le même que sur le continent. Sur l'île, on va se laisser aller, les débordements seront nombreux. L'esprit est plus festif. Les*

barrières, physiques ou morales, tombent au fur et à mesure que l'insularité s'affirme. Une fois sur l'île, on vit une parenthèse par rapport au quotidien continental. Le voyage en bateau est l'espace et le temps de la transition⁵». Le déplacement étant comme une condition préalable pour étudier l'île, y accéder entièrement. De même le photographe Philip Plisson qui tente l'expérience de s'installer temporairement : « En cette année 2000, le pari est lancé. Il s'y rendra souvent, en été, à l'automne : rencontres, effervescence. Cela ne suffit pas. Au cours de l'hiver particulièrement venteux, il y séjourne hors du temps, hors du jeu, vivant dans sa maison roulante encombrée de pellicules, d'appareils et de cirés⁶».

La temporalité peut parfois être ressentie comme une contrainte avec des horaires universels (convention sociale) parfois contraignants. Sur une île, il y a des horaires supplémentaires à prendre en compte qui sont conditionnés principalement par l'eau comme élément mouvant et fluctuant à travers la marée et la météo. De plus, le rapport du corps avec les éléments naturels est plus visible et conditionne le rythme de vie des habitants, leurs habitudes, leurs activités. La temporalité se compose de plusieurs variables plus ou moins visibles : les deux principales étant la météo et la marée. Afin d'étudier cela, j'ai fait une expérience photographique sur environ 15 jours, qui consistait à prendre une photographie par jour. Ce protocole ayant pour but de mettre en évidence les variations du temps dans l'espace : associant principalement deux facteurs : la météo avec la lumière et la marée, traduite par le niveau d'eau. Les points de vue visent à couvrir au maximum l'amplitude de

la marée allant de l'entrée du port au fond du port délimité par la route. Je n'ai pas réussi à trouver un point de vue assez complet, j'ai donc choisi de prendre des points de vue complémentaires, à angle plus ou moins large. Ainsi, j'ai deux points de vue situés l'un en face de l'autre. Chacun me permet de prendre des photos dans les deux directions : vers l'entrée et vers le fond du port, avec deux zooms différents. Au départ, je pensais prendre une photo chaque jour à la même heure. Mais je me suis rapidement aperçu qu'il y a peu de différence d'un jour à l'autre à la même heure puisque les horaires de hautes mers et basses mers varient environ de 30 à 45 min par jour. J'ai donc décidé de plutôt suivre les mouvements des marées, privilégiant les moments de basse et haute mer pendant les grandes marées pour tenter de saisir les extrêmes. On appelle « l'étalement » le court intervalle de temps où le niveau de la mer semble suspendu, en pause au niveau haut ou bas. Ensuite, les mi-marées, peu variables viendront compléter les différentes temporalités. Il est assez difficile de trouver les moments de mi-marée bien visible, ce n'est pas pile au milieu de l'intervalle de temps de basse et haute mer que c'est le plus propice. L'eau montant sur le sol irrégulier, avec différentes profondeurs, la progression n'est pas vraiment régulière dans le temps. Les traces sur les pierres et rochers permettent de prendre des repères.

³ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.87.

⁴ *Ibid.*, p.64.

⁵ *Ibid.*, p.62.

⁶ Plisson Philip. *Belle-Isle Carnet de bord d'un pêcheur d'images*. Nantes : Editions du Chêne Hachette Livre, 2008, p.12.















SOMMAIRE

I- Temporalités et insularités

I- 1 Décomposition du temps.....	p.28
I- 2 La temporalité et sa perception.....	p.33
I- 3 Îles, Insularité, Îléité : définitions, utopies et représentations.....	p.42

II- Belle-île, Belle-Île, Belle-Isle : plusieurs écritures qui traduisent diverses appropriations et états d'esprit

II- 1 Étude de cas : Belle-île-en-mer aujourd'hui et hier...	p.65
II- 2 Les déplacements comme autant de temporalités....	p.98
II- 3 Un territoire isolé : insularité et autres formes d'isolement.....	p.127

III- Belle-île : un territoire à l'apparence intemporelle et pourtant source de multiples temporalités

III- 1 La perception du temps aujourd'hui.....	p.160
III- 2 L'occupation du territoire influence la perception du temps.....	p.187
III- 3 Un territoire à plusieurs échelles de lecture.....	p.209

CONCLUSION.....	p.253
-----------------	-------

BIBLIOGRAPHIE - ICONOGRAPHIE.....	p.261
-----------------------------------	-------

ANNEXES.....	p.270
--------------	-------

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I- TEMPORALITÉS ET INSULARITÉS

I- 1 Décomposition du temps

I- 1.1 Définition du temps

I- 1.2 Outils de mesure du temps

I- 2 La temporalité et sa perception

I- 2.1 Définition de la temporalité

I- 2.2 Subjectivité de la perception

I- 3 Îles, Insularité, Îléité : définitions, utopies et représentations

I- 3.1 Définition insularité

I- 3.2 Utopies insulaires et représentations collectives

I- 3.3 Composants de l'insularité

I- 1 Décomposition du temps

I- 1.1 Définition du temps

Le temps peut se définir de deux manières. La première étant sous l'angle chronologique : « *Milieu indéfini et homogène dans lequel se situent les êtres et les choses et qui est caractérisé par sa double nature, à la fois continuité et succession⁷* » ou « *Durée finie, objective, quantitativement mesurable; système de référence permettant de classer des événements d'après leur simultanéité et leur succession, en leur attribuant un nombre, leur date, exprimée en années, jours, heures, minutes et sous-multiples décimaux⁸* » et pouvant englober un sens psychologique « *Temps intérieur, propre à la vie de chaque individu⁹* ». Le dictionnaire du Petit Robert définit le temps « *Au sens météorologique : état de l'atmosphère à un moment donné considéré surtout dans son influence sur la vie et l'activité humaines (air, ciel, température, vent)* ». Je trouve cette distinction du temps au sens météorologique très à propos concernant mon sujet de recherche qui précisément cherche à révéler l'ensemble des « catégories » du temps, sans exception. Cela montre que le temps ne se réduit pas uniquement au sens mécanique du terme, utilisé pour la mesure de sa durée.

L'origine de l'invention du temps comme mesure remonte aux premières civilisations, c'est-à-dire par l'intermédiaire des hommes. La mesure du temps est une

création de l'Homme qui par sa conscience qui passe par la conscience de sa vie, révèle l'existence du début et d'une fin, c'est-à-dire du temps lui-même. Avant l'invention du temps, les hommes avaient déjà conscience des phénomènes liés au temps, qu'il expliquait souvent par Dieu, comme les saisons, le soleil : « *Les forces du Ciel, en particulier, imposent leur rythme à la vie individuelle et à la vie sociale par la répétition des jours et le retour des saisons*¹⁰ ». Le but de l'invention de la mesure du temps était d'organiser la vie en société, utile dans plusieurs domaines : social, religieux et économique, qui repose aujourd'hui sur un système temporel. Le moyen pour contrôler ces domaines a été d'établir un système de mesure de référence, partagé par tous, et donc exploitable facilement et d'une grande précision.

⁷ CNTRL « Temps », [en ligne], <https://www.cnrtl.fr/>, consulté le 03/10/19.

⁸ Mathieu-Kastler Phys. 1983 in *Ibid.*

⁹ M. Bovet, *Perception et notion du temps*, 1967, p. 107 in *Ibid.*

¹⁰ Barreau, Hervé. *Le temps*, 2009, p.57.

I- 1.2 Outils de mesure du temps

Il existe des outils pour mesurer le temps et l'exprimer, ce qui permet de rendre visible et lisible un phénomène plus complexe et subtil. Cela permet entre autre de faire des comparaisons entre différents lieux dans le monde. Il ne faut pas confondre le temps et sa mesure : « *Il semble même que l'homme ait d'autant plus cherché à développer sa maîtrise de la mesure du temps qu'il était obligé de constater que l'étoffe du temps lui échappe en sa plus grande partie*¹¹ ».

Au départ, les techniques étaient fortement liées à l'observation du temps naturel avec l'apparition du gnomon en -600 qui sera l'ancêtre du cadran solaire. Puis au 14ème siècle, on voit apparaître la première horloge mécanique suivie au 18ème siècle de l'invention du chronomètre et de la première montre automatique. Par la suite, la mesure du temps a été impulsée par le développement de la marine militaire qui nécessitait de mesurer avec précision les positions sur l'eau à des moments donnés. L'origine de l'unité se base sur les éléments naturels (soleil) pour ensuite se rationaliser et acquérir plus de précision avec les sciences et la mécanique du temps. L'unité commune de référence comprend différentes échelles qui fractionnent le temps et permettent de l'adapter à différentes applications : les secondes, les minutes, les heures, les jours, les mois, les saisons, les années, les décennies, les siècles, les millénaires : cette notion semble être infinie, et pourtant le temps sert souvent à exprimer la notion de début et de fin. Le calendrier est un contre-exemple en étant un outil moins universel

puisque'il en existe plusieurs, étant originellement basé sur les religions et notamment les fêtes religieuses qui rythment l'année des pratiquants.

Dans tous les cas, la division de ces différentes échelles de temps est en cohérence avec le temps naturel, c'est-à-dire le soleil. Il y a une distinction à faire entre l'heure solaire et l'heure universelle. Ainsi, en France, en été, il y a un décalage de 2h entre l'heure dite « légale » et l'heure solaire donc s'il est 10h, il est midi en heure solaire. En hiver, avec le décalage horaire, le décalage se réduit à une heure. On l'apprend en cours de thermique en architecture car c'est important concernant l'exposition des façades par rapport aux heures. Il faut aussi préciser qu'il y a un décalage entre les mois et les saisons selon les endroits du monde : hémisphère nord et sud inversés.

Une application du temps, dans nos sociétés, sont les fuseaux horaires qui définissent des surfaces verticales du planisphère pour lesquelles l'heure est partout la même. Parfois, il y a des exceptions : en Chine, il n'y a qu'un seul fuseau horaire alors que le territoire est très vaste donc la relation de l'heure avec le lever et le coucher du soleil n'est pas la même selon les endroits. Il apparaît donc un décalage entre l'heure solaire et l'heure universelle, radicalement différente en certains endroits. Pourtant, il paraît logique d'organiser les journées selon le jour et la nuit. Parfois, on se rend compte que des objectifs d'ordre économique (travail et échanges) prennent le dessus sur la logique naturelle et cela pose question. Les fuseaux fonctionnent avec la géographie et établissent donc un premier lien entre le

temps et l'espace. Cette construction du système de temps provoque des décalages horaires liés au mouvement de la terre par rapport au soleil et traduit des distances entre les lieux, les pays. Le temps a un fort impact sur notre quotidien et nos modes de vies, réglés en grande partie par le jour et la nuit, c'est-à-dire le soleil, la lumière étant un facteur indispensable pour la plupart des activités des hommes. Les changements d'heures entre l'été et l'hiver pour faire des économies montrent encore une fois de quelle manière le temps de référence est basé sur le soleil comme référence, étant variable selon les saisons, le temps universel cherchant en permanence à s'y adapter. Une loi prévoit de supprimer les changements d'heures à partir de 2021. Le choix pour prendre l'heure d'été ou l'heure d'hiver a été soumis à la population, avec la majorité pour l'heure d'été. Ce dispositif est apparu en France en 1916. D'autres pays comme le Royaume-Uni l'avaient mis en place dès 1914. Ce système visant une économie d'énergie est abandonné en 1945 en France. Il sera remis en place en 1975. Avant, la base était l'heure d'été. En 1998, l'ensemble de l'UE sera harmonisé afin de faciliter les échanges.

¹¹ Barreau, Hervé. *Le temps*, 2009, p.65.

I- 2 La temporalité et sa perception

I- 2.1 Définition de la temporalité

Dans les dictionnaires, concernant la définition de la temporalité, on relève les notions de « *caractère de ce qui est dans le temps* », « *Expression du temps, valeur temporelle*¹² » d'un élément, « *expérience interne du temps*¹³ », « *Conscience du temps. Selon le caractère de notre activité (jeu, travail) la temporalité peut ne pas être la même pour un intervalle de temps identique*¹⁴ » ou encore « *le temps vécu, conçu comme une succession*¹⁵ », « *nous confondons la temporalité avec la chronologie*¹⁶ ». L'ensemble de ces descriptions de la notion de temporalité montre que cette notion n'est pas clairement définie. Je m'en suis vite rendu compte en parlant de mon sujet de mémoire autour de moi, principalement en dehors de la sphère architecturale en me rendant rapidement compte qu'il s'agissait d'un mot totalement inconnu pour beaucoup de personnes et qui ne leur évoquait absolument rien ou le raccrochait simplement à la notion de temps, sans distinction.

La temporalité renvoie à l'ensemble des variables qui par leur action modifient l'expérience d'un lieu. Par définition, ces éléments sont temporaires et donc relatifs à un moment donné, parfois très bref et unique. La difficulté principale du facteur temps réside dans le fait qu'il est impalpable, parfois invisible mais tout de même perceptible. On peut établir une

comparaison avec l'architecture : « *Cette architecture qui m'intéresse, et qui a un lien avec l'architecture classique, nous arrête dans notre vie dans l'espace construit, et sa force est de nous faire oublier le temps de la vie pour son espace. C'est bien sûr quelque chose d'impalpable et d'éphémère¹⁷* » et « *La dimension temporelle de l'architecture est rarement visible ou du moins, ce qui est visible est de l'ordre de l'instantané, de l'immédiat¹⁸* ». Un territoire offre d'innombrables possibilités qui sont les résultantes des combinaisons des différents facteurs qui la composent : soleil, marée, météo. Un territoire donné possède donc de multiples temporalités mais chacune de ses temporalités est unique. Ainsi, j'ai fait l'observation suivante : un lieu est soumis à deux types de temporalités. Tout d'abord, la première : une temporalité longue, une inscription du lieu dans une histoire parfois très longue. Puis vient la temporalité courte, autrement dit immédiate et fluctuante qui se traduit par un ensemble de caractéristiques variées, se rapprochant fortement de la notion d'ambiance. En effet, ici la notion d'ambiance devient très importante : ombre et lumière, couleur, le rapport à l'eau à travers les marées, la météo (soleil, vent, chaleur), odeurs, sons et bruits... Ici, nous nous intéresserons davantage à ce deuxième type de temporalité, à savoir : la temporalité présente, tout de même inscrite dans le contexte de la première (la temporalité longue) que nous évoquerons plutôt sous forme d'influences. Nous pouvons nous questionner sur « *Que sait-on de la façon dont les rythmes de la vie quotidienne affectent l'organisation de la vie quotidienne et les formes du développement des villes ? Existe-t-il un paysage temporel propre à chaque ville ? Quel*

lien existe-t-il entre ces temporalités à très court terme et celles du long terme qui caractérisent le phénomène urbain ?¹⁹».

Autrement dit, on peut aussi parler de temps linéaire et de temps cyclique. Le temps linéaire étant le temps long qui augmente sans cesse. Le temps cyclique, lui, agit différemment puisque c'est un cycle donc il passe et revient selon un temps donné. Par exemple, l'hiver revient chaque année. Quand j'étais petite, je me souviens avoir appris les mois de l'année sur un calendrier qui était circulaire et donc cyclique. C'est intéressant de voir que j'ai conservé cette représentation en mémoire, comme un cadre, comme une horloge de l'année : les 12 mois correspondant au 12h de la montre. Jean-Claude Vigato développe la notion de temps cyclique : « *L'architecture n'est-elle pas faite pour ce temps-là : le temps solaire, le temps cyclique, le cycle des heures, le cycle des saisons ?²⁰* ». Bilheust soulève la possible évolution de la conception du temps en fonction des sociétés, ainsi il dit : « *En réalité, je crois que le temps inscrit dans l'œuvre romane est un temps cyclique, fondamentalement différent du temps moderne, essentiellement linéaire²¹* ». Il distingue donc la conception du temps dans les édifices religieux de l'architecture romane (X-XII ème siècle) et ceux de l'architecture moderne c'est-à-dire contemporaine, sachant qu'il a écrit cela en 2000. La perception du temps serait donc liée à la culture et donc relatif à l'Homme.

Le géographe Luc Gwiazdzinsk parle d'approche chronotopique, c'est-à-dire prenant en compte simultanément le temps et l'espace. Cette méthode peut se

traduire par la rythmanalyse (analyse des rythmes urbains) ou par l'urbanisme temporel ou temporaire qui remet en question la notion de temps dans la ville : « *Luc Gwiazdzinski suggère lui aussi de considérer les usages non plus seulement en rapport avec l'espace dans lequel ils prennent forme mais bien aussi en fonction d'une dimension temporelle*²². De son côté *Henri Lefebvre*²³, dans son projet de rythmanalyse, avait manifesté ce besoin de penser ensemble l'espace et le temps. L'enjeu de ce projet était la compréhension du fonctionnement des lieux en analysant la façon dont les individus habitent un lieu et le transforment selon un rythme qui articule le temps, l'espace, l'individu²⁴ ».

¹² CNTRL « Temporalité » <https://www.cnrtl.fr/>, consulté le 18/09/19.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Merleau Ponty, *Phénoménol. perception*, 1945, p. 466 in *Ibid.*

¹⁵ « Temporalité », *Le nouveau Petit Robert de la langue française* 2009.

¹⁶ Sartre in « Temporalité », *Ibid.*

¹⁷ Vigato Jean-Claude, Le temps, Une valeur architecturale. *Poësis Architecture Arts, Sciences et Philosophie*. « *L'Architecture et le temps* ». Juillet 2000, n°11, p.80.

¹⁸ Beaudouin Laurent, Manifeste pour une architecture lente. *Poësis Architecture Arts, Sciences et Philosophie*. « *L'Architecture et le temps* ». Juillet 2000, n°11, p.217.

¹⁹ Scherrer Frank, Les rythmes urbains. Le courrier du CNRS. *La ville, Espaces et lieux, Stocks et flux : temporalités urbaines, Gouvernement urbain, Formes et paysages, Ville et Santé*. Été 1994, n°81, p.67-68.

²⁰ Vigato Jean-Claude, *Op.cit.*, p.74.

²¹ Bilheust Henri, Les bâtisseurs romans et le temps. *Poësis Architecture Arts, Sciences et Philosophie*. « *L'Architecture et le temps* ». Juillet 2000, n°11, p.38.

²² Gwiazdzinski Luc, « Chronotopies – l'événementiel et l'éphémère dans la ville de 24 heures », *Bulletin de l'association des géographes français*, n°3, 2009, p. 345-357.

²³ Barreau Hervé, *Le temps*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

²⁴ Audas Nathalie. In *Ville aimable*. Collection « Villes et Territoires ». Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2014, p. 233.

I- 2.2 Subjectivité de la perception

Le temps est d'abord une donnée universelle qui vise à simplifier la vie par une unité commune à tous. Cette méthode de simplification créée au départ pour des questions de vie pratique : horaires, monde du travail, vie personnelle : horaires d'ouvertures, rendez-vous... est une sorte de tentative de maîtrise de la vie des gens qui peut vite dériver sur du contrôle, conséquence de sa grande précision. Toute simplification révèle une complexité : ici elle s'explique par son lien aux éléments naturels comme le soleil qui manque de précision mais également par son choix de réduire le temps à un seul de ses composants étant sa durée. Il en existe d'autres comme l'intensité, le processus... Ces notions sont davantage subjectives et donc on n'a pas trouvé de moyens pour les mesurer de manière objective. Le temps est perçu par l'homme. Il devient alors outil de mesure de ce temps. Mais chacun a sa propre vision donc le temps perçu devient une notion subjective à chacun des individus.

La temporalité n'est pas une notion singulière, elle est plurielle : *« Il existe plusieurs temps, chaque individu a sa propre vision du temps, tout en étant conscient qu'il existe un temps universel auquel il se plie par obligation pour s'intégrer au fonctionnement de la société²⁵ »*. On peut donc distinguer un temps propre à chacun, ressenti et vécu, qui doit ensuite s'adapter au temps « social commun » qui est une convention collective, autrement dit : *« En architecture, comme dans la vie quotidienne, notre expérience vécue de la temporalité des objets s'oppose aux pensées pour lesquelles le temps est*

une réalité unidimensionnelle. Il existe donc une temporalité subjective, obtenue par l'expérience, qui se distingue de la temporalité objective produite par la pensée²⁶». Pour résumer cette idée, le temps est fait d'impressions, relatives à chacun. D'ailleurs cette convention collective n'est pas évidente pour tous, prenons l'exemple des enfants qui confondent aisément le temps et la convention de celui-ci : « l'adoption de ce temps commun ne signifie pas que l'enfant comprenne en quoi la datation précise de ce temps social n'est qu'une convention²⁷».

On peut établir une relation entre la perception du temps d'un lieu, ou sa temporalité avec le temps d'un individu (situation dans sa vie).

« L'évolution du lieu (variation des saisons, modification de la forme, changement de fonction etc.) en lien avec les changements individuels (âge, ancienneté de connaissance du lieu, pratiques quotidiennes, exceptionnelles) permet une confrontation entre la vie du lieu et la vie de l'individu. En analysant le rapport affectif aux lieux des individus selon les considérations temporelles qui leur sont propres, nous sommes parvenues à montrer l'évolution d'une relation affective envers un lieu²⁸».

La vie de chaque personne peut être envisagée comme une échelle humaine du temps. Le ressenti personnel est différent selon les personnes concernant la perception de la vitesse du temps au cours de la vie : « La perception du temps par les individus se traduit, quant à elle par un ressenti, lequel varie selon H.Barreau de manière inversement

proportionnelle à l'âge de telle sorte que "plus on est vieux, plus les durées du monde extérieur paraissent courtes"²⁹. Le temps en ce qu'il est subi organiquement selon une perception évoluant en lien étroit avec l'âge est perçu chez les individus par la durée. Cette perception du temps qui s'écoule et le ressenti correspondant dont l'intensité et la nature varient selon de multiples nuances, s'expriment notamment sous forme d'attente, de désirs, de regrets. Les temporalités réfèrent ainsi aux différentes perceptions du temps que se font les individus au cours de leur vie, selon l'évolution et les changements intervenant notamment, comme déjà mentionnés, en lien avec l'âge et/ou les facteurs culturels. Les temporalités individuelles en tant qu'expériences vécues sont de fait à relier également à l'ancienneté de la connaissance que les individus possèdent des lieux, de la fréquentation qu'ils font de ceux-ci (fréquence, durée, intervalle, objectif, etc.)³⁰». Selon Nathalie Audas, la perception du temps serait donc inversement proportionnelle à l'âge d'une personne : autrement dit, plus on vieillit, plus le temps semble passer vite.

Barreau confirme cette théorie : « Selon cette représentation, il y a un processus continu d'accélération du temps t (temps civil) par rapport au temps t^ (temps organique). Cela veut dire qu'une certaine durée de temps sera ressentie plus "organiquement" en raison inverse de l'âge. Plus on est vieux, plus les durées du monde extérieur paraissent courtes³¹». Le vieillissement d'une personne est un témoin visible du temps qui passe : le corps qui change sous l'action du temps, comme de la matière. Le rapport à la mort aussi est important dans la conscience du phénomène du temps.*

Dans une vie, il existe des points de comparaisons que sont les grandes périodes de vie : enfance, adolescence, âge adulte, retraite... Ces tranches sont rythmées par la société : la scolarité, le travail, la vie sociale (mariage...). Sur une échelle de temps plus courte, il existe ce que « *Les psychologues ont appelé "orientation horaire" une telle capacité, qui n'est évidemment pas absente chez l'homme [...] Dans les conditions qui nous sont habituelles, nous savons approximativement l'heure de la journée, parfois à la minute près³²* ». Ce serait donc une capacité de l'homme d'avoir une horloge biologique. L'Homme devenant alors un outil de mesure.

De manière générale, la temporalité n'est pas une notion rationnelle que l'on peut quantifier ou qualifier, à la différence du durée du temps que l'on peut mesurer et qui est une unité invariable. Cette une notion intangible telle que la lumière, le son ou encore les odeurs. C'est une question de subjectivité. Chaque individu a une perception et une sensibilité différente par rapport au temps et à la manière dont il influence notre quotidien. La temporalité concerne la relation entre le corps et son environnement et les interactions relatives. La sensibilité fait appel aux cinq sens que chacun possède, plus ou moins développés selon les personnes. Ainsi, quelqu'un peut être marqué par l'odeur de la pluie ou de l'orage alors qu'un autre retiendra le chant du coq, le son de la cloche ou de la sirène du bateau, la beauté de la lumière du phare qui va et vient sur les berges endormies.

²⁵ Audas Nathalie. In *Ville aimable*. Collection « Villes et Territoires ». Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2014, p. 236.

²⁶ Leygonie Antoine, Temporalité subjective et architecture. *Poïesis Architecture Arts, Sciences et Philosophie*. « L'Architecture et le temps ». Juillet 2000, n°11, p.41.

²⁷ Barreau, Hervé. *Le temps*, 2009, p.46.

²⁸ Audas Nathalie. In *Op.cit.*, p. 234.

²⁹ Barreau Hervé, *Op.cit.*, p.32.

³⁰ Audas Nathalie. In *Op.cit.*, p. 236.

³¹ Barreau, Hervé. *Op.cit.*, p.30.

³² Barreau, Hervé. *Op.cit.*, p.27-28.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I- 3 Îles, Insularité, Îléité : définitions, utopies et représentations

I- 3.1 Définition insularité

Afin d'introduire l'insularité, il faut commencer par définir l'île : « *Île : étendue de terre ferme émergée d'une manière durable dans les eaux d'un océan, d'une mer, d'un lac ou d'un cours d'eau.* (réf : Le Robert)³³».

L'insularité peut apparaître à première vue comme une notion floue, il faut donc tenter de la définir pour mieux en saisir les contours. L'insularité peut être définie comme le « *Caractère social, économique, culturel propre à une île*³⁴». Le concept d'insularité prend donc en compte la situation géographique, le modèle de microsociété dû au territoire fini, avec ses habitants et leurs modes de vie. Il ne faut pas confondre ce terme avec celui d'îléité ni à l'insularisme, qui se différencie par leur vision du modèle de l'île. Joël Bonnemaison parle bien de ces différentes notions et de leurs distinctions parfois subtiles : « *L'insularité, c'est l'isolement. L'îléité, c'est la rupture avec le reste du monde et donc un espace hors de l'espace, un lieu hors du temps, un lieu nu, un lieu absolu. Il y a des degrés dans l'îléité, mais une île est d'autant plus île que la rupture est forte ou ressentie comme telle [...], [l'îléité] participe à l'univers de la représentation et de la métaphore, elle ne concerne pas le fait mais la vision*³⁵». Eric Fougère en a une approche

plutôt similaire puisqu'il dit : « *Le monde, en l'occurrence une île, est présenté moins comme un fait d'observation que comme un effet de ressenti. De l'objet spatial on passe au sujet spatialisé. De ce tournant culturel est né l'insularisme, ou mieux, l'îlité. "L'îlité participe à l'univers de la métaphore. Il y a une symbolique de l'île qui renvoie à un archétype*³⁶*" On s'explique ainsi que "plus l'île perd en insularité plus elle gagne en îlité*³⁷*"[...] Il y a figure insulaire du microcosme ou du paradis*³⁸*».*

Enfin, Nathalie Bernardie-Tahir tente de différencier les notions d'îlité et d'insularisme : « *Dans le cadre de cette réflexion, deux notions-clés ont été inventées : l'îlité et l'insularisme. Selon le sociologue Abraham Moles, l'îlité représente la dimension "psychologique" de l'insularité. Elle serait en somme la déclinaison insulaire de l'identité territoriale, fondée sur un sentiment marqué d'appartenance et d'identification des insulaires à leur île. L'essentialisation de la spécificité insulaire des îles a donné naissance à un ensemble de discours et d'actions à caractère politique désigné par le second néologisme : l'insularisme. Comme tous les mots en "isme", il traduit la propension qu'ont certaines sociétés insulaires à survaloriser leurs particularités*³⁹*».*

On prend moins de risque à parler d'île plutôt que d'insularité, d'îlité ou d'insularisme, chaque terme pouvant apporter une connotation plus ou moins négative sur un aspect donné. Françoise Péron aborde l'insularité en disant : « *la spécificité insulaire ne réside pas dans un ou plusieurs caractères qui seraient absolument propres aux îles, mais dans les interactions multiples de données hétérogènes*⁴⁰*».*

Cela soulève la diversité d'informations propres aux territoires des îles. Les îles sont riches de données et donc sources de recherches infinies. De manière générale, une île est un modèle que l'on peut définir d'isolé, si on le compare aux continents qui eux sont reliés et connectés aux métropoles et qui sont très accessibles (aéroports, gare, ports...) contrairement à une île qui, par définition, est entourée d'eau. En effet, une île reste une « *Terre de solitude, terre d'exil ou terre d'autonomie : accéder à une île n'a rien d'évident. Ce numéro invite à un voyage d'île en île, hors des lieux et hors du temps*⁴¹ ». Les composantes spécifiques de ce qui en fait une île offre une grande diversité de paysages, de temporalités et d'ambiances. En conclusion, l'insularité est un modèle complexe : « *C'est une évidence : une île est un morceau de terre entouré d'eau. Close on peut la cerner. Distincte, on peut la penser. Distant, on peut la rêver. Mais la saisir est compliqué*⁴² ».

³³ ÎL(e)S Regards photographiques sur la vie insulaire. 5 vol. #4. Lanester: La Nouvelle Bleue, 2018.

³⁴ Thibaudet, *Réflex. crit.*, 1936, p. 102 in CNTRL « Insularité », [en ligne], <https://www.cnrtl.fr/>, consulté le 03/10/19.

³⁵ Bonnemaison 1990, p.119 in Taglioni François, *Les petits espaces insulaires et leurs organisations régionales*. Géographie. Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2003. p.71.

³⁶ Joël Bonnemaison, « Vivre dans l'île », *L'Espace géographique*, 19-20, n°2, 1990, p.120.

³⁷ Françoise Péron, *Des îles et des hommes*, Editions de la Cité, Ouest-France, 1993, p.163.

³⁸ Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Ajaccio, DCL, 2001 in Fougère Éric. Revue 303. *Une île, des îles*. Novembre 2017, n°149, p.10.

³⁹ Bernardie-Tahir Nathalie in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, et Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille, éd. *Le temps de l'île*. Marseille : Marseille : MUCEM ; Parenthèses, 2019, p.96.

⁴⁰ Péron Françoise in Taglioni François, *Op.cit.*, p.71.

⁴¹ Renoux Bernard. Revue 303. *Une île, des îles*. Novembre 2017, n°149, p.3.

⁴² Fougère Éric. Revue 303. *Op.cit.*, p.9.

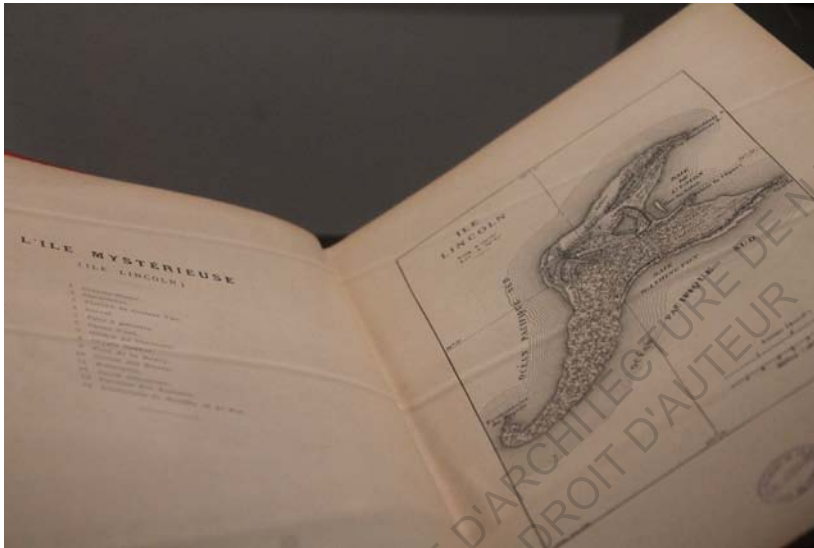
I- 3.2 Utopies insulaires et représentations collectives

« Comme si l'île était aussi le lieu d'un autre possible. "Îles et utopies ont toujours fait bon ménage", note à ce propos le géographe Louis Brigand. Chacun trouve dans l'île ce qu'il a envie d'y trouver et cherche à y construire son propre "idéal". C'est à la fois un objet simplissime - une terre entourée d'eau - mais infiniment complexe. L'île idéale n'existe donc pas⁴³».

Une île est un territoire pouvant être source d'envies liées à des rêves et utopies idéales en lien avec l'imaginaire qui existe autour du modèle d'île comme terre de liberté, de calme et d'harmonie avec la nature. Jules Verne a contribué à ce mythe avec son livre *L'île mystérieuse*⁴⁴. D'ailleurs, les représentations imaginaires qu'on en a peuvent difficilement se représenter. Le géographe Louis Brigand donnait à ses élèves l'exercice de cartographier l'île Lincoln, dont il est question dans ce livre. Je me suis prêté à cet exercice, trouvant cela plutôt amusant de lire un livre en dessinant, étant typiquement le type d'exercice qu'on pourrait donner à des étudiants d'architecture en Licence 1.

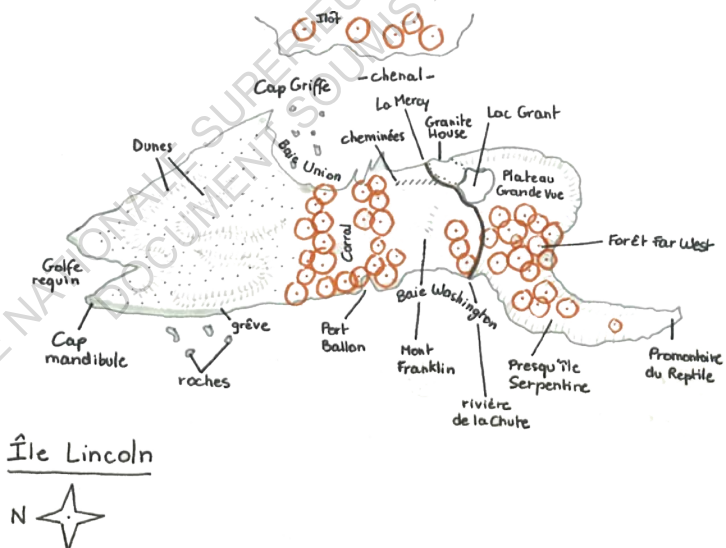
La réalité peut se révéler autrement plus difficile, pour certains, l'île étant plutôt associé au à une prison. On peut constater qu'une île divise en termes d'opinions : quand certains rêveraient d'y vivre, pour d'autres, ce serait un véritable cauchemar. Mais cette question est relative au temps : pour une courte période de vacances, ce n'est pas déplaisant mais sur l'année entière, c'est différent. Parfois, il arrive que cet avis évolue au cours de la vie : il est fréquent que des

Temporalités et insularités



↑ Fig.1

↓ Fig.2



retraités, autrefois simples vacanciers viennent s'y installer cette fois à l'année. Cette observation révèle le caractère singulier d'une île, qui ne laisse personne indifférent et qui peut être source de débat entre les habitants concernant leur choix d'habiter sur ce territoire. Il existe une sorte de fantasme et d'utopie autour des îles bretonnes. On remarque donc une ambivalence forte qui selon le temps peut virer du sentiment de sécurité à l'angoisse, provoqué par la solitude et l'isolement. Rien que la différence entre le jour et la nuit explique cette dualité. On peut utiliser l'expression « l'île et son contraire » pour désigner ce phénomène. Ainsi, « *L'île peut représenter un monde double, merveilleux ou maudit, paradis ou prison, parfois lieu d'expérimentations formateur, et surtout coupé du monde réel, que seul un voyage initiatique ou allégorique peut révéler*⁴⁵ ». Selon Françoise Péron⁴⁶, pour les gens du continent, l'île est le rêve d'un monde paisible, les femmes sur l'île et les hommes pêcheurs, vu comme une microsociété avec ses propres lois, pas de vols... Par exemple, jusqu'au 17^{ème} siècle, Ouessant bénéficiait d'une exemption par rapport aux lois, profitant alors de plus de libertés. Il y avait ainsi un système de double réglementation : d'une part la réglementation royale et de l'autre celle de l'île. Du point de vue de l'utopie sur la morale des insulaires, Karine Salomé⁴⁷ pense que les insulaires sont vertueux par contraintes, comme si leur statut lié à l'insularité pouvait en partie expliquer leur comportement. Françoise Péron dans ce sens souligne l'image de pureté, d'innocence et d'archaïsme, facilement associée aux insulaires. L'île devenant un territoire « atemporel » où « Ici, rien n'est comme ailleurs⁴⁸ ».

⁴³ Letourneux Frédérique. Revue 303. *Une île, des îles*. Novembre 2017, n°149, p.26.

⁴⁴ Verne, Jules. *L'île mystérieuse*. Le livre de poche Jeunesse. Paris: Hachette, 1996.

⁴⁵ Levêque Isabelle. Revue 303. *Une île, des îles*. Novembre 2017, n°149, p.65.

⁴⁶ France Culture. « Histoire de l'insularité 3/4 », [en ligne], <https://www.franceculture.fr/>, consulté le 4/10/19.

⁴⁷ France Culture. « Histoire de l'insularité 3/4 ». *Op.cit.*

⁴⁸ Péron Françoise in France Culture. « Histoire de l'insularité 3/4 ». *Op.cit.*

I- 3.3 Composants de l'insularité

L'insularité se définit aussi par ses caractéristiques : son éloignement par rapport au Continent le plus proche, le moyen existant pour la relier à ce Continent (bateau, pont ou terre dans le cas des deltas), la présence de voiture sur place ou la singularité d'un territoire entièrement piéton, son statut, sa taille et ses propriétés géographiques, son rôle géopolitique...

« Louis Brigand, géographe et chercheur à l'Université de Bretagne occidentale de Brest, est un observateur des îles depuis plus de 40 ans. Après de nombreuses enquêtes, études et écritures d'ouvrages, il est devenu un expert reconnu de ces petits territoires insulaires⁴⁹ ».

Selon lui, le piège de l'île est de croire qu'elle est seule au monde alors qu'elle existe grâce à ses relations avec le Continent. *« [...] tous les scientifiques s'intéressant aux questions insulaires savent parfaitement que, pour étudier les îles, il faut comprendre les relations îles-continent, si déterminantes pour leur fonctionnement et leur devenir⁵⁰ ».* En effet, rares sont les îles qui vivent en autarcie complète. Après cela dépend des continents, il existe des îles plus indépendantes que d'autres qui s'auto-suffisent, ceci souvent grâce à leur taille. Il estime alors que dès qu'il y a un pont qui en permet l'accès, l'insularité est alors détruite car l'île est reliée en permanence avec le Continent et perd alors une de ses grandes spécificités. Pour avoir un ordre de grandeur,

Louis Brigand estime qu'il y a environ 1000 îles en France. Mais cela renvoie directement à la définition même de l'île, de l'îlot et de l'écueil qui se base sur la présence de terre et de végétation pour qualifier ces paysages : « *Avant d'entamer la réflexion, il a fallu trouver une définition qui permette de différencier l'île de l'îlot et l'îlot de l'écueil. L'île est habitée, l'îlot ne l'est pas. L'écueil n'a pas de sol, donc pas de végétation terrestre, à l'inverse de l'île ou de l'îlot*⁵¹ ».

L'île est aussi une question d'échelle puisque l'on peut considérer les continents comme des îles à l'échelle planétaire. Un des critères pour mesurer l'échelle d'une île est le temps nécessaire pour en faire le tour, comme un critère qui détermine son statut par sa taille. Le statut de l'île est important : public ou privé, cela en conditionne l'accès. De plus en plus se développe le marché foncier sur les îles. Il est possible pour un particulier de s'acheter une île, en Bretagne par exemple et est selon sa superficie et ses caractéristiques plus ou moins accessible financièrement. Le Conservatoire du Littoral mène une politique qui vise à racheter des îles et ainsi assurer leur maintien et leur protection. Cependant, il existe des îles avec des propriétaires privés. Les îles sont souvent des territoires à importance politique voire de défense militaire ou alors lieu de relégation et d'exclusion en adoptant des fonctions de prisons, favorisé par une situation géographique naturellement limitée.

Un territoire peut devenir une île lors d'un temps spécifique : « *J'aime les îles éphémères. Celles qui apparaissent lorsque la mer se retire. Innombrables le long des côtes à marées, elles sont de deux types. Les premières, les îles*

d'estran, îles à haute mer et presque îles à basse mer, peuvent être accessibles à pied du continent. J'en ai recensé, à l'aide de Basîles, plus de quatre cents en Bretagne. [...] Comme certains l'expérimentent régulièrement, on peut y rester captif. [...] Les secondes, encore plus éphémères et plus rares, se situent au large et ne se délivrent qu'occasionnellement. Envoûtantes car mystérieuses, recouvertes la plus souvent par la mer, elles ne peuvent être jointes que lorsque les coefficients de marée sont significatifs pour découvrir les parties les plus basses de l'estran. Ces îles, qui savent se faire désirer, se délivrent de la mer quatre à cinq fois par an⁵²».

Il existe différents types d'insularité pouvant être définis par la temporalité, par exemple, on peut citer le cas de Noirmoutier, caractérisé par le passage du Gois, submergé à marée haute. Ces types d'insularités dépendent à la fois du contexte et des aménagements des hommes : « *L'originalité des deltas vient de ce que l'espace deltaïque, en raison de l'évolution permanente des niveaux de l'eau, crée ou, au contraire, défait des îles. On est dans une spécificité d'insularité relative dont la teneur se modifie dans le temps et dans l'espace, au gré du contexte météorologique ou humain. Car outre le climat, l'homme modifie la géographie en créant des digues, voire en jouant sur les niveaux d'eau⁵³».*

⁴⁹ *ÎL(e)S Regards photographiques sur la vie insulaire*. 5 vol. #5. Lanester: La Nouvelle Bleue, 2019, p.161.

⁵⁰ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.41.

⁵¹ *Ibid.*, p.38.

⁵² *Ibid.*, p.231.

⁵³ *Ibid.*, p.189.

















ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II- BELLE-ÎLE, BELLE-ÎLE, BELLE-ISLE :

plusieurs écritures qui traduisent diverses appropriations et états d'esprit

II- 1 Etude de cas : Belle-île-en-mer aujourd'hui et hier

II- 1.1 Présentation

II- 1.2 Historique

II- 1.3 La pluie et le beau temps

II- 1.4 Entre vents et marées

II- 2 Les déplacements comme autant de temporalités

II- 2.1 Déplacement Continent – île

II- 2.2 Déplacements sur place

II- 2.3 Isolement géographique

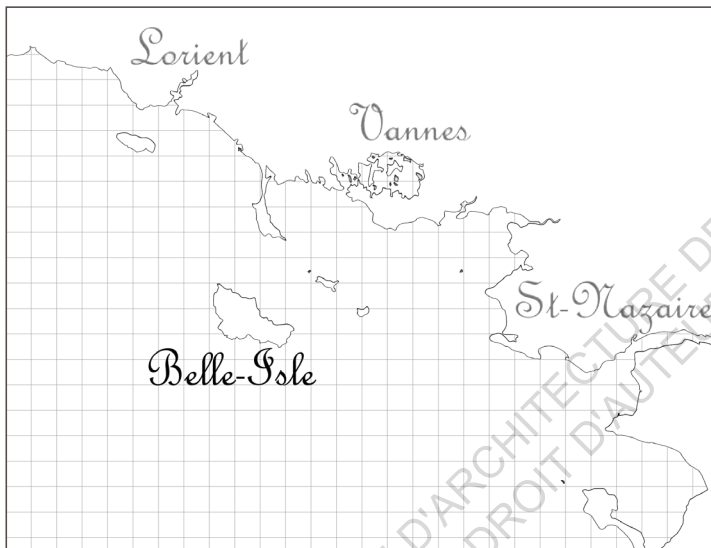
II- 3 Un territoire isolé : insularité et autres formes d'isolement

II- 3.1 Cas de la scolarité : quitter l'île pour devenir interne sur le Continent

II- 3.2 Identités de la population

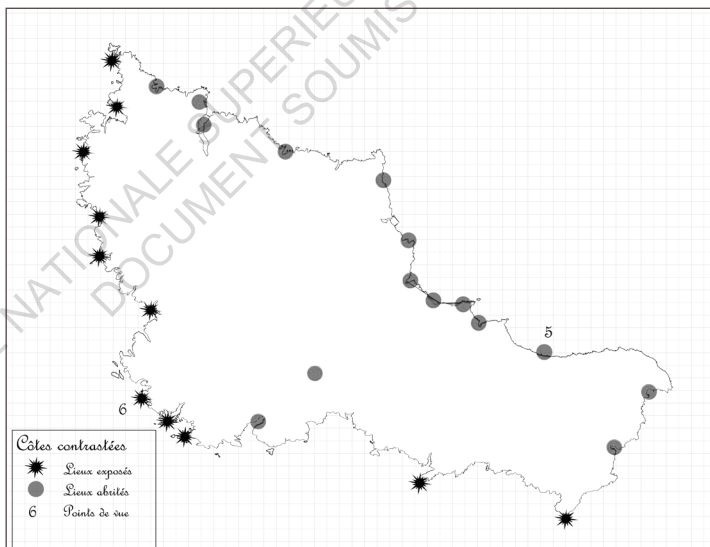
II- 3.3 La solidarité insulaire

Belle-île, Belle-Île, Belle-Isle



↑ Fig.3

↓ Fig.4



II- 1 Etude de cas : Belle-île-en-mer aujourd'hui et hier

II- 1.1 Présentation

« L'expression "îles du Ponant" désigne à la fois un ensemble de 908 territoires insulaires situés sur la façade Manche et Atlantique française (Brigand, 2000) et le nom du réseau unissant treize d'entre eux. Les critères qui distinguent ces treize îles sont la discontinuité géographique, la présence d'un peuplement permanent (...) et leur statut communal. Elles ont entamé un processus de mise en réseau dans les années 1970 avec la création d'une association réunissant les élus insulaires⁵⁴».

Les îles du Ponant sont un ensemble d'îles constitué de 15 îles bretonnes et normandes, à savoir : Chausey, Bréhat, Batz, Ouessant, Molène, Sein, Glénan, Groix, Arz, Moines, Belle-île-en-mer, Houat, Hoëdic, Yeu et Aix. « Ponant » signifie « là où le soleil se couche ». Pourtant, elle pourrait s'appliquer à d'autres îles situées à l'Ouest comme Noirmoutier, Ré ou Oléron mais ces dernières sont reliées au Continent par un pont et cela change alors leur statut. En effet, c'est également la distance relative entre le Continent et les îles du Ponant entre elles qui en fait des entités identifiables par des caractéristiques communes.

Belle-île est la plus grande des îles du Ponant : elle mesure 85.6 km² et a une population de 5400 habitants (donnée de

Belle-île, Belle-Île, Belle-Isle



↑ Fig.5

↓ Fig.6



2014). Pour avoir un ordre d'idée, elle est 150 fois plus grande que l'île de Sein, ce qui témoigne de la diversité des îles du Ponant. C'est la plus peuplée des îles du Ponant mais elle est peu densément peuplée si l'on parle de son occupation par rapport au sol. Ces dernières années, l'évolution positive de la démographie a montré l'attractivité du territoire. De plus, 300 à 400 000 visiteurs s'y rendent chaque année. L'île se divise en 2 côtes qui se distinguent par leur caractère différent. La côte « en dedans » c'est-à-dire vers le Continent possède un relief de 10 à 20m et beaucoup de plages de sables. La côte « sauvage », face au large a, elle, des falaises de 30m exposées à la houle du large et aux vents dominants et possède moins de plages.

⁵⁴ Corsi Laura. Relier les îles par un magazine télévisé géographique : retours sur un projet de recherche-action dans les îles du Ponant in *Colloque les îles à venir Recueil des résumés*. Îles 2019. Brest, 2019, p.82.

« **La chasse aux enfants :**

*Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Au-dessus de l'île on voit des oiseaux
Tout autour de l'île il y a de l'eau
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Qu'est-ce que c'est que ces hurlements
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
C'est la meute des honnêtes gens
Qui fait la chasse à l'enfant
Il avait dit J'en ai assez de la maison de redressement
Et les gardiens à coups de clefs lui avaient brisé les dents
Et puis ils l'avaient laissé étendu sur le ciment
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Maintenant il s'est sauvé
Et comme une bête traquée
Il galope dans la nuit
Et tous galopent après lui
Les gendarmes les touristes les rentiers les artistes
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
C'est la meute des honnêtes gens
Qui fait la chasse à l'enfant
Pour chasser l'enfant pas besoin de permis
Tous les braves gens s'y sont mis
Qu'est-ce qui nage dans la nuit
Quels sont ces éclairs ces bruits
C'est un enfant qui s'enfuit
On tire sur lui à coups de fusil
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Tous ces messieurs sur le rivage
Sont bredouilles et verts de rage
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Rejoindras-tu le continent rejoindras-tu le continent
Au-dessus de l'île on voit des oiseaux
Tout autour de l'île il y a de l'eau. »*

Jacques Prévert, 1934.

II- 1.2 Historique

Belle-île a toujours été un territoire stratégique dans le cadre militaire par sa position de protection face à la côte de la Bretagne, c'est une porte d'entrée sur la France. Son accessibilité et sa défense en sont un enjeu majeur, en atteste la Citadelle et les différents fortins, la plupart étant conservés aujourd'hui. En 1761, l'île a été sous occupation anglaise pendant 2 ans. En 1765, elle a été une terre d'accueil pour les Acadiens, expulsés du Québec.

En 1848, un centre de détention, destiné aux opposants politiques est créé, facilitée par la situation géographique privilégiée de Belle-île. A partir de 1880, il devient un centre de jeunes délinquants, autrement appelé le « bagne pour enfants », popularisé par le poème « La chasse aux enfants » de Jacques Prévert, qui fait suite aux révoltes sur les conditions de détention. Celui-ci a été fermé en 1978 : « *L'isolement de notre île qui avait contribué à la création de l'école, fut l'élément majeur invoqué pour obtenir son transfert et sa fermeture*⁵⁵ ». Jusqu'en 1920, une garnison est maintenue : la Citadelle pouvait accueillir 800 hommes qui favorisaient l'économie insulaire.

Les marques du temps sont peut-être plus visibles sur le paysage moins densément occupé, à la différence des centres urbains, source de multiples couches, qui recouvrent successivement les traces du passé lors de la reconstruction. La matière et le sol sont des témoins du temps qui passe. Cela se traduit par l'érosion de la roche, voire décrochement en certains endroits ainsi que par le recul des dunes qui

entourent certaines plages. Ces évolutions rapides font prendre conscience de l'équilibre fragile de l'île. En termes de végétation, on a vu ces dernières années, l'apparition d'espèces invasives comme les griffes de sorcières. Des dispositifs de protection de certaines espèces ont été mis en place et des éco-pâturages afin de réguler les écosystèmes. Néanmoins, on voit moins nettement les impacts directs du réchauffement climatique sur le paysage.

⁵⁵ Belbéoch, Henri, et Louis Garans. *Belle-Ile-en-Mer « Souvenirs... Souvenirs... »* Henri Belbéoch. Plomelin, 1992, p.175.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Belle-île, Belle-Île, Belle-Isle



25/10/19 - 13h (Haut pont Palais)

↑ Fig.7

↓ Fig.8



II- 1.3 La pluie et le beau temps

En observant des choses qui peuvent paraître anodines, elles peuvent révéler des comportements collectifs. Par exemple, il est courant d'évoquer le temps qu'il fait quand on écrit une carte postale. Ainsi, on peut lire ceci : « *En attendant, on écrit une carte postale sur le marbre des guéridons : "Il fait un temps splendide, je n'ai pas été malade, nous allons visiter l'île avant de reprendre le bateau... Je vous envoie mes amitiés de Belle-Ile." Toute la magie de l'insularité est exprimée dans ces messages : la crainte de la mer que l'on a pu surmonter, la joie de toucher terre et la sourde angoisse d'être provisoirement isolé du continent... de la grande terre*⁵⁶ ». Cela révèle l'importance que le temps a dans le séjour sur place. C'est d'ailleurs souvent la première question que l'on pose au retour de vacances : « Tu as eu beau temps ? ». On entend souvent l'expression « On voit les quatre saisons en une journée » qui illustre comme une sorte de microclimat insulaire. De même concernant la visibilité, on dit que si on a une vision nette du continent ou des autres îles du Ponant les plus proches, le temps sera mauvais le lendemain.

La météo et le climat comprennent des variables communes : le soleil, la pluie, le vent, l'orage mais aussi la lumière, les saisons et les couleurs. En second lieu vient le rapport aux éléments naturels, influencés par la météo, comme la mer avec la puissance de ses vagues et qui est aussi actrice d'une autre temporalité : celle des marées, en lien avec la lune et les jours. Le climat et la météo sont deux choses différentes même si elles sont très liées. Le climat

peut se définir comme le temps caractéristique à une région, un genre de synthèse qui montre la tendance atmosphérique et météorologique d'un territoire donné. La météo est quant à elle une donnée beaucoup plus variable selon les saisons et les jours et on peut en théorie l'anticiper assez précisément ce qui est très utile pour les marins-pêcheurs.

Le climat peut parfois produire un temps que l'on peut qualifier de singulier. On parle alors de « microclimat », autrement dit : climat spécifique, caractérisé par des valeurs extrêmes en comparaison avec d'autres territoires, plus ou moins proches. Le cas de l'île est ici très intéressant à étudier. Son isolement géographique en fait un cas d'étude concernant sa météo, en comparaison directe avec sa presqu'île ou son continent, plus ou moins éloigné. Chaque climat a ses caractéristiques. Par exemple, à Belle-Ile, le climat dit océanique est associé à un territoire défini entre la Bretagne et de la Manche jusqu'à la frontière belge. Ses principales caractéristiques sont des hivers doux et des étés frais avec une faible amplitude de température au long de l'année. Concernant l'humidité, sous l'influence directe de la mer, elle est plus marquée en hiver. Un climat insulaire se caractérise par une météo changeante très rapidement dans l'échelle du temps. On peut passer très rapidement du calme à la tempête, comme l'inverse peut aussi revenir très vite et nous surprendre.

Le rapport à l'eau y est très présent : à la fois par l'exposition au vent, aux embruns mais aussi exposé à la menace d'un changement soudain pouvant produire un danger : sécheresse, inondations ou tempêtes violentes,

évènements restant assez rares dans l'année : « *Les raz de marée ne sont pas fréquents à Belle-Ile. Ils sont dus, le plus souvent, à des tremblements de terre sous-marins qui créent une énorme vague de translation. La mer se retire d'abord et vide le port pour ensuite revenir avec force... Les bateaux, au sec pendant quelques secondes, montent ensuite sur les quais ou brisent leurs amarres. Les caves et les rez-de-chaussée des maisons qui bordent le port sont alors inondés. Les rues avoisinantes sont recouvertes par l'eau de mer*⁵⁷ ». A l'inverse, des épisodes de sécheresse surviennent « *En 1918, ce fut la sécheresse, il fallut ravitailler Belle-Ile en eau avec un bateau-citerne*⁵⁸ ».

Lors d'un entretien à la CPIE, on discutait des périodes récentes de sécheresses. La dernière en date : 2003 durant laquelle « *Les gens étaient rationnés en pack d'eau. [...] Selon le nombre de personnes qu'il y avait par habitants, par foyer, pardon. Apparemment, ça a été très mal vécu par les bellilois*⁵⁹ ». La ressource en eau est un enjeu important sur une île. « *A Belle-île : Nous, l'eau du robinet, c'est de l'eau de pluie. [...] Alors on a deux choses. On a trois barrages autour de Palais (on peut les voir sur la carte). Et on a des points de captages dans certains gros vallons, du coup qui captent l'eau de pluie*⁶⁰ ».

On retrouve de nombreuses caractéristiques du climat de Belle-Ile en s'intéressant à d'autres îles du Ponant. Louis Brigand décrit par exemple le cas de Beniget : « *Beniget jouit d'un climat océanique. Les périodes de temps instable, dominées par des vents soutenus, les pluies intermittentes alternant avec des éclaircies, les murailles de brume qui*

tombent brutalement, les journées interminables sous le crachin, les pluies soudaines et violentes qui claquent dans les coups de vent, correspondent à la face humide et agitée, à mettre en parallèle avec les longues heures d'ensoleillement, dont l'une des conséquences est une sécheresse relative mais réelle, que je ne connaîtrai guère durant mon séjour... Ce climat insulaire, souvent improprement qualifié de microclimat, est en tout cas une préoccupation permanente, car il conditionne largement les activités d'extérieur⁶¹» Belle-île a un climat assez proche de celui décrit à Beniget. Quand il parle d'Ouessant, il souligne la similitude de climat entre les îles du Ponant : « Comme beaucoup d'îles, Ouessant jouit d'un climat particulier qui gomme les écarts de température entre les saisons et donc, ne favorise pas de tels événements climatiques. [la neige]⁶² » : néanmoins à Belle-île, en « 1945 Mars : la neige fait son apparition dans la nuit du 28 au 29. Depuis longtemps on n'en avait vue... [...] Novembre : un cyclone a passé sur notre île ; de mémoire d'homme, on a jamais vu un temps pareil⁶³ ». Ces événements restent rares puisqu'on les note : à caractère exceptionnel.

Il y a des descriptions très précises du climat : « A la nature du sol favorable, s'ajoutent des conditions climatiques clémentes : "Baignée par les effluves du Gulf Stream, l'île échappe aux rigueurs de l'hiver continental. Aux hivers exceptionnellement doux pour la latitude, succède un printemps, plus précoce qu'à Brest et surtout qu'à Nantes, mais sujet à de brusques variations (...). Il ne pleut que 135 jours par an à Belle-Ile, contre 170 à Brest, 164 à Nantes et 102 à Vannes...⁶⁴" [...] "De cette douceur du climat et

température de l'air vient la fertilité constante de l'île..." [...] Très tôt, les hommes ont su s'adapter à cette double facette insulaire⁶⁵». En effet, à Belle-île, le climat est dans l'ensemble peu variable à l'échelle de l'année puisque les extrêmes sont compris entre 6° et 22°, l'amplitude est donc relativement modérée. Néanmoins, d'autres facteurs influencent la perception qu'on en a : le vent fait souvent chuter le ressenti de la température. De manière générale, on peut observer un décalage significatif de 3° entre Quiberon sur le Continent et l'île. A Belle-île, la météo est rarement fiable puisque le temps varie très rapidement. Néanmoins, les perturbations qui viennent de plus loin sont, en général anticipées. La géographie de Belle-île, caractérisée par une topographie marquée alternant entre falaises et criques permet selon l'orientation du vent de pouvoir choisir un endroit abrité où les conditions sont plus favorables. Il y a donc une diversité relative de temporalité pour un même moment sur un territoire pourtant très restreint.

« Sur bien des bords de mer, lorsque le vent est 'mal tourné', il faut le subir. Parfois, un banc de rochers permet d'y échapper, mais à Belle-Ile, on trouve toujours un coin de côte abrité, si bien qu'il n'est pas nécessaire de se donner un rendez-vous précis pour se baigner entre amis : selon le vent et les goûts de chacun, on sait à peu près à quelle plage on se retrouvera⁶⁶».

La perception du climat est très subjective et dépend directement de l'habitude qu'on a en fonction du territoire où l'on vit. Ainsi, la plupart des bellilois pensent qu'ils

ont plutôt de la chance niveau temps, comparé à certains endroits bien pires, selon eux. Par exemple, la température est plutôt douce, avec de rares épisodes de froid, alors quand il en arrive un, tout le monde est démuni. Le peintre Gérard Musch affirme : « *La pluie, le vent, la tempête nous font un peu courber le dos mais n'empêche pas les activités quotidiennes, contrairement au froid, auquel nous sommes peu habitués, si bien que dans la voiture je peux continuer à peindre⁶⁷* ». Il ajoute : « *On vit au centre d'une gradation de lumières et de saisons ; les lieux sont autant de seuils ou de visages et on vagabonde ainsi durant des heures, seul, en compagnie d'un ami ou d'un chien⁶⁸* ». On observe donc finalement assez peu d'influences directes du temps sur l'organisation de la vie des habitants permanents. Ceux qui travaillent à l'extérieur s'adaptent aux conditions et prennent l'habitude. Quelques activités sont conditionnées par la météo mais assez peu, parmi elles on peut citer les sorties nature, la photographie, la peinture ou les activités des vacanciers pour la plupart extérieures : randonnée, baignade... mais on va dire comme partout, cela n'est pas spécifique à l'île. Le seul véritable impact concerne l'accessibilité et les déplacements avec les bateaux qui sont parfois contraints de ne pas circuler, il faut donc anticiper ses rendez-vous sur le Continent. On peut ici citer l'année 1998, marquée par les tempêtes à répétition, qui eurent pour conséquence directe le blocage des touristes sur l'île.

La lumière aussi est un facteur important : comme partout, le lever et le coucher du soleil constituent des repères dans le temps. Henri Bancaud soulève le fait qu' « *Ici [à Belle-île], le jour se lève et se couche une demi-heure*

plus tard qu'à Paris. C'est-à-dire que les hommes ne sont plus tout à fait sur le même méridien, ni sur la même longueur d'ondes que les parisiens⁶⁹». Cette donnée factuelle montre qu'il peut exister un impact entre le temps et la façon de vivre des hommes. Même si, penser que les différences entre les habitants de différents territoires s'expliqueraient par le temps serait réducteur puisque ce n'est qu'un facteur parmi tant d'autres qui influencent donc uniquement en partie les modes de vie des habitants d'un lieu par rapport à un autre. La lumière participe aussi à l'atmosphère d'un lieu, à son ambiance, sa temporalité. Elle peut mettre en lumière un lieu, une architecture à un moment spécifique. Comme le décrit Jacques Lescoat en parlant du Palais :

« Dans une heure, la nuit sera tombée. Et la lumière qui baigne en ce moment le port du Palais est étonnante tant elle peut encore paraître vive là où le soleil jette ses derniers éclats et, plus terne par contraste, dans les espaces déjà envahis par l'ombre conquérante. [la citadelle]⁷⁰».

Henri Bancaud évoque lui aussi ce phénomène présent à Sauzon :

« Sauzon, c'est d'abord et avant tout une atmosphère. Allez donc décrire une atmosphère, une chose aussi impalpable que l'air et aussi dénuée de tout critère quantifiable. Cocteau disait : "Je décalque l'invisible." C'est ce qu'il nous faudrait faire ici en avançant une évidence surprenante : Sauzon, c'est une atmosphère méditerranéenne. Tout au fond de cet aber magnifique et le prolongeant, n'y a-t-il pas un lieu secret que seuls les initiés connaissent et qu'on appelle le "Petit Nice" ?

« **Port de Sauzon :**

*Du lever du soleil
Au coucher sans pareil ;
Tu étincelles d'une lumière
Qui, doucement se réverbère
Dans le petit port de Sauzon
Aux mille et un tons
Qui se fondent dans la mer D'une nuit sans repère [...] ».*

Dubois, Valentine, et Richard Heitz⁷³

Cette atmosphère méridionale a séduit de tout temps ⁷¹».

Le « Petit Nice » est en réalité une plaine dans le fond du port de Sauzon où à l'époque les femmes se réunissaient l'été, l'endroit étant alors baigné de soleil et abrité du vent. C'est cette situation privilégiée qui lui a valu ce surnom. La place des femmes correspond à une temporalité particulière. Pendant une longue période, les femmes ont occupés le territoire, les hommes partant en mer. Elles avaient donc des habitudes comme des lieux où elles se retrouvaient comme par exemple le Petit Nice. Cette atmosphère est partagée, Henri Belbéoch exprime à son tour :

« Il faut bien constater que le décor est toujours le même, Sauzon a su garder cette sérénité, ce calme... ce quelque chose d'indéfinissable mais néanmoins palpable⁷²».

Le caractère impalpable du temps est ici mis en valeur tout comme l'intemporalité de certains endroits de Belle-île. Enfin, j'ai lu un poème sur le Port de Sauzon⁷³.

Voici le récit d'une expérience vécue concernant le climat.

« Baignade sous tous les temps »

Mes souvenirs d'enfance sont nombreux à Belle-île où j'ai passé toutes mes vacances avec mes cousins et mes grands-parents. Je me souviens de la question systématique qu'on nous posait en rentrant : Alors vous vous êtes baignés tous les jours ? Par cette question, on peut savoir s'il a fait beau temps et si ce n'est pas le cas, on le saura par le récit des expériences sous la pluie. C'est un bon indicateur. Le défi

était alors de se baigner sous toutes les conditions, minimum une fois par jour, c'était la règle ! Les jours de pluie, on guettait la moindre éclaircie pour se précipiter à la plage ou le cas échéant s'organisait l'expédition. On se changeait dans la voiture, on sortait en courant. Le temps de déposer les serviettes sous un parasol servant de parapluie puis sans réfléchir sauter à l'eau. Être surpris par sa douceur comparée à l'air ambiant. Pour nous, la baignade quotidienne faisait partie de profiter du temps sur place, une journée sans se baigner dans la mer aurait été une journée gâchée.

Pour revenir sur cette expérience, il convient tout de même de s'adapter au temps sans pour autant adopter des comportements dangereux. Ici, quand je parle de temps : il faut distinguer deux types de mauvais temps : la pluie qui mouille mais qui n'influence pas la mer et la tempête qui elle provoque des vagues parfois très puissantes. Souvent on dit « beau temps, belle mer », pourtant il faut dissocier les deux qui ne sont pas systématiquement liés. Le choix de la plage est aussi important, il faut connaître un peu pour savoir laquelle sera la plus adaptée en cas de temps à la limite de la tempête. Par exemple, la semaine dernière (octobre 2019), la mer était agitée mais le il faisait doux et ensoleillé. Nous avons donc décidé d'aller nous baigner, en prenant le soin de choisir une plage abritée, pas Donnant par exemple, réputée des surfeurs. Il arrive souvent de se tromper ou d'être surpris par le temps, c'est ce caractère de surprise qui est intéressant, c'est un environnement vivant. En l'occurrence, la plage de Vassen que nous avons choisie était pour une fois soumise au vent et aux vagues, mais sans doute moins fortes

que dans d'autres plages.

Deux traits caractéristiques ressortent des discussions sur place, concernant la météo de Belle-île. Tout d'abord, l'aspect variable, bien illustré par l'expression « 4 saisons en une journée ». Le second étant l'hypothèse d'un micro-climat, en comparaison avec le Continent. On entend souvent qu'il fait 2° de moins à Belle-île, comme si la rupture géographique s'accompagnait d'une rupture météorologique. Cette différence est d'autant plus observée du fait du vent, qui baisse le ressenti de la température. Pour conclure sur le temps climatique, il y a une grande part de subjectivité puisque le « beau temps » et le « mauvais temps » est très relatif, selon nos propres intérêts. Il faut se poser la question du « beau temps » : selon qui, et favorable à quoi ? Quand il pleut, les touristes ne sont pas satisfaits mais l'agriculture en a besoin. De la même manière pour les tempêtes, les habitants adorent aller admirer le spectacle mais sont contraints par l'arrêt des bateaux, le temps est donc à double tranchant.

Tout est une question de point de vue selon lequel on se place comme l'explique Gilles Clément :

« Parce qu'en principe, quand il y a des marins, là il y a des météorologues de terrain si je puis dire. Ils savent regarder la direction des vents, pouvoir dire "ça va se passer comme ci ou comme ça". Parce qu'ils ont l'habitude et ça joue, pour eux, ils ne peuvent pas se passer de savoir. C'est très très important ! Si ils sont pas comme ça, c'est plutôt le rapport au tourisme, voilà. Donc, la lecture météorologique, elle se fait pas de la

même façon. Elle est plutôt en rapport avec ce qu'on nous raconte, d'une manière absolument invraisemblable à la radio, en disant "ça va être du beau temps" ou que "ça va être du mauvais temps". Mais, ça veut dire quoi ça ? [...] Quand, ils annonçaient en fin septembre dans la Creuse, moi j'habite dans la Creuse, qui est le département le plus sec de France, tout était grillé de cette couleur là (montre la table en bois clair) et on dit "il va faire mauvais parce qu'il va pleuvoir", mais on attendait la pluie depuis trois mois et demi. On n'attend que ça. [...] C'est vraiment une lecture, je ne sais pas, enfin ciblée sur le tourisme uniquement⁷⁴».

⁵⁶ Belbéoch, Henri, et Louis Garans. *Belle-Ile-en-Mer « Souvenirs... Souvenirs... »* Henri Belbéoch. Plomelin, 1992, p.24.

⁵⁷ *Ibid.*, p.200.

⁵⁸ *Ibid.*, p.177.

⁵⁹ Entretien avec Monsieur Michaël Querré, membre du CPIE de Belle-île, réalisé le 25 Octobre 2019.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.70-71.

⁶² *Ibid.*, p.53.

⁶³ Naudin Ronan, *La population de Belle-île-en-mer (1750-1918)*. Cholet : Farré, 1997, p. 146.

⁶⁴ Gadeceau (E.), essai de géographie botanique sur Belle-Ile, 1903, in Le Gallen (L.), op. cit, p.539 in *Ibid.*

⁶⁵ Naudin Ronan, *Op.cit.*, p. 18.

⁶⁶ Bancaud Henri. *Vivre belle-île*. Orléans : Editions Menges, 1981, p.49.

⁶⁷ Musch, Gérard. *Belle-Île-en-Mer « au fil des saisons »*. Palantines. Plomelin, 2003, p.65.

⁶⁸ Buffy, Pierre-Jean, Bernard Neau, et Gérard Musch. *BELLE-ÎLE-EN-MER la mémoire étoilée*. Belle-île-en-mer: Sterne, 1992, p.13.

⁶⁹ Bancaud Henri. *Op.cit.*, p.117.

⁷⁰ Lescoat Jacques. *BELLE-ILE, Ainsi soit-elle*. Finistère, 1998, p. 41-42.

⁷¹ Bancaud Henri. *Op.cit.*, p.33.

⁷² Belbéoch, Henri, et Louis Garans. *Op.cit.*, p.117.

⁷³ Dubois, Valentine, et Richard Heitz. *Belle-Île en vers et en couleurs*. Société des Ecrivains. Paris, 2014, p.54.

⁷⁴ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, paysagiste-jardinier, réalisé le 4 Décembre 2019.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II- 1.4 Entre vents et marées

Les tempêtes sont des épisodes courants à Belle-île : « *Les tempêtes sont fréquentes sur l'Atlantique-sud. Belle-Ile, éloignée de trente kilomètres en mer, a vu de nombreux navires s'échouer sur ses côtes*⁷⁵ ». Historiquement : « *Les années de la Grande Guerre furent éprouvantes pour les Bellilois. L'insularité les privait de toutes nouvelles du continent et l'île entière se sentait quelque peu abandonnée. Le temps aussi se mit de la partie : automnes tempétueux, hivers rigoureux – jusqu'à moins 9 degrés en février 1917*⁷⁶ ».

Enfin, pour la plus récente, nous pouvons citer celle particulièrement violente de 1998 : « *Toutes ces conditions remarquables qui s'abattent sur les îles, comme la neige ou la tempête, exercent une certaine fascination, autant pour les îliens que pour les visiteurs ou médias. Ainsi, le 2 janvier 1998, les îles du Ponant sont prises dans un tourbillon de tempêtes. Le 4, des vents de plus de cent soixante kilomètres par heure sont enregistrés sur les côtes. Les bateaux des îles ne peuvent prendre la mer. Cette situation, qui se retrouve en moyenne une à deux fois par an, prend cette année-là un tout autre relief. Les tempêtes d'enchainent. [...] Mais le mauvais temps se maintient et les conditions météorologiques s'aggravent, tout comme le moral des touristes. Plus de six cent vacanciers sont bloqués à Ouessant, mille sept cent à Belle-Îl*⁷⁷ ».

On voit alors l'impact de la météo sur les déplacements et l'accessibilité vulnérable de l'île. Ces moments contraints par le temps sont des véritables espaces-temps : « *Les îliens*

aiment visiter d'autres îles. Mais ce besoin n'est pas forcément partagé par tous, [...] certains continentaux [...] s'ennuient ou sont pris d'un sentiment de claustrophobie aigu, au point de repartir avec le premier bateau. N'ayant jamais connu ce sentiment, j'ai un peu de mal à le comprendre. Pour moi l'île rassure. Si l'on devient son prisonnier involontaire, c'est plus un bonheur qu'un malheur. Ainsi, il m'est arrivé de rester plusieurs jours contre mon gré sur une île, à cause de conditions météorologiques ne permettant pas de rallier le continent. J'ai toujours éprouvé beaucoup de plaisir lors de ces moments rares, non programmés, qui m'ont donné à la fois l'impression d'être hors du temps, de gagner du temps sur le temps et aussi de me retrouver moi-même⁷⁸». Les goélands sentent l'arrivée des tempêtes et donc les indiquent par leur regroupement à terre.

Les tempêtes sont des événements cycliques : elles reviennent donc chaque année, comme le souligne le photographe Antoine De Tapol : *« Et, on sait que 3 fois dans l'année, il n'y aura pas de liaisons maritimes parce qu'il y aura une tempête etc mais on le sait, on l'attend. On ne sait pas quand, mais on l'attend tu vois. C'est pas une surprise !⁷⁹»*. Les tempêtes font donc partie intégrante de la temporalité de l'île. A ce propos, les résidents permanents ont néanmoins des rituels lors des tempêtes comme d'aller prendre des photos dans des spots comme Les Poulains. Elles sont vues par certains comme un renouvellement, elles transforment d'ailleurs souvent le paysage (les plages principalement). Ainsi Dominique Abraham, peintre sur l'île, dit, en parlant du temps : *« Oh, il fait beau ! [...] Par exemple, quand il y a du vent*



↑ Fig.9

↓ Fig.10



et il y a de la pluie, pour moi, il fait beau quoi. C'est, dès qu'il y a du vent, je... Pour ça l'été, au mois d'Août, quelques fois, il y a un petit coup de vent. Mais dès qu'il y a un coup de vent, je sens renaître un espèce de, j'ai l'impression que ça nettoie. Hop, on va nettoyer tout ça et... [...] Ouais, il y a un renouvellement, ouais, ouais. Ouais, ça c'est vraiment très particulier le vent. Un élément qui est un peu impalpable⁸⁰».

Les éléments météo et la mer ne sont pas toujours liés même si souvent l'un influence l'autre. La hauteur de la houle est un bon indicateur pour anticiper une baignade ou un passage en bateau. En effet, la houle est formée par un ensemble de vagues. La hauteur détermine en moyenne la hauteur minimale du creux de la vague, selon l'échelle de Douglas. Il existe aussi l'échelle de Beaufort concernant les vents (liés à la mer), allant de 0 à 12 qui à 0 indique une mer calme et à 12 indique une mer très agitée.

La mer a une forte relation au territoire, parfois extrême lors des grandes marées, accentuée par la météo : tempête ou température fraîches. C'est à ce moment que certains lieux de la côte sauvage comme Donnant (prisée par les surfeurs) ou l'Apothicaierie révèlent leur caractère dangereux. On voit aussi d'autres modifications par l'existence de chaussées submersibles comme celle entre le port et l'avant-port de Sauzon et qui quand elle est submergée par l'eau forme un obstacle et modifie les trajectoires des gens, contraints d'utiliser le chemin en hauteur. Lescoat a également observé ce phénomène : « *En longeant le port sur une chaussée submersible que commençait à recouvrir l'eau-cristal agitée de vaguelettes clapotantes, apparaissent les*

belles falaises de Sauzon, bien plus rondes que leurs voisines de l'ouest⁸¹». On peut établir facilement des liens entre marées et activités des hommes comme l'observe Louis Brigand : *« Je goûtais au plaisir contemplatif de l'observation du rythme des journées à travers le jeu des marées, des couleurs du ciel et des passages de bateaux [...] ⁸² »* ainsi que quand il analyse que *« C'est aussi au cours de ces études que j'ai pris goût à une certaine forme de contemplation de la nature et des humains, en restant des journées entières à observer du haut d'un rocher, adossé à une dune ou perché au sommet d'un phare, les mouvements des marées et des hommes, qui se confondent intimement ⁸³ »*.

Louis Brigand soulève sur l'île de Riou (proche de Marseille) ce phénomène *« Il y a également les horaires des marées, affichés en évidence au mur, ce qui ne serait évidemment pas le cas à Riou. Et cela m'ennuie, car une île sans marée, c'est une île à laquelle il manque une dimension. Probablement la meilleure ⁸⁴ »*. Quand on parle de mer, la marée est rapidement associée mais il ne faut pas oublier que chaque mer a ses caractéristiques, ses « dimensions ». Ainsi, l'océan Atlantique bénéficie de marée significative alors que le Mer Méditerranée n'a pas de marée à proprement parler. Le phénomène existe mais n'est pas perceptible, au contraire des côtes de l'Atlantique ou de la Manche.

Les marées rythment le temps par le mouvement de l'eau. Au quotidien, cela conditionne par exemple, les horaires de baignades sur les plages, dont la taille varie considérablement au rythme de l'eau, qui monte ou qui

descend et l'activité de la pêche :

« Tous ces mouvements s'accompagnaient d'un vacarme nocturne à côté duquel le bruit des vacanciers d'aujourd'hui ne semblerait qu'un murmure... Bruit des gréements qui s'entrechoquent sous l'effet de la houle, bruit des sabots sur les pavés, bruit des tonneaux de rogue que l'on roule jusqu'à la chaloupe, bruit des hommes qui s'interpellent d'un bateau l'autre dès le petit matin... et la marée qui impose l'arrivée ou le départ des caboteurs à n'importe quelle heure de la nuit⁸⁵».

Les horaires de déplacements des courriers s'adaptent à la marée. Ainsi, en cas de grande marée, le départ est avancé d'une heure puisque la hauteur à quai est suffisante pour débarquer les voitures par rapport à la hauteur de la porte. Il y a dans une journée de 24h deux cycles de marée, c'est-à-dire que la mer est basse à deux moments et de même pour la haute mer. Il faut donc environ 6 à 7h à la marée pour monter ou baisser entièrement. Ce chiffre ne varie pas lors des grandes marées : la mer met autant de temps à atteindre son point haut où qu'il soit. Lors des grandes marées, le déplacement de l'eau est donc plus rapide. Chaque jour, le coefficient de marée est différent, variant de 33 pour la basse mer à 111, atteint lors de grande marée. Cela s'illustre par de fortes différences de niveaux d'eau. En cas de grande marée, on peut observer des chaussées ou digues entièrement submergées. Les digues portent d'ailleurs les traces du niveau haut et bas, visible par la couleur de la pierre. Les niveaux de Pleine Mer et de Basse Mer sont différents chaque jour, en lien avec la lune. Les grandes marées sont des temps

Belle-île, Belle-Île, Belle-Isle



↑ Fig.11

↓ Fig.12



spécifiques, réguliers, qui marquent le temps. Comme le souligne Gilles Clément : *« Et il y a les grandes marées. Qui sont des temps, tout le monde s'en avise, on en parle, on va les voir, enfin c'est un spectacle quoi⁸⁶ »*. Lors de mon séjour à Belle-île dans le cadre de ce mémoire, c'est bien la première chose que j'ai regardé pour choisir les dates. Je prévoyais déjà que ce moment serait propice à ressentir les lieux intensément et à faire de belles photos.

Sur Belle-île, 223 îlots ont été comptabilisés dont 80% sur la côte sauvage, plus ou moins rattachés à l'île. Le plus marquant est l'île des Poulains : véritable île dans l'île qui fait une mise en abîme de la figure de l'île. Un cordon de sable (aussi une plage) se nomme « tombolo » et relie l'ilôt à Belle-île, formant une presqu'île et étant recouverte par l'eau à marée haute, isolant les deux entités pendant le temps d'environ 1h. Un panneau de la communauté de communes préviens de ne pas se laisser piéger sur l'ilôt en cas de grandes marées : *« [...] enfin ça devient une aventure, une promenade. On ne sait pas si on pourra revenir. C'était comme s'en aller vagabonder dans la baie du Mont St Michel à marée basse. C'est dangereux, enfin dangereux, pas tellement mais c'est risqué quand même⁸⁷ »* Certains touristes non avertis se font souvent « emprisonnés » sur la pointe des Poulains et parfois finissent par franchir l'eau pour retourner sur le « Continent-île ». J'ai le souvenir d'y être allée lors de grandes marées, pour voir les gens se faire mouiller le pantalon et se moquer des touristes parisiens surpris par la marée, se transformant en véritable spectacle pour les habitués. J'y suis allée cette année mais, au vu de la météo, il n'y avait personne à visiter



↑ Fig.13

↓ Fig.14



les Poulains, contrairement à l'été où les gens sont en haut de l'îlot ou sur la plage, à profiter du soleil et ne voient pas le temps passer. Beaucoup de bellilois tentent à cette occasion de prendre des photographies de ce temps particulier.

Lescoat décrit ce lieu :

« Nord-Ouest extrême, l'île des Poulains reliée à l'île principale par une plage submergée lors des marées hautes, est une terre de bout du monde, un des Finis Terrae bretons et, sans conteste, celui de Belle-île. Les grands photographes l'ont rendue célèbre par les clichés impressionnants et pourtant à peine révélateurs de ce que sont les grandes tempêtes d'hiver : rien ne peut en effet remplacer le spectacle hallucinant de la mer démontée, de la violence extrême du vent et du rugissement des flots gris, presque noirs, à l'image d'un ciel emporté par la colère. Mais, en ce milieu de février, nul signe de tempête, pas même celui d'un hiver porteur d'un ciel gris, froid et triste. Lumière. Lumière de la mer couleur menthe, lumière du ciel à peine moins bleu que celui d'un mois de juin sous un peu de brume⁸⁸ ».

Un jour de tempête, en novembre cette année, j'ai entrepris d'aller courir. En arrivant à la pointe des Poulains, j'ai été récompensée par le spectacle de la mer déchaînée. Dès qu'on descend la rampe d'accès à la plage, on voit de la mousse qui semble flotter dans l'air. Soudain, on comprend, on s'élance en courant vers l'endroit d'où cela semble provenir, on franchit, entre deux vagues, la langue de sable encore humide : la mer vient de se retirer de part et d'autre avant de se réunir à nouveau une fois qu'on est passé. On n'a



↑ Fig.15

↓ Fig.16



pas le temps de se préoccuper de savoir si la mer monte ou descend et si l'on va être emprisonné sur le « tombolo ». Peu importe finalement tant que l'on peut assister à ce spectacle, car c'en est réellement un que la nature nous offre là.

⁷⁵ Belbéoch, Henri, et Louis Garans. *Belle-Ile-en-Mer « Souvenirs... Souvenirs... »* Henri Belbéoch. Plomelin, 1992, p.193.

⁷⁶ *Ibid.*, p.177.

⁷⁷ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.54-55.

⁷⁸ *Ibid.*, p.51.

⁷⁹ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

⁸⁰ Entretien avec Monsieur Dominique Abraham, artiste-peintre à Belle-île, réalisé le 25 Octobre 2019.

⁸¹ Lescoat Jacques. *BELLE-ILE, Ainsi soit-elle*. Finistère, 1998, p. 87.

⁸² Brigand, Louis. *Op.cit.*, p.26.

⁸³ *Ibid.*, p.162.

⁸⁴ *Ibid.*, p.71.

⁸⁵ Belbéoch, Henri, et Louis Garans. *Op.cit.*, p.33.

⁸⁶ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, paysagiste-jardinier, réalisé le 4 Décembre 2019.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Lescoat Jacques. *Op.cit.*, p. 77.

II- 2 Les déplacements comme autant de temporalités

II- 2.1 Déplacement Continent – île

Le voyage constitue déjà une temporalité en soi par la succession de différents moyens de transports : train-bus-bateau. Ensuite les horaires des bateaux qui effectuent la traversée déterminent l'heure d'arrivée et de départ et sont liés aux marées. Le déplacement permet de faire une rupture avec le quotidien, il marque un temps de trajet vers un espace comme le raconte Isabelle Levêque : « *Sarah Bernhardt, venue par hasard à Belle-Île-en-Mer en compagnie du peintre Georges Clairin, en 1894, s'entiche de l'île. [...] Arriver à Belle-Île est alors une longue expédition depuis Paris : aux douze heures de train jusqu'à Auray, il faut adjoindre le passage depuis Quiberon en chaloupe⁸⁹.* »

La durée du voyage est déterminée par la distance avec le continent mais aussi aux bateaux utilisés pour la traversée. A l'époque les transports sont beaucoup moins développés qu'aujourd'hui, les temps de trajets sont donc beaucoup plus longs, de Paris à Palais (Belle-île) il faut environ 6h en train et bateau aujourd'hui contre environ 15h à l'époque. Aujourd'hui, des liaisons maritimes régulières (6 fois par jour en basse saison) assurent le transport des marchandises et celui des passagers et des voitures. Si l'on compare avec le 18ème siècle : il y avait une liaison maritime presque

quotidienne. Se rajoutait alors au temps de la traversée, le temps d'attente, souvent long. On peut dire que, ce qui au 19^e siècle pouvait être contraignant est aujourd'hui devenu agréable, il y a un changement de perception dû à la durée et donc au temps du trajet. D'où l'engouement croissant des parisiens pour cette île. Pour traverser les 12km qui séparent l'île de Quiberon, on peut prendre une navette régulière qui assure la traversée en environ 45 minutes.

En moyenne, un bellilois fait 17 aller-retour chaque année, soit plus d'une fois par mois, la plupart du temps avec sa voiture pour pouvoir accéder aux grandes villes du continent. Cette moyenne n'est pas très représentative puisque les lycéens font minimum un aller-retour par semaine et certaines personnes âgées, elles ne quittent jamais l'île, sauf en cas de besoin. La fréquence de déplacement sur le Continent varie selon chaque personne. Certaines personnes y vont une fois par mois pour des rendez-vous médicaux, tandis que d'autres qui n'ont pas de besoins spécifiques ne quittent l'île que 3 ou 4 fois par an, considérant cela comme un loisir. En effet « *Au sein des populations insulaires, on note deux tendances qui s'opposent. Une partie de la population est sédentaire, non seulement à l'échelle de l'île, mais même à l'échelle du village dans l'île. Nombreux sont les îliens qui ne se rendent qu'une fois par mois, voire une fois par an, sur le continent*⁹⁰ ». Certains insulaires ont une voiture sur l'île et une autre sur le Continent afin de limiter les frais, même si leur statut d'insulaire leur fait bénéficier de tarifs préférentiels pour les trajets en bateau. En effet, ils payent 36€ l'aller-retour contre plus de 200 pour un touriste. Car

une fois arrivé à Quiberon, Auray se situe à 50 min de route et Vannes à 1h et c'est souvent dans ces deux villes que les bellilois se rendent car c'est là qu'il y a la plus grande disponibilité en terme de services. Cela montre que la traversée reste une contrainte : il faut anticiper et s'organiser, on ne peut pas partir du jour au lendemain avec sa voiture, la météo peut aussi suspendre les liaisons sur une période : « *Mais, il ne faut pas d'impératifs sous peine de rester bloquer sur l'île à cause du temps. A une époque, les bateaux partaient et arrivés à Quiberon, ils ne pouvaient pas rentrer dans le port donc demi-tour. On était malade à l'aller et au retour pour au final revenir sur l'île⁹¹* ».

On peut aussi traverser avec son propre bateau mais peu de personnes le font de manière régulière car cela prend minimum 2h à la voile (avec de bonnes conditions), le plus rapide restant les vedettes qui peuvent traverser en 20 minutes avec un bon moteur. Dans ce sens, l'île discrimine car elle n'est pas accessible à tous. Un voyage coûte un certain prix dû au passage du bateau et donc la rend moins accessible que des lieux continentaux. D'autant plus que sur place, tous les produits de consommation sont plus chers car importés. La question de l'approvisionnement et du transport de certaines ressources sont rendues plus difficiles par sa situation géographique : eau, nourriture, essence, courrier, matériaux de construction limités à la taille du bateau...

Sur le bateau, la traversée est une temporalité en elle-même, on peut affirmer ici : « *Parcourir l'espace c'est ici parcourir le temps⁹²* ». La traversée fait réellement partie

du voyage, c'est une aventure, une expérience à vivre. « *L'insularité, c'est d'abord une rupture entre terre et mer. L'île isole, coupe l'ici et l'ailleurs, l'avant et l'après. D'où le caractère fondateur des épisodes de l'arrivée et du départ. Pour dire l'île ou pour la montrer, rien de tel que sa découverte depuis le large. Question de mouvement, d'une dynamique qui rapproche, éloigne, ou tourne autour. Paradoxale représentation de l'île : le séjour sur place n'est intéressant que par la séquence d'un voyage fondateur*⁹³ ». On peut aussi ressentir le temps, car selon les bateaux, les espaces intérieurs et extérieurs ne sont pas les mêmes et permettent de plus ou moins profiter du moment selon le temps présent. Ainsi Gustave Flaubert raconte son arrivée à Belle-île, qui permet de se mettre dans l'ambiance, dans le temps propre de l'île : « *Nulle brise ne soufflait, et le voiles pendaient droites le long des mâts. La lourde chaloupe se soulevait à peine sur la mer presque immobile qui se gonflait et s'abaissait avec le doux mouvement d'une poitrine endormie. Appuyés sur l'un des plats-bords, nous regardions l'eau qui était bleue comme le ciel et calme comme lui ; et nous écoutions le bruit des grands avirons qui battaient l'onde et ciraient dans les tolets. A l'ombre des voiles, les six rameurs entrecroisés les levaient lentement en mesure et les poussaient devant eux [...]*⁹⁴ ». Mais les traversées ne sont pas toujours calmes et alors là, on a une seule hâte c'est de poser le pied à terre. J'ai des souvenirs assez marquants de certaines traversées, les techniques pour éviter le mal de mer : les « niniches », ces sucreries bretonnes pour faire diversion auprès des enfants et ainsi éviter qu'ils soient malades.

17h : vue depuis port Quiberon. *flou*
contours se déminent



17h30 : île grossit, premières habitations se distinguent



contours s'affinent, se précisent

↑ Fig.17



17h 40 : on devine le port de Saurzon, niché dans creux



végétation émerge et devine un skyline
lumière et belle : île semble auréolée



17h 45 : Port du Palais apparaît



17h 50 : couleurs apparaissent, plateaux agricoles et côtes

↑ Fig.18



17h35 : premières plages se découvrent



18h : la Citadelle du Palais se dévoile enfin



Plage de Ramonette en cap

18h05 : arrivée au port du Palais

↑ Fig.19

Comme le démontre Mathilde Szydywar-Callies, propos illustré par une série de croquis perceptifs : *« Il s'agit de révéler les richesses créatives qu'offre le temps de la traversée vers une île, en mettant en lumière les perceptions multiples et mouvantes qui la constituent comme autant de matières premières d'un projet à imaginer pour le site. Comment raconter le voyage de la découverte de l'archipel de Frioul, et montrer que l'aller et le retour font autant partie de l'expérience que le moment même d'exploration de l'île ?⁹⁵»*. Elle ajoute : *« L'ensemble est mis en relation dans une déambulation amenant le visiteur à ressentir les multiples séquences et niveaux de lecture que constitue la découverte progressive de l'archipel et de ses paysages. Naturellement, l'expérience a suivi la chronologie du déplacement : l'avant, en ville ; l'aller en navette maritime, le regard tourné vers l'archipel ; le pendant, en parcourant l'archipel ; le retour en navette maritime, le regard orienté vers la ville ; l'après, la vision d'ensemble du voyage. L'expérience aller de la navette, comme une ligne de fuite hors de la ville, est créatrice d'une vision en mouvement de l'archipel, le mettant en relation avec chacun des éléments de son contexte⁹⁶»*.

Le voyage peut se décomposer en différents temps. Le bateau se met en mouvement, le continent s'éloigne peu à peu, puis on croise le bateau qui effectue le retour (deux navettes fonctionnent en même temps) à peu près au milieu et progressivement l'île qui se rapproche et grossit : *« Bientôt tout de même, en même temps que l'horizontale de Quiberon s'estompe, apparaît l'horizontale de Belle-Ile. [...] en face, un*

léger épaississement de la ligne tourne au foncé et, à force de bistre, dessine une longue et même interminable ondulation ; un trait peut-être convexe, désormais bleu ; dos de baleine géante et mieux surgissement montueux qui, de la pointe de Kerdonis aux Poulains, les deux extrémités, délimite enfin Belle-Ile, une terre, l'objet de ma traversée. Ligne toujours au cordeau que quelques pointes accidentent quand même avant de se former à caps et criques mais peu marqués, d'une hauteur inférieure à ce que j'imaginais mais où des foyers de blond à l'intérieur de la bande des falaises sous le vert de près surmontés de pins griffent de vif⁹⁷».

On assiste à un basculement, un renversement, tandis que le Continent disparaît, c'est l'île qui se révèle dans le même temps. Une révélation qui se traduit par des contours au départ flous qui se précisent plus on s'en rapproche, les couleurs qui apparaissent dans les dernières minutes de la traversée, comme une mise en lumière, un avant-goût de ce qui nous attend, avant de débarquer sur l'île. Certains récits de traversée résument ces différents facteurs, comme celui de Franc Mallet : « *Ciel chargé. Lames fortes ou plus fortes. Violacées et même noirâtres. De temps en temps, le balancement de la houle qu'à nouveau, je l'expérimente, je sens avant de la voir. La découpe de Belle-Ile. Un trait irrégulier qui peu à peu s'éclaircit à falaises et mouvements de collines⁹⁸».*

L'arrivée sur l'île est un moment important. A l'arrivée par le courrier à Palais, on a l'impression qu'on va foncer trop sur la plage de Ramonette, mais tout est calculé,

et à chaque fois, au dernier moment, le bateau fait un virage presque à angle droit pour nous engager dans le port, puis se succèdent la manœuvre, la sortie des bateaux et enfin des passagers. L'arrivée en bateau à Sauzon est perçue différemment : « *Temps d'arrêt au pied du feu. Temps ni long ni court, temps d'âmes, bavardes sans doute pendant que nous restons silencieux. Dos à la mer, un éclat et puis, la mer, Sauzon à angle droit exactement surmonté au point d'intersection par la flèche du clocher aligne paresseusement les façades bariolées de simples maisons de pêcheurs. Un entassement au coin du ciel si ce n'est l'est de la terre*⁹⁹ ».

C'est aussi une temporalité spécifique pour la ville de Quiberon ou de Palais dont l'affluence augmente d'un coup. Le moment qui précède l'arrivée du bateau est caractérisé par un moment d'attentes pour les insulaires ou les continentaux qui attendent des proches puis le départ en est un aussi : le moment des adieux, les grands signes au bout du phare pour prolonger jusqu'au bout l'aventure. Les lieux prêtent à la scénographie de l'arrivée et du départ, que l'on peut retrouver dans des films. Le fait de « *Partir d'une expérience sensorielle de déplacements pour saisir des perceptions du paysage revient à s'attacher à qualifier des seuils, des passages, des étapes, des sensations d'immersions, des rythmes*¹⁰⁰ », avec autant de temporalités. Certains franchissements à destination des îles sont accompagnés par des changements d'horaires : par exemple l'île de Jersey, qui est rattachée à l'heure anglaise qui signale son appartenance. Ainsi en partant à une heure donnée, on arrive sur place presque à la

Belle-île, Belle-Île, Belle-Isle



↑ Fig.20

↓ Fig.21



même heure, puisque la traversée dure environ une heure et demi depuis St Malo ou Grandville et il faut enlever une heure en arrivant. Le temps de la traversée est pour ainsi dire « écrasée ». Ce temps de trajet favorisent certaines sociabilités : *« À l'étranger, où je ne connais personne, le bateau de liaison, c'est aussi un endroit particulièrement bien adapté pour tisser des premiers contacts. Habituellement, les voyageurs sont disponibles durant la traversée. Ce temps qui se libère est non seulement un temps de liberté, mais aussi un moment propice aux échanges et aux retrouvailles¹⁰¹ ».*

Enfin il reste la possibilité de l'avion puisque l'île possède un petit aéroplane et propose des vols dans de petits appareils mais à des prix assez élevés donc réservés à une certaine catégorie de population. Le fait de survoler le territoire permet d'avoir un point de vue différent sur l'île, vue du ciel. Louis Brigand parle de l'arrivée sur l'île qu'il pense nécessaire en bateau mais il juge tout de même qu'un survol en avion a de l'intérêt, décrivant le pilote comme un « géographe de bureau » : *« La traversée est un temps fort, d'incubation et de méditation, durant lequel on se prépare à l'arrivée sur l'île. C'est un moment privilégié que j'aime particulièrement. À mon sens, une vraie traversée doit être maritime. En avion, on ne perçoit pas réellement l'île. Elle est simplement observée à distance. C'est une sorte de photographie aérienne ou de carte grandeur nature que l'on embrasse rapidement, sans en voir les détails. [...] elle ne vaut pas les sensations et les impressions vécues à bord d'un bateau, car la mer crée le lien physique et sensuel avec l'île. Encore*

faut-il distinguer les traversées à bord de navettes régulières de celles que l'on entreprend avec sa propre embarcation. [...] À bord des "courriers" [navettes], j'aime bien observer les passagers et discuter avec eux. La contemplation des paysages est une activité mineure que je limite le plus souvent à l'état de la mer. En revanche les comportements et attitudes des passagers m'intéressent, car ils sont souvent révélateurs. S'ils varient selon le statut des voyageurs et la durée de la traversée, il reste qu'un bateau à passagers est [...] – peut-être le dernier [transport en commun] – qui permet, encore à bord, de circuler comme on l'entend [...] Ces activités sont possibles car c'est un mode de déplacement lent. [...] C'est encore un lieu de liberté, où la relation à l'espace et au temps correspond bien à l'idée que j'ai des îles¹⁰²».

⁸⁹ Levêque Isabelle. Revue 303. *Une île, des îles*. Novembre 2017, n°149, p.90.

⁹⁰ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.48.

⁹¹ Jean Thomas in sondage habitants (cf. annexes).

⁹² Prost Philippe. *Vauban, Le style de l'intelligence : Une œuvre-source pour l'architecture contemporaine*, Archibooks + Sautereau éditeur : Paris, 2008, p.106.

⁹³ Monsaingeon Guillaume in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, et Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille, éd. *Le temps de l'île*. Marseille : Marseille: MUCEM ; Parenthèses, 2019, p.41.

⁹⁴ Flaubert, Gustave. *BELLE-ISLE Extrait de Par les champs et par les grèves*. Belle-île-en-mer: Sterne, 1997, p.20.

⁹⁵ Szydywar-Callies Mathilde. Matières à île. In *Les carnets du paysage : « Îles en projet »*. Mai 2019, n°35, p.147.

⁹⁶ *Ibid.*, p.147.

⁹⁷ Mallet, Franc. *BELLE-ILE OU LE VOYAGE DE L'ORIGINE*. St-Brévin-Les-Pins: Memoria, 1998, p.5.

⁹⁸ *Ibid.*, p.34.

⁹⁹ *Ibid.*, p.12.

¹⁰⁰ Szydywar-Callies Mathilde. *Op.cit.*, p.148.

¹⁰¹ Brigand, Louis. *Op.cit.*, p.20.

¹⁰² *Ibid.*, p.18.

II- 2.2 Déplacements sur place

Sur place, le choix des déplacements influence fortement la perception que l'on a de l'île elle-même. En effet, Belle-île ayant un relief assez important, elle est ainsi mise à distance de la mer et donc celle-ci est moins visible que sur d'autres littoraux plus plats. Ainsi, de la mer, lors de l'arrivée en bateau on voit le port, si l'on décide de faire le tour de l'île par les sentiers, on découvre alors les nombreuses plages et criques mais si l'on reste sur le plateau c'est-à-dire, « dans les terres » alors on ne voit que très peu la mer. Celle-ci nous est tout de même rappelée par la perception du climat, le vent ou l'odeur salée des embruns. Ce sentiment est partagé par un touriste qui parle de son voyage à Belle-île en décrivant son parcours :

« Fougère et lande dominante avec quelques saules autour d'un ruisseau. Chemin sinueux. Je suis brusquement au cœur de la Bretagne dans un petit vallon du Morbihan intérieur. Pas dans une île¹⁰³ ». Du point d'une vue d'une habitante : « On ne perçoit pas qu'on est dans une île sinon on ne pourrait pas vivre. Sauf avec le bateau, faut s'organiser et ça contraint, plus encore certains (problèmes de santé par exemple). Celui qui se sent dans une île, isolé, a peur de ne pas pouvoir partir, faut pas rester¹⁰⁴ ».

Cela montre que l'insularité n'est pas forcément vécue comme une contrainte, plutôt comme une chance même pour ceux qui y habitent à l'année.

Il y a une question d'échelle dans la perception :

« Les meilleures façons de découvrir l'île sont certainement

la marche ou le vélo. [...] L'utilisation de la voiture modifie sensiblement le regard que l'on peut avoir sur une île. [...] Les échelles d'insularité qui en découlent se rattachent à différentes problématiques, sociales, économiques, politiques, administratives, environnementales... Pour moi, dans cette réflexion, c'est l'échelle de l'individu qui compte, celle où l'on doit ressentir l'île physiquement, dans sa chair, dans son corps¹⁰⁵».

Les déplacements sur place sont à l'échelle de l'Homme et permet de faire prendre conscience des temporalités d'un lieu : « *Multiples, les temporalités de la ville sont à la fois celles des villes elles-mêmes, dans leur réalité physique, et celles des hommes qui les habitent. [...] La question classique des temporalités de la ville était celle des migrations quotidiennes, hebdomadaires ou saisonnières¹⁰⁶* ». Les bateaux sont utilisés pour différents usages : la pêche surtout à une époque et aujourd'hui davantage pour la plaisance. Ce moyen de déplacement permet un autre point de vue sur l'île, depuis la mer vers les côtes. Sa situation au milieu de l'eau en fait un territoire facile à accoster donc assez fréquenté par les touristes mais aussi pour des échanges. De tout temps, l'île a fait l'objet de trafics d'abord lié à la pêche, principalement les pouces-pied dont la pêche est règlementée et dont les espagnols sont très friands. Plus tard, le trafic de drogue s'est aussi développé. Sur place, il y a peu de contrôles, ce qui facilite les échanges illégaux.

Beaucoup choisissent la randonnée pour visiter l'île, le GR 340 qui fait le tour de l'île mesure 85 km pour environ

2000 m de dénivelé, il faut prévoir environ 4 jours pour en faire le tour. Cela renvoie à l'un des critères de l'insularité qui est le temps qu'on met pour en faire le tour, comme l'évoque Louis Brigand, autrement dit le rapport entre le déplacement et la mesure du territoire. Gilles Clément évoque lui aussi cette question de l'échelle, en prenant l'exemple de l'île d'Aix : « *Ah oui mais je trouve que ça donne un charme très particulier, qu'on a nulle part ailleurs. On va dans ce genre d'île là, minuscule, avec un bateau. [...] Alors, on est surtout à pied en fait. Et ça, c'est vraiment très agréable, c'est juste quelque chose d'humain et qu'on accepte immédiatement quoi. Il n'y a aucun problème. [...] Et là, on peut faire le tour de l'île, tranquillement, à pied, voilà on met 2h, 3h, c'est rien quoi*¹⁰⁷ ».

Le tour de l'île en avion prend environ 20 minutes. Un autre moyen de déplacements sur place est la course à pieds ou le trail avec l'évènement Belle-île en trail qui propose des courses de 9 jusqu'à 83 km. Enfin, la nage notamment entre les deux plages de Borderie et Deuborh qui offre un déplacement plus rapide à marée basse. Un autre déplacement en verticalité est l'ascension du grand phare, par définition repère vertical sur l'île, visible de loin par les bateaux comme par les hommes à terre. La montée des marches permet d'accéder à un point de vue sur une partie de l'île et sur la côte, située non loin. Mais le Grand Phare étant quand même plus dans les terres, la visibilité est limitée, on voit principalement des terres agricoles et de la végétation.

Par ailleurs, il y a une véritable culture du stop sur

l'île. Cette pratique est très utilisée par les touristes et aussi les résidents secondaires. Contrairement à certains territoires où l'on peut avoir une appréhension ou de mauvaises expériences lors de voyages en stop ou des conditions trop compliquées pour en faire : lieux et temps d'attentes inadaptées. Ici, les îliens ont vraiment l'habitude de prendre des auto-stoppeurs, ils s'arrêtent très souvent ou alors c'est qu'ils n'ont pas de place. Cela fait partie de la culture belliloise, de la solidarité et de l'entraide d'aider les gens à se déplacer car les transports sur l'île ont un coût (physique ou financier). De plus, l'île mesurant environ 17 km entre les extrémités nord et est, on ne fait jamais plus de 30 min de route, en moyenne 15 min donc le temps de trajet étant restreint, le stop devient moins contraignant, à la fois pour les auto-stoppeurs comme pour les conducteurs qui acceptent de les transporter.

Cette culture est aussi une question de transmission entre générations : lors de vacances quand j'étais enfant, mes grands-parents prenaient régulièrement des auto-stoppeurs et plus tard quand je suis allée sur l'île, j'ai donc naturellement fait du stop, cela me semblait être facile et accessible. Et en effet, ce moyen de déplacement s'est avéré très efficace : à la fois rapide (très peu de temps d'attente : au maximum 30 min), les gens sont très arrangeants et souvent prêts à faire un détour pour vous déposer (les règles du stop s'inversent) et surtout il est riche de rencontres avec tout type de populations : îliens pure souche qui nous racontent leur vie sur l'île, saisonnier d'un été, touristes en vans...

Encore une fois, lors de mon dernier séjour dans le

cadre de mon mémoire, je suis venue à pied en comptant sur le vélo et le stop pour me débrouiller pendant 15 jours. Pour donner un ordre d'idée, le passage d'une voiture sur le bateau coûte minimum 150€ aller-retour (proportionnel à la taille du véhicule), sachant que sur place, l'essence coûte plus cher que sur le Continent. Une fois sur place, les entreprises de location sont hors de prix. Beaucoup de touristes choisissent pour ces raisons de louer un vélo en ayant l'idée qu'une île est plate et donc facilement praticable mais ils s'aperçoivent très vite que l'île est plate seulement sur sa partie haute et que toute la côte est très vallonnée, les déplacements se transforment en épreuve sportive avec des côtes où il faut parfois descendre de vélo pour ne pas tomber tant la pente est forte.

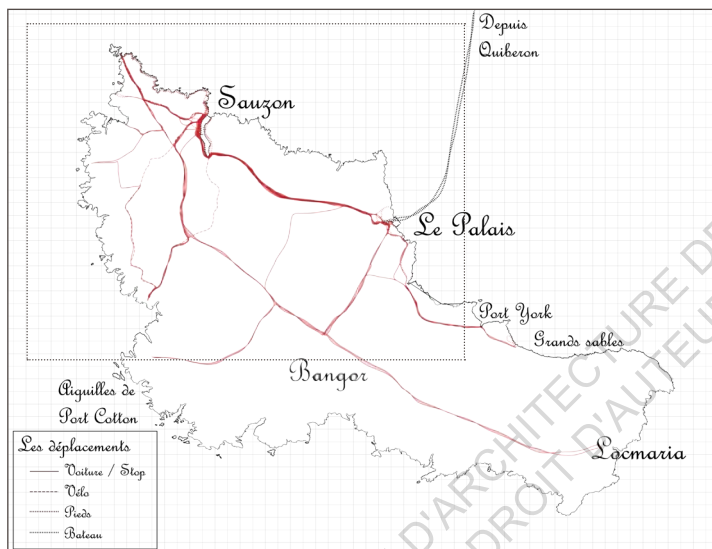
¹⁰³ Mallet, Franc. *BELLE-ILE OU LE VOYAGE DE L'ORIGINE*. St-Brévin-Les-Pins: Memoria, 1998, p.25.

¹⁰⁴ Ledoux Anne-Marie in sondage habitants (cf. annexes).

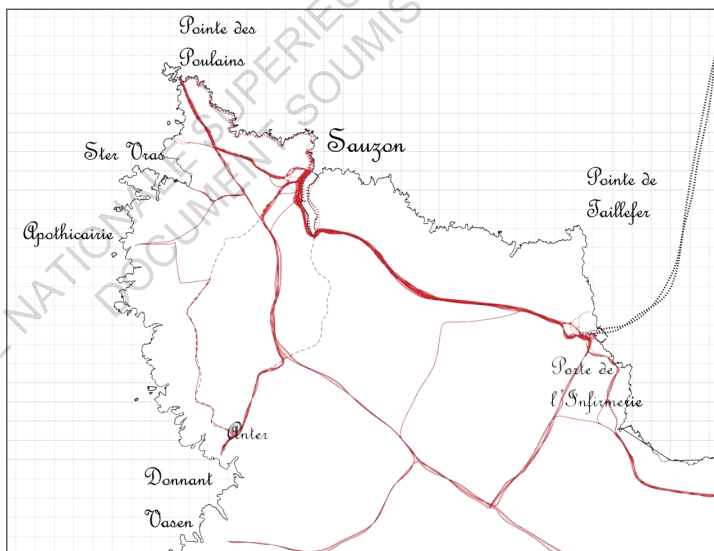
¹⁰⁵ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.31.

¹⁰⁶ Prost Antoine, Introduction de la deuxième partie Stocks et flux : Temporalités urbaines. Le courrier du CNRS. *La ville, Espaces et lieux, Stocks et flux : temporalités urbaines, Gouvernement urbain, Formes et paysages, Ville et Santé*. Été 1994, n°81, p.47-48.

¹⁰⁷ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, paysagiste-jardinier, réalisé le 4 Décembre 2019.



↓ Fig.23



II- 2.3 Isolement géographique

« En 1653, isoler signifie “faire prendre la forme d’une île”. Le mot isolement provient du latin *insulatus*, qui signifie “séparé comme une île, isolé, délaissé”, et de *insula*, qui désigne une île¹⁰⁸».

L’étymologie du mot isolement est intimement liée à la condition insulaire et donc particulièrement adapté comme qualificatif.

Voici deux récits d’expériences personnelles pour illustrer l’isolement et le rapport au temps par des situations vécues. On peut être bloqué à la fois d’un côté comme de l’autre (sur l’île ou sur le continent), ce sont des temps « suspendus ».

« Rester bloquer sur le continent » (car oui c’est possible)
Déjà la veille, j’étais trop excité par le départ qui se rapprochait. Plus qu’une nuit à attendre mais sans doute la plus longue comme à chaque fois avant un départ. Le réveil sonne, c’est enfin le matin du départ. Nous déjeunons puis nous apprêtons à partir, on remplit le coffre puis on s’installe dans la voiture quand soudain retentit le téléphone à l’étage. Le compte-rendu tombe vite, sans appel. C’était un appel de la compagnie maritime pour nous annoncer qu’à cause des conditions climatiques jugées trop fortes, il n’y aurait pas de passage de bateaux pour le moment. Cela provoque alors dans nos têtes d’enfants des réactions démesurées face à la situation pourtant pas si dramatique, mais résultant d’une

incompréhension totale face à cette mer qui décide pour nous du moment de partir ou non, associée à l'attente impatiente des vacances sur l'île familiale, comme chaque année. Aux tentatives d'explications de ma mère à mes sœurs et moi, succèdent des jeux, je me souviens de puzzle, pour combler le temps à attendre, avant de pouvoir partir enfin. Un temps comme suspendu, dans l'attente du coup de téléphone qui annoncerait la fin de ce moment désagréable, incertain. Plus tard dans la journée, ils nous ont enfin rappelés pour nous informer que nous pourrions passer le lendemain. Quel soulagement, on ne perdrait finalement qu'une journée ! Je ne peux qu'imaginer la réaction des enfants de Belle-île quand les passages de bateaux ne sont pas assurés lors des grosses tempêtes et les empêche de rentrer chez eux pour ce week-end tant espéré, passant un peu plus de temps sur le continent, en espérant que le week-end prochain serait le bon. Deux semaines sans l'île c'est long...

« Bloqué sur l'île »

Un été, il y a déjà deux ans de cela. J'arrive sur l'île au milieu de la journée avec ma sœur. Comme d'habitude : on part tôt de Nantes le matin puis s'enchainent les correspondances de trains et les temps d'attentes dans les gares et enfin l'arrivée à Quiberon, la baignade à la plage en attendant le bateau puis enfin la traversée et l'île qui se rapproche peu à peu. J'ai le mal de mer mais je ne raterai pour rien au monde cette traversée, condition pour accéder à l'île, ça en vaut la peine. On savoure encore plus l'arrivée sur l'île comme une récompense, la fin d'un périple, accueilli en héros sur le port. Je rejoins sur place

une partie de ma famille et retrouve la maison de toujours, marquée par les nombreux souvenirs avec mes cousins. Comme chaque fois, tradition oblige, on mange des crêpes pour fêter l'arrivée sur l'île, marquer le début du séjour. Nous faisons la même chose également à la fin du séjour ou les jours de pluie, ce qui revient presque un jour sur deux. Nous nous apprêtons à entamer la soirée rythmée par un tour du port et par les traditionnelles parties de cartes à la maison mais, on apprend que la personne qui devait nous rejoindre le lendemain vient d'avoir un accident de bateau en mer et va être rapatriée à Vannes dans la nuit. Sur l'île, les nouvelles vont vite. Une cousine est venue frapper à notre porte pour nous prévenir. La navigation est aussi une affaire de famille. On doit partir tout de suite mais malheureusement le dernier bateau est déjà parti, plus moyen de quitter l'île. Je ressens alors pour la première fois une des limites de l'île, due à sa situation géographique, isolée du continent. On se fait une raison puisqu'on ne peut pas faire autrement, on partira demain par le premier bateau. La nuit est courte, entrecoupée par des appels familiaux et de l'hôpital. Le lendemain matin, on se lève tôt pour pouvoir négocier le passage non réservé puisque totalement imprévu. On mise sur l'empathie de la Compagnie en espérant qu'ils acceptent et par chance, elle se montre compréhensive et nous accorde une place de voiture réservée aux urgences dans le bateau. Nous voilà partis : jamais je n'ai fait un aller-retour aussi éclair sur l'île mais je n'ai pas le temps d'y penser. J'essaye de dormir, bercée par les mouvements du bateau et les paroles incessantes autour de moi avec comme seul but d'être en forme pour prendre

la route ensuite. Première fois aussi que je ne profite pas du paysage par des balades à l'extérieur, pour sentir la force du vent, ne plus s'entendre et voir le sillon dans l'eau et parfois par chance les marsouins qui nous saluent. A la prochaine fois Belle-île. Ce sera difficilement moins long.

Par définition, une île est isolée du reste de la terre sauf dans le cas où elle possède un pont mais, comme le soulève Louis Brigand : *« J'ai toujours pensé, et je pense toujours, qu'une île à pont n'est plus une île. Mais lorsque les ponts sont virtuels, remplacés par des relations maritimes quasi permanentes, quand les modes de communication s'affranchissent de tout obstacle géographique, quand les îles sont visitées par des milliers de touristes, quand les médias consacrent films, documentaires, articles sur les attraits des îles, quand les scientifiques dissèquent hommes, sociétés, paysages et habitats écologiques, quand, en tapant le nom d'une île sur Internet, on est abreuvé d'informations, on peut s'interroger réellement sur la notion de l'isolement et sa réalité dans les îles françaises¹⁰⁹»*.

Ainsi, on peut presque entrevoir un pont virtuel entre une île et le continent, traduit par le passage des courriers comme un trait d'union, en perpétuel mouvement pendant la journée. Hors saison, il existe un intervalle de temps de 12h entre 18h30 du soir et 6h30 le lendemain matin, correspondant au dernier et au premier passage du courrier (navette) et donc entre ces horaires, il n'est pas possible de quitter l'île sauf par ses propres moyens et elle peut donc se

transformer en « prison », selon la perception de l'insularité qu'on a.

Dans le cas de Belle-île, l'absence de médecins spécialisés dans certains cas obligent les îliens à quitter l'île pour avoir accès aux soins spécifiques. L'hélicoptère est parfois utilisé pour les urgences (blessés graves ou accouchements), c'est un moyen de déplacement rassurant puisque rapide qui permet de pallier à la situation géographique. Cela pose la question de l'accès aux soins. L'île possède aujourd'hui un hôpital bien équipé qui permet de prendre en charge la plupart des besoins. Le service médical est plutôt bon, contrairement à certaines îles qui subissent le désert médical et dont certains médecins d'autres îles doivent se déplacer pour assurer des permanences au moins une fois par semaine comme c'est le cas sur l'île d'Hoëdic par exemple.

Les expressions utilisées par les îliens traduisent bien leur vision de l'insularité et de l'isolement :

« [...] le sentiment d'occuper un territoire isolé reste très fortement ancré dans l'esprit des Islais. Il suffit pour s'en convaincre de s'amuser à relever l'ensemble des expressions utilisées pour désigner le continent, dont on aperçoit très nettement les ombres depuis la côte est de l'île. Certains disent "Je sors de l'autre côté" ; d'autres : "Je vais de l'autre côté" ou "Je vais de l'autre bord" ; d'autres encore : "Je vais en France"¹¹⁰ ».

Le cas des personnes âgées est spécifique, souvent moins mobiles et donc plus isolées encore. Sur certaines îles, des phénomènes presque maladiques ont été observés

: « [...] certains en arrivent à développer un rapport quasi pathologique au continent : “Parmi les personnes les plus âgées, certaines souffrent de phobie continentale. Elles disent ne pas prendre le bateau par peur d’être malades, mais bien vite cela se transforme en des troubles anxieux. Le continent devient alors un inconnu stressant.” explique Emmanuel Gravier, médecin généraliste sur l’île (d’Yeu)¹¹¹».

L’isolement tient aussi aux prédispositions du territoire qui conditionnent l’installation humaine : exposition au vent, possibilité d’y construire un port : « Pourquoi Beniget, dont la superficie est proche de celle de Molène ou de Sein, n’a-t-elle pas connu une occupation humaine plus significative ? [...] L’explication tient à deux facteurs. Le premier est lié à l’absence d’un port réellement abrité des vents dominants, le second au fait que, dans la partie est, il n’y a pas suffisamment d’eau pour qu’un bateau, même d’un faible tirant d’eau, puisse mouiller sans échouer à basse mer. Ces deux principaux problèmes expliquent l’absence de développement maritime de nombreuses îles. En revanche, dans d’autres, les îliens ont pu tirer un grand avantage, à la fois de la situation insulaire, mais aussi des abris naturels disponibles. C’est le cas par exemple à Belle-Île-en-mer [...]»¹¹².

La question de l’isolement est aujourd’hui devenue complexe, tout comme le précise Louis Brigand en prenant l’exemple de Belle-île :

« Qu’en est-il de l’isolement aujourd’hui ? Julien Froger, un

de mes anciens étudiants travaillant pour la Communauté de communes de Belle-île-en-Mer, a posé cette question [...] L'isolement géographique est-il encore réellement vécu par les îliens, notamment ceux habitant dans les grandes îles bien reliées au continent, la problématique étant différente sur les petites où les liaisons maritimes sont nettement plus limitées ? Il y a une trentaine d'années, ce sujet s'imposait comme un enjeu central, au cœur du devenir des îles. Il fallait désenclaver, rattraper les retards accumulés par rapport aux modèles de développement continentaux. On parlait de continuité territoriale, de handicaps insulaires, de lutte contre l'isolement... Ces discours sont moins présents aujourd'hui, car la réalité de l'isolement n'est plus la même : grâce à l'action des pouvoirs publics et la ténacité des élus insulaires regroupés au sein de l'Association des îles du Ponant, d'importantes réalisations d'aménagement ont été opérées ces dernières décennies dans différents domaines, comme les transports, l'équipement informatique, la santé, les services, rattrapant les retards les plus criants par rapport au continent. On peut se poser la question, un tant soit peu provocatrice, de savoir s'il ne va pas devenir nécessaire de redécouvrir certaines vertus de l'isolement et les fondamentaux qui y sont liés pour conserver quelques traits d'insularité¹¹³».

Les phares positionnés en mer ont le statut d' « île », en étant isolés de la terre. C'est le modèle de l'extrême isolement, sur une surface très restreinte. Il faut distinguer les phares et les sémaphores. Les phares sont au nombre de trois à Belle-île (un à chaque extrémité de l'île et un au centre

de la côte ouest), ayant pour mission d'indiquer aux bateaux une position exacte, de nuit grâce à un signal lumineux codé, différent pour chacun. Les sémaphores sont eux placés sur les points hauts de la côte et servent à émettre des signaux pour indiquer l'état de la mer et les prévisions. Les phares ont une temporalité particulière puisqu'ils ne fonctionnent que la nuit. Les phares d'entrée de port, souvent au nombre de deux : un rouge et un vert, servent à indiquer de nuit l'emplacement précis de l'ouverture du port. Pendant longtemps, il y a eu des gardiens de phare qui avaient une vie rythmée par le fonctionnement du phare et par le temps. Les phares servaient de signal mais aujourd'hui tendent à disparaître avec les radars et les GPS dont sont équipés les bateaux.

Contrairement à d'autres îles, qui sont situées au large du Continent, Belle-île est située au large d'une presqu'île, celle-ci pouvant déjà être perçue comme un premier seuil dans l'arrivée sur l'île. En effet, Quiberon, est déjà géographiquement isolé : une seule manière d'y accéder, en passant par cette route sur laquelle on voit la mer de part et d'autre de cette « langue de terre » qui s'élargit ensuite pour finalement s'achever par une extrémité et non une côte ou un fragment de littoral linéaire qui ferait face à une île. C'est Antoine de Tapol, lors de notre entretien qui soulevait cet aspect, pouvant relever d'une « sur-insularité » ou l'accentuation de l'insularité primaire :

« Ce que je disais c'est que Belle-île, c'est au large d'une presqu'île, et la presqu'île, c'est déjà quelque chose d'isolé tu

vois. [...] Déjà à moitié isolé. Quiberon, c'est un cul de sac, il ne se passe rien à part arriver à Quiberon, et après on reprend le bateau pour aller sur une île. Donc il y a un double-isolement qui est assez important¹¹⁴».

Cela peut être ressenti à travers le déplacement, le voyage qui nous mène sur l'île. Il y a donc une forte relation entre le déplacement et l'insularité, étant la condition pour y accéder : *« Et après, une dernière chose, je pense sur la temporalité, le temps me paraissait long aussi pour aller jusqu'à Quiberon mais après une fois qu'on est arrivé à Quiberon... [...] Et une fois que j'étais arrivé à Quiberon, c'est comme si j'étais arrivé à Belle-île [...] Et finalement la vraie insularité, c'est déjà à Quiberon en fait. C'est comme ça que je le ressentais¹¹⁵»*. Quiberon peut donc être perçu par certains comme l'île étape avant Belle-île, comme un archipel, à la seule différence qu'on accède à Quiberon par la terre et non par l'eau.

Il compare Belle-île et Groix puisqu'il a étudié les deux et observe deux points de vue très différents chez les jeunes : *« C'est ça, c'est une presqu'île. Une vraie presqu'île. Et du coup, le sentiment insulaire chez les jeunes bellilois est plus fort que les groisillons. Et les groisillons peuvent avoir le sentiment de ne pas être tant insulaire que ça. Et ils le sentent évidemment mais moins. D'ailleurs quand je leur pose la question de savoir est ce que tu te sens plus proche d'un groisillon ou d'un vanetais. Les bellilois disaient "Ouais, je me sens plus proche d'un groisillon". Et inversement, les groisillons disent*

“nan, je me sens plus proche d’un vannetais, carrément”¹¹⁶», comme cité dans la Revue Îles : « Pour de nombreux jeunes bellilois, leur territoire n’est plus considéré comme une île, bien que l’identité insulaire reste omniprésente. Pour preuve, ils se sentent plus proches d’un Groisillon que d’un habitant de Vannes, alors qu’ils n’y ont jamais mis les pieds. La solidarité insulaire prédomine. À l’inverse, les jeunes Groisillons ont bien conscience de vivre sur une île, mais considèrent Groix comme un quartier de Lorient¹¹⁷».

¹⁰⁸ Brigand, Louis. *Besoin d’îles*. Paris: Stock, 2009, p.189-190.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.191.

¹¹⁰ Letourneux Frédérique. Revue 303. *Une île, des îles*. Novembre 2017, n°149, p.19-20.

¹¹¹ *Ibid.*, p.20.

¹¹² Brigand, Louis. *Op.cit.*, p.222.

¹¹³ *Ibid.*, p.190-191.

¹¹⁴ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ *Ibid.*

¹¹⁷ Antoine Vincens de Tapol in *Îl(e)S Regards photographiques sur la vie insulaire*. 5 vol. #4. Lanester: La Nouvelle Bleue, 2018, p.36.

II- 3 Un territoire isolé : insularité et autres formes d'isolement

II- 3.1 Cas de la scolarité : quitter l'île pour devenir interne sur le Continent

Le rapport au continent évolue au cours de la vie des îliens, rythmée par les changements et les mobilités souvent contraintes par l'insularité :

« Les récits sont ainsi émaillés de départs et de retours, de certitudes de ne jamais revenir sur l'île qui ne tiennent pas la marée. Le rapport au continent s'écrit au rythme des étapes de la vie : l'internat à partir de la seconde, la poursuite des études supérieures, les débuts de la vie professionnelle... Et pendant toutes ces années, les allers et retours sur l'île pendant les vacances, dans la maison familiale¹¹⁸».

En effet, sur l'île, il n'y a pas de lycée. Les enfants insulaires peuvent donc faire leur scolarité sur l'île jusqu'au collège mais après le brevet en 3ème, il faut choisir un lycée sur le Continent et donc quitter l'île : *« Les jeunes classes sont là pour la relève, et elles représentent une partie des problèmes qui se posent. Dès la fin de la classe de troisième, dans chaque famille ici, c'est la séparation : les enfants sont internes d'office à Vannes, Auray, Nantes parfois. Et si par malchance le mauvais temps interrompt le service des navires assurant la traversée, la séparation dure quinze jours¹¹⁹».* C'est un moment charnière pour eux, souvent partagés entre

l'envie de découvrir la vie sur le Continent en internat et de l'autre côté, le regret de ne pas avoir le choix et d'être contraint de quitter l'île assez jeune. Chaque week-end, ils effectuent donc l'aller-retour en bateau, en fin de semaine pour retrouver l'île et en fin de week-end pour retourner sur le continent. Lors des tempêtes, il arrive que le bateau ne puisse pas passer en raison des conditions climatiques jugées dangereuses. Dans certains cas, les élèves peuvent se retrouver bloquer sur le Continent, à devoir passer le week-end à l'internat. En cas de tempête, le bateau n'assure pas les traversées et on peut se retrouver bloqué d'un côté ou de l'autre. On ne maîtrise pas les éléments naturels : il y a un rapport de force entre la nature et l'homme qui est plus visible et ressenti sur une île. On voit l'influence directe de la météo sur les modes de déplacements.

Antoine Vincens de Tapol a réalisé cette année une exposition photo « Je, tu, îles », dans le cadre du Festival Escale photo, elle était exposée au Palais à Belle-île-en-mer jusqu'à fin octobre 2019. Il est anthropologue de formation mais s'intéresse au documentaire et à la photographie et travaille à Paris. « *Son thème de prédilection est le fruit d'un questionnement qui nous concerne tous : la place que tient l'homme dans son environnement, qu'il soit social ou géographique*¹²⁰ ». La manière dont les adolescents vivent leur jeunesse l'intéresse particulièrement et fait écho à son histoire personnelle. Cette exposition concerne les adolescents de Belle-île et de Groix. Ils sont en âge de quitter l'île pour poursuivre leurs études dans un lycée sur le continent. C'est donc une première rupture dans leur vie

d'insulaire. « *Lorsqu'on interroge les intéressées, les mots ne manquent pas : "un passage, une bascule". Ces mots bien que précis, expriment cependant un état d'entre-deux qui ne sait pas se situer entre enfance et "adulthood".* Devant les changements qui s'annoncent, ils savent que l'insouciance est en sursis et que la liberté gagnée sur l'enfance révolue sera peu à peu grignotée par les contraintes de la "vie sérieuse"¹²¹». Entre 2017 et 2018, il a donc interrogé des adolescents dans les collèges des deux îles. Il se demande « *Est-ce-que vivre et grandir sur une île peut influencer la construction identitaire d'un individu ?*¹²²».

Ils ont des vécus et donc des avis assez différents sur l'insularité, leur avenir et celle de l'île, sur le tourisme entre autre. Voici quelques témoignages de ces jeunes collégiens, extraits de cette exposition, publiée dans une revue locale. Ainsi Mewen est convaincu que « *La mer est un obstacle entre la civilisation et Belle-Île*¹²³», « *Lou ne peut se résoudre à quitter son île plus de trois jours d'affilée. Elle s'ennuie sur le continent. Attirée par le théâtre, Lou sait cependant que si elle veut rester, elle devra sacrifier sa vocation première pour se tourner, sans conviction, vers la vente ou la restauration. Certes, elle a envie d'aller voir "comment ça se passe ailleurs". Mais l'appel de la mer, l'hiver plus encore, la retient irrémédiablement sur ses terres*¹²⁴». Enfin : « *Jules vit à Belle-Île depuis 14 ans, c'est-à-dire depuis toujours. Mais il a des envies d'ailleurs [...]* Une page est en train de se tourner dans sa vie. La famille se sépare d'un hôtel qui fit vivre des générations. Son regard se tourne vers les derniers rayons de l'automne qui donne à l'île "une

impression d'Antilles", dit-il¹²⁵».

D'autres, racontent certaines de leurs pratiques :
« *Histoire de casser les habitudes, Mathurin, Titouan et Corto squattent de temps à autres les résidences secondaires. Groisillons et bellilois marquent une différence entre les résidents secondaires et les touristes de passage. Avec les premiers, une relation se tisse, voire une profonde amitié peut naître. Avec les seconds s'opère une relative tolérance à leur égard, dû au besoin vital d'une économie basée sur le tourisme, "sans eux, on a pas d'île", sans compter qu'ils apportent "un peu d'air frais et de vie". Leur présence accroît considérablement la population sur l'île et "permet de se cacher et de vivre plus librement"*¹²⁶».

Je rencontre un jeune en première au lycée, en le prenant en stop. Quand on lui demande comment il vit ses déplacements, il répond « *On s'y fait mais si on pouvait s'en passer* ». Il nous explique que selon les lycées et leur éloignement de Quiberon, les élèves partent soit le dimanche soir soit le lundi matin en bateau. Il dit que quand le bateau ne passe pas, parfois, ils ratent les premiers jours de la semaine. Inversement, pour ne pas que les internes restent bloquer sur le continent, les tempêtes sont anticipées. Ils les font rentrer plus tôt, dès le jeudi parfois. Un jour, faute d'anticipation, les jeunes îliens ont dû dormir dans un gymnase un vendredi soir : un sacré bordel avec tous les jeunes de l'île rassemblés dans un même endroit, ça ne s'est jamais reproduit ! Je suis à Belle-île pour écrire ce mémoire, on est samedi 2 novembre, la tempête « Amelie » est annoncé dans la soirée ou la

nuit. Certains bateaux risquent d'être annulés dimanche 3 novembre. C'est la fin des vacances scolaires, les lycéens doivent donc quitter le continent. Il va peut-être y avoir des influences sur leur départ selon l'importance de la tempête.

Il existe des alternatives à l'internat, c'est-à-dire des aménagements d'emplois du temps qui peuvent permettre à un élève de rentrer tous les jours sur l'île s'il ne supporte pas le fait d'être interne. Mais, cela reste très contraignant, en terme de déplacement : rythmes et horaires... Antoine De Tapol cite l'exemple d'un élève pour montrer que ce changement de vie peut être vécu par certains comme un choc, auquel il faut pouvoir être en mesure d'apporter des solutions : « [...] enfin tu le sais mais qui vont tous devenir internes et mine de rien c'est vraiment, enfin ça peut être violent quoi. Toute ta vie, t'es dans ta famille, les uns sur les autres. [...] Super proches et là tout d'un coup tu deviens internes. Alors, pour certains, c'est vraiment génial parce que c'est une autre manière d'appréhender le monde et pour d'autres c'est un traumatisme et certains peuvent avoir des aménagements d'horaires pour pouvoir, certains font même des allers-retours en fait. [...] Il préférerait du coup se réveiller à 5h ou 6h du matin et prendre le bateau de 6 ou 7h, je ne sais plus très bien, arriver et repartir le soir, il devait arriver chez lui à 20h30, super tard¹²⁷».

Comme avec le tourisme, on observe un décalage entre la fréquentation de l'île entre été et hiver, sans passer par un équilibre, de la même manière, il n'y a pas de transition pour les enfants qui ont toujours vécu sur l'île

et qui du jour au lendemain doivent partir étudier sur le Continent, sans véritablement avoir le choix. L'absence de lycée sur le continent peut être un frein pour l'installation des familles qui pensent déjà à l'avenir de leurs enfants et ne souhaitent pas leur imposer ce départ forcé dès 14 ans. Cette inadaptation au lycée peut parfois se révéler plus problématique et provoquer un échec scolaire chez les jeunes insulaires : *« Et là, il y a des décrochages et notamment par rapport à l'apprentissage qui se fait mal, par rapport aux relations élèves-profs qui sont des relations très maternantes sur les îles vraiment beaucoup. Et qu'il n'y a pas du tout sur le Continent. Et, du coup, il y a beaucoup d'échec scolaire, là pour le coup, j'ai pas les chiffres et je m'en remets juste aux discussions informelles que j'ai eu avec les profs. Mais, il y a beaucoup d'échec scolaire sur les élèves, notamment bellilois et groisillons¹²⁸ »*.

Le maire de Palais dit en parlant des jeunes qu'il faut faire un choix : partir faire des études courtes puis revenir sur l'île ou faire des études longues et rester sur le Continent, dans ce cas l'île a rarement une place à leur offrir, étant majoritairement représenté par le domaine tertiaire. Pourtant la réalité est que *« Aujourd'hui, plutôt que d'aller grossir les rangs des autres 'Exilés' bellilois à Vannes, Lorient, Nantes ou Paris (...), les enfants de Belle-Ile préfèrent quand arrive l'âge adulte, vivre au pays¹²⁹ »*. Plus le niveau d'études et la spécificité est grande, moins ils ont de chance de trouver un poste sur l'île. Comme pour beaucoup, l'objectif est de revenir sur l'île, ils sont peu à faire de grandes études. On

peut faire l'hypothèse qu'ils supportent moins bien le rythme d'un travail soutenu, en étant habitués à vivre sur l'île, le rythme de vie et de travail étant conforme à l'île elle-même : peu de déplacements, rythmé par les saisons et les vacances scolaires ou la météo pour certains. Leur « inadaptation » les poussant à revenir faire des choses qu'ils connaissent. Beaucoup de témoignages vont en ce sens : « [...] dans les îles, les enfants reprennent souvent l'activité de leurs parents. Ils baignent dedans depuis tout petits et sont attirés par ça¹³⁰ », « Il y a moins de variétés de métiers sur une île que sur le continent ce qui explique peut-être pourquoi nous, les îliens, reprenons souvent l'activité de nos parents¹³¹ ».

Comme le résume bien Antoine Vincens de Tapol : « On leur demande d'être adulte 10 ans avant. Déjà qu'à 18 ans, c'est compliqué alors à 14 ans, faut imaginer. Et puis après certains, beaucoup ont des positions très caricaturales en disant "moi, je partirai jamais de l'île", ou d'autres diront "moi je me barrerai dès que je peux" tout ça¹³² ». Il y a donc un enjeu et un poids qui arrivent très tôt concernant leurs avenir, leurs choix qui orienteront leur vie professionnelle, et leur potentiel retour sur l'île. Il y a donc un rapport au temps très fort, dans la scolarité des enfants de l'île : une prise de conscience qui nécessite une certaine maturité de leur part. Et ils en ont conscience car le temps avant leur départ est vécu à fond en sachant ce qui les attend ensuite : « C'est le moment où on peut en profiter. C'est le moment où on est libre. D'ailleurs, ce qui est génial avec l'insularité, et j'imagine que tu as compris en allant à Belle-île, c'est que il

n'y a pas de possibilités d'évasions, quelque part, tu vois. C'est à la fois prison et cocon. Et les parents ont conscience de ça, et laissent très librement leurs enfants se mouvoir dans des espaces clos et en même temps assez grands. On voit d'ailleurs, je croise régulièrement des élèves que j'ai interviewés, le samedi soir, bourrés dans la rue, très tard, tu vois. C'était en hiver, c'était pas déjà en été, c'était vraiment en hiver. Et chose qui n'arrive jamais ou très rarement sur le continent¹³³».

¹¹⁸ Letourneux Frédérique. Revue 303. *Une île, des îles*. Novembre 2017, n°149, p.19.

¹¹⁹ Bancaud Henri. *Vivre belle-île*. Orléans : Editions Menges, 1981, p.128.

¹²⁰ *ÎL(e)S Regards photographiques sur la vie insulaire*. 5 vol. #4. Lanester: La Nouvelle Bleue, 2018, p.206.

¹²¹ *Ibid.*, p.33.

¹²² *Ibid.*, p.33.

¹²³ Mewen in *Ibid*, p.43.

¹²⁴ *Ibid.*, p.44.

¹²⁵ *Ibid.*, p.56.

¹²⁶ *Ibid.*, p.49.

¹²⁷ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ Bancaud Henri. *Op.cit.*, p.114.

¹³⁰ Sophie in *ÎL(e)S Regards photographiques sur la vie insulaire*. *Op.cit.* p.44.

¹³¹ Nathalie in *Ibid.*, p.49.

¹³² Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, *Op.cit.*

¹³³ *Ibid.*

II- 3.2 Identités de la population

L'occupation des hommes constitue une temporalité en soi. On peut distinguer trois grandes catégories d'occupation : les résidents principaux qui habitent sur l'île toute l'année, les résidents secondaires qui possèdent une résidence secondaire sur l'île et enfin les voyageurs, les touristes ou toutes les personnes qui sont de passage sur ce territoire. Cela pose la question de l'accessibilité de l'île relative à ces trois statuts. De plus en plus, le prix du foncier augmente en partie à cause de la quantité de résidences secondaires qui empêchent les îliens d'accéder à la propriété mais aussi aux nouveaux types d'occupation liés au tourisme : airbnb, gîtes, maison de location de vacances... Il existe un statut d'insulaire avec une carte d'insulaire, permettant de bénéficier notamment de réductions sur les passages en bateaux ou sur les consommations dans les cafés de l'île. Ces dernières années, l'association « Insulaires solidaires » proteste au moyen de manifestations contre l'augmentation des tarifs des bateaux par la Compagnie, notamment pour les enfants d'insulaires, bénéficiant jusqu'alors de tarifs préférentiels afin de rendre visite à leurs parents. La suppression de ces avantages apparaît injustes aux yeux des insulaires, leurs enfants étant considérés par la Compagnie comme des touristes lambda.

Comme le rappelle Louis Brigand :

« Ces questions sur le statut d'insulaire, [qui] ne doivent pas être confondues avec celles de l'identité insulaire, sont à l'origine de débats qui agitent régulièrement et parfois très profondément



↑ Fig.24

↓ Fig.25



les communautés. Qui est insulaire ? Celui qui naît sur l'île ? Les naissances ont lieu aujourd'hui sur le Continent. Celui qui possède une maison ? Est-il résident principal ou secondaire ? Le résident secondaire plus présent qu'un « principal » est-il plus insulaire ?¹³⁴». Cela peut avoir un lien avec le temps passé sur place, comme s'il y avait une sorte de légitimité accordée en fonction du temps d'occupation du territoire. Ce questionnement se rattache à la notion d'Habité et revient assez souvent comme lorsque Brigand dit : « J'ai à ce moment précis le sentiment d'habiter l'île et d'être habité par elle¹³⁵ ». A partir de quand habite-t-on un territoire ? Existe-t-il des critères ?

La culture belliloise s'illustre par des traditions bretonnes (dances, musiques, gastronomie), que l'on ressent lors des fêtes ou cérémonies : la fête du Port, les festivals de danse et de musique bretonnes ou les courses de bateaux comme la Route de l'Amitié. On peut noter le rapport à la religion, que l'on peut qualifier de conservateur, étant la résultante directe du rôle des femmes à une époque, et aussi des caractères marqués par un langage, et même un accent subtil. Ce langage plutôt brut se traduit par un ensemble d'expressions locales pour parler de situations quotidiennes, allant des commentaires sur les touristes au temps qu'il fait. Ainsi à Belle-île, les « pieds jaunes » désignent les touristes qui débarquent avec leurs bottes de couleur jaune, à la conquête du territoire mais craignant les intempéries. Cette expression est bien connue : « *Le fait de ne pas être de l'île donne le droit à une appellation spécifique, qui est rarement*

flatteuse [...] à Belle-Île, on retrouve, pour ces mêmes raisons [bottes de plaisanciers], les Pieds jaunes [...]»¹³⁶.

Il existe aussi une identité belliloise, reliée à son Histoire avec l'arrivée des Acadiens qui conditionne le caractère de la population... Aujourd'hui, les bellilois tiennent à leur identité et veulent à tout prix la préserver par rapport à la menace du tourisme et de l'homogénéisation qui pourrait avoir lieu et qui transformerait l'île en station balnéaire ou en « village de curiosités ». On peut établir un parallèle entre les habitants des lieux isolés géographiquement, insulaires ou montagnards : « *Traditionnellement pêcheurs dans les îles et éleveurs en montagne, les hommes s'éloignent par nécessité du port et du village, tandis que les femmes assurent les tâches quotidiennes de la famille. Ce modèle a prévalu [durant] de longues périodes dans les îles de Bretagne [...]*¹³⁷ ». C'est un thème qui est revenu plusieurs fois au cours du colloque « Îles 2019 » auquel j'ai assisté à Brest.

Sur place, on ressent ce sentiment d'appartenance à l'île et d'identité, fortement marqué dans les tranches d'âges supérieures, mais aussi chez les jeunes. Chez les lycéens qu'il a interrogés, Antoine De Tapol soulève le fait qu'« *Ils ont une grande conscience qu'ils ont de la chance de vivre à Groix et Belle-île. Une grande conscience, ils sont fiers, une grande fierté. Une fierté qu'on ne retrouve pas ailleurs. On retrouve beaucoup moins en Charente, au Berry. Dans d'autres endroits, je pense qu'il y a aussi, c'est cumulé à la fierté bretonne, parce qu'il y a aussi ce facteur là en plus, qu'il y a pas à l'île d'Yeu, qui est vendéenne, du coup, il n'y a pas cette couche supplémentaire*

*de fierté régionale et territoriale*¹³⁸».

On peut noter que certains territoires insulaires réclament une indépendance et tiennent un discours identitaire, comme la Corse par exemple comme en parle Jean-Marc Besse : « *Il y a un grand discours identitaire de la part des Corses. C'est clairement une construction sociale idéologique mais en réalité, est-ce que, il ne s'agit pas de la nier bien entendu mais elle est pas particulièrement exceptionnelle par rapport à ce que l'on peut trouver ailleurs*¹³⁹ ». Autrement dit, de la même manière que tous les phénomènes que l'on peut observer sur l'île, ils ne sont jamais uniques à l'île et peuvent donc s'observer sous d'autres formes dans d'autres endroits géographiquement différents. L'identité n'est donc pas une caractéristique propre de l'île mais plutôt une conséquence sociale, due à une population restreinte sur un territoire restreint lui aussi, l'association des deux provoquant cette identité que l'on peut caractériser d'insulaire, qui se construit naturellement avec le contexte. On peut ici parler assez justement de déterminisme géographique.

L'intégration de nouvelles familles dans les îles n'est pas toujours évidente, les gens de l'île étant souvent méfiants, les nouveaux devant alors « faire leurs preuves », comme dans n'importe quelle communauté. C'est alors une des limites de la solidarité insulaire avec l'existence d'un entre-soi assez marqué : « *Oui, il faut les yeux du cœur pour comprendre cette île qui ne se livre pas au premier venu, qui n'accepte l'étranger qu'après une longue mise à l'épreuve, comme pour mieux mesurer la profondeur de ses sentiments, cette île bruisante de rumeurs, de passions extrêmes et opposées, de passion*

*forte comme les senteurs qui montent de la terre de lande*¹⁴⁰». Certain visiteurs disent « Qui voit Belle-île, voit son île », signifiant que Belle-île plaît à tout le monde. Mais pourtant, il y a un fort sentiment d'appartenance. Pas toujours facile donc pour les nouveaux arrivants de se faire accepter par les belle-islois qui tiennent à leur « caillou ». Tout est une question de temps pour être accepté. L'intégration sur l'île se fait donc dans un temps assez long, du moins pour pouvoir se dire véritablement « bellilois ».

J'ai interrogé un natif de l'île qui me disait que le vrai bellilois était né à Belle-île (ou à l'hôpital sur le Continent aujourd'hui) et surtout c'est celui qui a vécu toute sa vie professionnelle à Belle-île. Dans son cas, il a commencé sa carrière à Belle-île puis est parti pour changer de travail et au moment de revenir pour la retraite, il n'était plus considéré comme bellilois. Par exemple, il s'est présenté au conseil municipal de la mairie et il s'est vu dire : « *Toi tu ne passeras pas parce que tu n'es pas belle-islois* ». Les locaux sont assez réticents à élire des faux « bellilois ». Aujourd'hui, il est redevenu belle-islois en y habitant à l'année mais il a fallu du temps. Il me dit que ceux qui arrivent sur l'île à 30-40 ans et qui se croient îlien en y vivant déchantent vite. En effet, ils ne sont pas considérés comme tels par les vrais bellilois. Par exemple, un diplomate n'avait pas été élu. Les habitants ne se fient pas aux compétences mais plus à la confiance liée à l'identité. Par exemple, à Sauzon, le candidat idéal est le paysan car il représente la majorité : « *Une liste d'élection sans paysans, c'est foutu*¹⁴¹ ». Il finira par dire « *Ce n'est peut-être*

*pas plus mal comme ça*¹⁴²». La maire actuelle de Sauzon a été élue par le conseil pour succéder à l'ancien maire et pas par la population. Il pense qu'elle ne repasserait pas une deuxième fois. Sa dernière maladresse : la vente à un particulier d'un terrain communal qui été prêté à un cultivateur. C'est un « affront » pour les paysans mais apparemment elle n'en a pas conscience : « *Elle n'a pas la perception, ce n'est pas une îlienne*¹⁴³ ». Cette identité est fortement marquée et ressentie sur l'île dans le milieu politique et la constitution des mairies.

¹³⁴ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.113

¹³⁵ *Ibid.*, p.101.

¹³⁶ *Ibid.*, p.111.

¹³⁷ *Ibid.*, p.197.

¹³⁸ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

¹³⁹ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, géographe-philosophe, réalisé le 25 Novembre 2019.

¹⁴⁰ Bancaud Henri. *Vivre belle-île*. Orléans : Editions Menges, 1981, p.131.

¹⁴¹ Jean Thomas in sondage habitants (cf. annexes).

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ *Ibid.*

II- 3.3 La solidarité insulaire

Il existe de fortes relations familiales, qui sont la conséquence du territoire restreint et de l'immigration des Acadiens dont les familles se sont depuis agrandies. Cela produit des relations d'interconnaissance souvent bienveillantes mais qui peut aboutir à une surveillance ou un entre soi au sens négatif, pouvant devenir étouffant dans certains villages ou certaines familles très représentées sur un territoire aux limites finies. En effet : « *Tout le monde se connaît et la rumeur publique va très vite*¹⁴⁴ », « *Dans une île, l'avantage, c'est que tout se sait. Le mauvais comme le bon d'ailleurs, mais le mauvais on s'en fout !*¹⁴⁵ ». On retrouve aussi dans l'histoire de Belle-île la présence de récits, la transmission orale lors de veillées. Françoise Péron le décrit comme « *Ce qui se disait le jour et ce qui se disait la nuit*¹⁴⁶ ». Cela fait référence aux commérages et aux légendes autour des habitants de l'île.

Néanmoins, aspect plus positif : il existe une entraide entre les habitants, qui sont « dans le même bateau » et qui n'hésitent pas à se donner des coups de mains et à se dépanner en cas de besoin, sous forme d'échanges de bons procédés :

« *Je reconnais là, dans ce geste généreux, l'esprit des îles, celui de la solidarité et de l'entraide*¹⁴⁷ ». Louis Brigand poursuit : « *Je prends conscience une nouvelle fois que l'isolement fonde des solidarités. Il rassemble plus qu'il ne sépare. Il donne à ces pionniers la conscience d'appartenir à un monde où chacun peut contribuer à la survie de l'autre. Inversement dans les*

viles, où tout est relié avec tout, cette solidarité n'existe guère, ou alors de façon très différente, plus en relation avec le statut social, économique ou professionnel qu'avec un territoire¹⁴⁸».

La solidarité est visible à plusieurs échelles. Il y a une certaine empathie envers les vacanciers, c'est dans les habitudes de prendre les gens en stop, pour dépanner, parce qu'on sait qu'il y a moins de moyens de se déplacer qu'ailleurs. Il y a aussi de l'entraide entre des voisins, comme on peut le constater dans des territoires ruraux, moins dans les villes. La temporalité rentre en jeu dans ces relations de voisinage et amicales, l'hiver, les gens de l'île se retrouvent, après l'effervescence de la saison estivale, comme l'explique Dominique Abraham :

« Et puis, on peut faire un potager, et puis si on n'en a pas, il y a le copain qui a trop de tomates, j'ai des copains pêcheurs qui me laissent du poisson dans mon évier quand je rentre le soir. Il y en avait trop, il est passé, comme les maisons, on ne ferme pas les portes [...] Oui, surtout l'hiver [on sent la notion d'entraide]. Parce que l'été, tout le monde est avec son petit commerce à vouloir faire le chiffre d'affaire pour pouvoir vivre l'hiver. Il y a un espèce de stress, quand même, ils sont un peu... Et puis, ce n'est pas très sain cette compression du temps ou en 2 mois, on doit travailler pour toute l'année. Ce qui fait qu'en septembre, ils sont morts, épuisés. [...] Et puis, on ne se voit pas l'été, les gens de l'île, on se voit très peu. On voit la personne qui est en vacances. Mais l'hiver, on se retrouve. Et ça, c'est vraiment sympa ! Il y a pratiquement 2 soirées par semaine où on dîne chez quelqu'un quoi. Ou on invite, voyez. Donc ça

c'est vraiment bien. J'aime bien ça. Parce que c'est tout petit, 5000 personnes, c'est un village¹⁴⁹». La solidarité est donc plus ou moins visible selon les moments de l'année, il y a une certaine logique puisqu'en hiver, les habitants sont moins nombreux et donc se regroupent. Cela correspond au creux touristique donc les gens qui travaillent en lien retrouvent un rythme plus calme, ils ont plus de temps pour se voir et se rencontrer notamment.

Enfin, on peut noter une solidarité entre bellilois, en dehors de l'île. Par exemple, les internes dans les lycées du Continent sont regroupés et se rapprochent de par l'éloignement de leur île, comme a pu l'entendre Antoine De Tapol : « [...] il peut y avoir des inimités au sein de Groix mais que, la distance, l'occupation continentale effaçaient. [...] Une solidarité insulaire forte¹⁵⁰ ». De par sa taille limitée, il y a une population limitée, surtout dans certaines catégories : par exemple les enfants ou les jeunes. Tous finissent par se connaître. Cela peut avoir des conséquences positives en créant une forme de convivialité et d'interconnaissance mais peut au contraire être mal vécu par certains, qui ne s'identifient pas aux autres et ne s'intègrent jamais. Antoine De Tapol a observé ce phénomène d'amitié naturellement assez contrainte : « Parce que finalement c'est une amitié très subie sur l'île. On a pas le choix et d'ailleurs on suit les mêmes camarades de classe depuis la maternelle jusqu'en 3ème donc ils se connaissent par cœur, par cœur. Et d'ailleurs, il règne dans la cour de récréation plutôt une bonne convivialité. Mais, c'est vrai que l'été c'est le moment où d'autres visages arrivent, soit des visages de gens qu'on a déjà vu, parce que c'est des

*résidents secondaires*¹⁵¹». Pour les jeunes, le tourisme est donc vu comme une ouverture, une opportunité, tout comme le fait de partir au lycée sur le Continent, avoir enfin un peu de changement dans leurs relations sociales.

D'autres types de pratiques peuvent être observées mais relèvent plus de la débrouillardise que de la solidarité. J'ai entendu parler de l'existence de marché noir, notamment dans la construction. En effet, les bellilois profitent du fait qu'il y a moins de contrôle que sur le Continent. Il est donc courant de s'arranger, sans déclarer quoi que ce soit. Certaines entreprises encouragent même plus ou moins ce genre de pratiques en autorisant leurs employés à utiliser certains matériels en dehors des horaires de travail. Ce qui peut sembler partir d'un bon sentiment cautionne finalement le travail au noir. On constate un affranchissement assez généralisé sur l'île, vis-à-vis de la réglementation, par exemple les dates de séjour des bateaux dans le port qui sont largement dépassés, le trafic de drogue qui ne cherche pas à se cacher...

Sur une île, il faut savoir faire des compromis, vivre ensemble : *« C'est également dans ces moments d'intimité que j'ai compris que, pour vivre dans une petite île au quotidien, il fallait savoir composer, plus que sur le continent, avec ses proches, ses voisins, ses amis, que l'équilibre d'une petite communauté humaine est fragile et que savoir rester à l'écoute de l'autre, pour pouvoir soi-même trouver sa place, était une règle essentielle, surtout lorsque l'on n'est pasilien d'origine*¹⁵²». Pour finir, Brigand se demande si : *« L'île serait-elle un terreau qui fonde et nourrit l'amitié ? Je le pense et l'explique par le fait*

qu'à partir du moment où l'on se retrouve sur une île, et pour peu que l'on partage la même passion, le même intérêt pour l'île, la relation à l'autre s'ouvre et se développe. Mais c'est aussi le cas de tous les espaces rendus singuliers en raison de certaines caractéristiques sociales ou géographiques qui leur confèrent plus de sens et d'épaisseur¹⁵³».

Une île est comparable à une communauté, on retrouve donc des caractéristiques liés à une petite échelle d'espace comme le souligne Jean-Marc Besse :

« On peut dire oui [par rapport à la question sur la solidarité] parce qu'en fait, on est dans des communautés relativement restreintes la plupart du temps, donc avec un fort investissement dans les espaces proches de la communauté, un phénomène d'interconnaissance qui est très important, Belle-île par exemple, les gens passent leur temps à passer du temps ensemble, quand ils se rencontrent etc, c'est connu. Mais, c'est la même chose dans les villages de montagne, et ce serait en même temps la même chose dans les villages donc il y a ce phénomène là mais en même temps, il y a donc je veux dire par là qu'il y a un fort investissement sur les espaces proches, aussi bien en terme social qu'économique¹⁵⁴».

Encore une fois, on retrouve la comparaison avec d'autres types de territoires. Et donc, comme dans toutes communautés, l'île n'y échappe pas, il existe des rivalités entre des personnes et même entre des communes. A Belle-île, par exemple, entre la mairie de Palais et celle de Sauzon : *« [...] on sait que Locmaria, ils sont bizarres les gens là-bas*

(rires). Nan mais tu vois, c'est ce qu'ils disent tous, que, il y a Locmaria et Sauzon et Le Palais. Et on connaît bien les rivalités territoriales qui existent partout, dans la France entière. Dans n'importe quel territoire, il y a des bastons entre les communes et autre. Là, elles sont vachement ancrées parce que bon du coup finalement là on est sur un territoire insulaire donc du coup ça se voit plus¹⁵⁵».

Du fait de l'échelle restreinte, ces inimités se ressentent assez fortement, même si elles ne sont pas plus fortes qu'ailleurs. On aurait pu penser qu'un territoire insulaire aurait pu éviter ce genre de rivalités et aurait pu être un genre de mythe de convivialité et de bonne entente entre tous mais cette vision est totalement utopique et biaisée. Une île reste un espace comme un autre, avec des gens comme tout le monde, donc on y fait naturellement les mêmes observations sociales.

¹⁴⁴ Delphine Martin in Letourneux Frédérique. Revue 303. *Une île, des îles*. Novembre 2017, n°149, p.22.

¹⁴⁵ Entretien avec Monsieur Dominique Abraham, artiste-peintre à Belle-île, réalisé le 25 Octobre 2019.

¹⁴⁶ Péron Françoise in France Culture. « Histoire de l'insularité 3/4 », [en ligne], <https://www.franceculture.fr/>, consulté le 4/10/19.

¹⁴⁷ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.78.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.198.

¹⁴⁹ Entretien avec Monsieur Dominique Abraham, *Op.cit.*

¹⁵⁰ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² Brigand, Louis. *Op.cit.*, p.111.

¹⁵³ *Ibid.*, p.65.

¹⁵⁴ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, géographe-philosophe, réalisé le 25 Novembre 2019.

¹⁵⁵ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, *Op.cit.*

















III- BELLE-ÎLE :

un territoire à l'apparence
intemporelle et pourtant source de
multiples temporalités

III- 1 La perception du temps aujourd'hui

III- 1.1 L'île comme « schème » de compréhension du monde à différentes échelles.

III- 1.2 Le temps quotidien, vécu, ressenti par les habitants

III- 1.3 Un territoire « en dehors du temps »

III- 2 Les différents types d'occupation du territoire influencent la perception du temps

III- 2.1 Les saisons et le tourisme

III- 2.2 Le marché du travail : population active et retraités

III- 2.3 La perception d'une certaine lenteur de vivre

III- 3 Un territoire à plusieurs échelles de lectures

III- 3.1 Lieux méconnus et furtifs

III- 3.2 Esthétique de l'étran

III- 3.3 Représentation de la temporalité

III- 1 La perception du temps aujourd'hui

III- 1.1 L'île comme « schème » de compréhension du monde à différentes échelles.

L'exposition « Le temps de l'île » qui était au Mucem jusqu'en Novembre 2019 interroge l'insularité comme un modèle de lecture du paysage qui nous entoure. J'ai rencontré Jean-Marc Besse, l'un des deux commissaires d'exposition, avec Guillaume Monsaingeon. Il m'expliquait l'intention qui découle d'un point de vue : *« [...] la proposition de l'exposition autour des îles a été pour moi, comme pour Guillaume de Monsaingeon d'ailleurs, une occasion de réfléchir sur, ou à partir des interrogations sur une autre pensée de l'espace, une autre manière de penser l'espace, et en l'occurrence l'espace géographique et donc l'idée de façon générale elle était double au moins mais le premier plan, ça consistait à dire bah voilà, qu'est-ce que le fait d'envisager l'espace à partir des villes ou de l'île, en tant que concept, qu'est-ce que ça a comme impact dans la lecture qu'on peut faire de l'histoire de la culture, de la ville, du savoir scientifique par exemple. [...] Quel effet ça provoque si on renverse le schéma et on fait du monde insulaire un schème interprétatif, un schème de lecture. [...] Et l'autre aspect qui va peut-être pouvoir se rapprocher de votre préoccupation, c'était de montrer qu'au fond les îles, ce qu'on appelle l'île, c'est une construction sociale alors évidemment il ne s'agit pas de nier la réalité, morphologique, matérielle,*

géographique comme on dit, ça c'est certain¹⁵⁶».

Pour résumer son point de vue, il complète en disant : « [...] *notre point de vue c'était que finalement ce qui se passe sur les îles n'est pas, profondément différent de ce qu'on peut observer ailleurs mais par contre, ce qui caractérise les espaces insulaires, c'est que ça concentre, ça accélère, ça cristallise, c'est-à-dire que ça permet, c'est un peu comme un miroir grossissant qui permet de mieux comprendre ce qu'il peut se passer par ailleurs, en terme politique, scientifique, artistique par exemple ou environnementale. [...] même s'il y a, c'est indéniable, des temporalités spécifiques dans des mondes insulaires, ils ne sont pas complètement exceptionnels. Ils sont complètement articulés à d'autres types de temporalités, d'autres types de spatialités, dans lesquels les mondes insulaires sont complètement pris et auxquels ils participent, c'est ça notre idée¹⁵⁷».*

On développera donc plus tard cette idée de comparaison de certains phénomènes insulaires avec d'autres lieux, afin de comprendre leurs causes. L'insularité n'explique pas tout, ce serait une vision assez simpliste de vouloir tout expliquer par l'île. L'île s'inscrit dans un réseau plus vaste, avec un ensemble de relations complexes qui influencent et déterminent tout le fonctionnement insulaire. En effet : « *Les îles ne sont jamais seules au monde, elles structurent de vastes réseaux¹⁵⁸»*, autrement dit, on ne peut pas étudier l'île comme un modèle isolé. Mais, par cette position isolée, le modèle de l'île permet une étude plus objective que d'autres territoires,

dont les limites sont moins franches et qu'il est donc plus difficile à saisir. L'île a cet avantage de pouvoir être comprise assez facilement : « *On trouve en effet dans l'île les conditions idéales de l'expérimentation puisqu'elle permet, de par sa situation même, d'isoler les événements étudiés en évitant les interférences qui en fausseraient la compréhension*¹⁵⁹ ». Ainsi les phénomènes observés peuvent être étudiés en profondeur et permettent de comprendre le fonctionnement d'autres, plus difficilement analysables.

Même si on peut dire qu'il existe des temporalités particulières sur une île, l'idée n'est pas de nier cette perception mais d'essayer plutôt d'en comprendre les différentes sources, en décomposant les temporalités et en établissant des comparaisons avec d'autres lieux avec des ressentis similaires. Comme le dit justement Jean-Marc Besse : « *Certains lieux de la planète, au beau milieu des terres, présentent des caractéristiques voisines de celles qui sont habituellement attribuées aux îles maritimes : l'éloignement, l'isolement, la clôture, des rythmes temporels singuliers, [...]*¹⁶⁰ ». Des comparaisons sont donc nécessaires pour comprendre mutuellement les territoires. C'est un véritable point de vue sur la lecture du monde.

C'est un aller-retour permanent entre l'île et d'autres modèles afin de comprendre les différentes échelles dans lesquelles s'imbrique chaque territoire dans son contexte.

« *Et il s'agit de penser donc à ce moment-là à une double temporalité. La temporalité propre au monde insulaire quand on l'envisage à échelle restreinte et puis la temporalité, les*

temporalités même dans lesquelles les mondes insulaires sont insérés lorsqu'on les envisage à d'autres échelles, dans la participation à d'autres échelles. Voyez. Un exemple, il y a effectivement la temporalité quotidienne du monde insulaire etc, quand il est refermé sur lui-même et puis il y aussi, mettons, toutes les semaines, ou tous les mois, la temporalité de la livraison des marchandises, qui inscrit l'île dans une dépendance bien particulière et en tout cas dans une échelle de circulation de marchandises et d'êtres humains différentes vous voyez. Et donc, c'est ça qu'il faut pouvoir penser. A la superposition et à l'articulation des différentes échelles¹⁶¹».

Nous détaillerons ces temporalités quotidiennes dans la relation au Continent et au déplacement dans la partie suivante. On peut rajouter que l'insularité est une notion très large, qu'on peut nuancer selon les îles, le modèle insulaire ne doit pas être envisagé comme un schème réducteur mais au contraire dans toute sa diversité : « *Singularité semble en effet rimer avec insularité et implique de se vivre et de se penser comme une île, aucune ne se ressemblant aux autres même si chacune partage avec toutes bien des caractéristiques communes¹⁶²».*

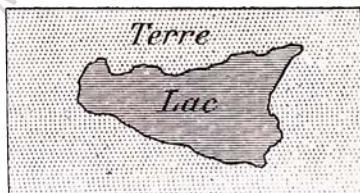
Enfin, l'île peut être un territoire politique, un territoire de bataille entre des pays. Les œuvres de David Renaud exposé au Mucem exploitent cette notion en plaçant « [...] l'île comme élément perturbateur, justement mais pas de l'île en tant que telle. L'île en tant que lieu de pouvoir. [...] D'ailleurs, c'est un élément intéressant, l'île comme élément



↑ Fig.26



↓ Fig.27



4. — Une Ile est le contraire d'un Lac.

*perturbateur et donc si on continue comme producteur de récits, producteur de quelque chose, donc ça c'est un premier élément*¹⁶³».

« *C'est en plasticien que David Renaud*¹⁶⁴ *représente des îles et des cartes. [...] Les lignes et les angles délimitent, quant à eux, des zones de changements d'heure et de date*¹⁶⁵». L'œuvre Pacifique I montre les fuseaux horaires sur une zone et les îles qui viennent les perturber selon leur rattachement à différentes nations. La figure de l'île vient dans ce cas perturber le système établi, pour des raisons de temps social et d'organisation des échanges notamment. L'île en tant que modèle peut influencer les temporalités et creuser des décalages entre des territoires géographiquement proches.

¹⁵⁶ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, géographe-philosophe, réalisé le 25 Novembre 2019.

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, et Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille, éd. *Le temps de l'île*. Marseille : Marseille: MUCEM ; Parenthèses, 2019, p.135.

¹⁵⁹ A. Tiberghien Gilles in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, *Op.cit.*, p.185.

¹⁶⁰ Besse Jean-Marc in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, *Op.cit.*, p.206.

¹⁶¹ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, *Op.cit.*

¹⁶² A. Tiberghien Gilles in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, *Op.cit.*, p.184.

¹⁶³ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, *Op.cit.*

¹⁶⁴ David Renaud, *Pacifique II (ZEE) et Pacifique I (fuseaux horaires)*, 2019. Acrylique sur bois verni, 203 x 150 cm (chacune).

¹⁶⁵ Besse Jean-Marc in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, *Op.cit.*, p.162-3.

III- 1.2 Le temps quotidien, vécu, ressenti par les habitants

La vie quotidienne est rythmée par les déplacements liés à l'insularité. L'arrivée et le départ des bateaux au port, à horaires réguliers génèrent des temporalités répétitives : les passagers qui attendent sur le quai ou dans les cafés aux ambiances particulières selon les moments, les voitures garées qui attendent des arrivants. Puis l'arrivée du bateau dans le port, les manœuvres de débarquement, le croisement entre le flux des arrivants et de ceux qui embarquent. Beaucoup d'activités sont liées aux bateaux : la gestion des marchandises importées du Continent, les déchets, la poste, les journaux, le camion de lait ou celui du bétail qui part sur le Continent pour être transformé. Il y a une forte dépendance du système de l'île au bon fonctionnement de ce temps « social », qui dépend lui-même fortement du temps météorologique qui conditionne l'accès à l'île, ou qu'il faut anticiper. Il y a donc une imbrication d'échelles de temps. Jean-Marc Besse pose la question un peu provocatrice, à savoir :

« Voilà, donc il faut vraiment se placer dans cette relation-là, dans cette interaction là avec ses rythmes, ses intensités. C'est ça qui va définir, à mon sens, le monde insulaire y compris sur le plan de la temporalité. Je veux dire Belle-île, si l'on coupe les relations avec le Continent, Belle-île est-ce que ça subsiste plus d'une semaine ?¹⁶⁶ ». En effet le modèle insulaire fonctionnant en complète autarcie n'est pas à l'ordre du jour.

Il soutient le fait de s'intéresser à ce temps de la vie courante d'une île pour en comprendre les enjeux :

« Et voir comment l'organisation je dirai de la vie quotidienne, hebdomadaire voire mensuelle pour les habitants de l'île, qu'ils soient résidents, permanents ou plutôt ponctuel, comment cette vie est organisée par l'horaire. L'horaire des bateaux qui est aussi la question de la possibilité ou pas de l'accès. Donc, qu'est-ce que vous dit là ? Je vous parle de rythmes, je vous parle de temps. Et donc voilà, voir comment il y a ce rythme effectivement bien particulier, à l'intérieur de l'espace insulaire, qui est celui justement de quoi ? De la circulation, de la possibilité de la circulation avec l'extérieur, qui n'est pas forcément ce que l'on pourrait obtenir ailleurs. On parlait tout à l'heure des îles de montagne, par exemple. Sauf exception, comme enneigement ou des choses comme ça, la plupart du temps ces villages de montagne, ils sont accessibles, de façon permanente. Parce qu'il n'y a pas ce phénomène justement de sas, voyez. Alors là, ce serait peut-être une singularité mais qui n'est pas une singularité liée à une sorte de déterminisme physique ou géographique mais qui est vraiment liée à l'organisation d'un temps. Un temps social, un temps d'échanges etc¹⁶⁷ ».

Une nouvelle fois vient la comparaison avec les îles de montagne sauf que leur isolement n'est pas aussi extrême que sur les îles, plus rarement soumis à des perturbations qui empêchent totalement l'accès au territoire, au contraire de l'île qui y est soumis chaque année, d'où une singularité

insulaire. Cette notion de sas, étant la mer entre deux terres est très intéressante, à la fois définition de l'île et effet de seuil dans les déplacements. On peut dire que « *L'expérience insulaire dilate le temps et l'espace [...] On songe aussitôt à ceux qui devraient vivre le plus intensément l'expérience insulaire : les îliens eux-mêmes. De nombreux travaux ethnographiques ont étudié les communautés insulaires, soulignant la façon dont la temporalité s'organisait sur une île, selon les flux maritimes, le flux touristique saccadé et l'éventuelle impossibilité de relier le continent*¹⁶⁸ ».

Alors, on peut se demander : « *Même si le territoire est constitutif de certaines pratiques, activités et qu'il n'est pas vraiment comme les autres, n'y-a-t-il pas une vie sociale ordinaire ?*¹⁶⁹ ». Car finalement hormis les horaires de bateaux, il n'y a pas d'autres horaires contraignants, certains habitants vivent donc au rythme du temps, parfois « en décalé », comme le décrit Dominique Abraham : « *Rien à voir parce que, ça vous êtes arrivé probablement et ça c'est ce qu'on dit dans l'île, quand on est décalé, quand on est vraiment en vacances, on va dire quand tout d'un coup, on va déjeuner à 4h de l'après-midi, et puis le soir on ne mange pas, et puis le lendemain, un café mais il est 11h. Voyez, décalé. Mais on aime bien ça en général. Parce que c'est, ouf, ça sort de son quotidien mécanique. Et bien, dans l'île, c'est ça tout le temps. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'heure. [...] Éventuellement, il y a un bateau à prendre, faut pas le rater mais tout le reste du temps, il n'y a pas d'obligations. [...] Et ça le temps décalé c'est quelque chose. Par exemple, le matin quand je vais me baigner,*

là en ce moment, j'attends qu'il fasse un petit peu beau donc je me baigne quelque fois 11h-11h30. Et ce matin, je regardais pas l'heure, je voyais un nuage qui allait passer, ah dans 5 minutes j'y vais. Et puis, j'y vais, je reviens, il était midi. Oh déjà. J'avais pas conscience du temps. Et ça c'est pas mal de pouvoir vivre comme ça. Parce que le fameux temps, soi-disant de travail, à partir du moment où vous êtes bien dans votre peau et que ça va bien physiquement, vous pouvez travailler jusqu'à 4h du matin sans problème¹⁷⁰».

Le temps semble comme presque effacé, il n'existe plus, en tout cas, il n'y a pas d'horaires contraignants. La perception du temps peut tendre à s'effacer, ou en tout cas à se suspendre sur l'île : « Mais ici la représentation de l'île est celle d'une suspension du temps dont témoignent certains récits comme les voyages de saint Brendan. [...] Le temps passé paraît très court aux moines alors que leur voyage a duré sept ans¹⁷¹. Cette figure de l'intervalle ou du temps arrêté sera souvent reprise dans les films de science-fiction [...] On est ici en présence d'une sorte de capsule temporelle¹⁷²».

On retrouve cette idée d'inexistence du temps à travers le discours de Dominique Abraham quand il parle de l'espace dans lequel il travaille : « Il y a un avantage à travailler ici, c'est que il y a justement, vous verrez, pas de fenêtre donc quand je travaille, je ne sais pas s'il fait jour encore. Vous voyez, l'hiver. Donc, je ferme les deux portes là, je suis dans ma bulle et tout d'un coup je suis épuisé, parce que c'est physique quand même mon truc. Et je dis bon allez je vais



↑ Fig.28

↓ Fig.29



diner et puis je rentre. Je sors, il est 4h de l'après-midi (rires). Et d'autres fois, il est 2h du matin. Donc, le temps n'existe plus. Voyez ce que je veux dire. C'est mon temps. C'est-à-dire qu'on prend son temps, j'ai enfin... il est à moi : c'est extraordinaire !¹⁷³».

Enfin, on retrouve cette disparition du temps dans le discours de Gilles Clément, qui décrit sa perception de l'île d'Aix : « *Moi, j'ai été frappé par les, en fait, par les oiseaux. [...] Et donc, là quand on rentre dans ce genre de rapport, il n'y a plus du tout de notion de temps, elle disparaît en fait, cette notion. Parce qu'on est, c'est un rapport animal, alors on sait pas, on regarde pas sa montre quoi. La question est pas là. Or, il se peut que sur ce genre d'île, ces aventures-là soient fréquentes. Donc, la notion du temps, elle disparaît, elle est plus là¹⁷⁴».* Ce temps n'est pas uniquement spécifique à l'île mais il permet de montrer que la notion de temps est propre à chacun, indépendamment du territoire il faut donc distinguer les deux facteurs : la sensibilité de l'individu et l'influence d'un lieu.

Pour revenir sur la question des rituels, on peut facilement observer des habitudes, répétitives, que les habitants ont pris avec le temps : « *Donc, les gens ont des rituels, aller faire les marchés tu vois etc, le marché est là tous les jours donc en fait du coup, il y aussi une régularité, presque le mécanisme horloger, c'est-à-dire qu'il y a vraiment une horloge qui se met en place, que ce soit une horloge micro et macro. C'est-à-dire que la micro : de la journée et macro : de la saison en fait. C'est-à-dire qu'on a l'impression vraiment que*

on sait quand est-ce que ça va commencer, quand est-ce que l'été va commencer, quand est ce que l'hiver va commencer, quand est ce que... Donc c'est drainé par les vacances scolaires en fait. Très minuté et très rodé, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de surprise¹⁷⁵». Cette métaphore d'une horloge peut se ressentir sur place : que chaque jour à la même heure, il y a des repères : la sirène qui annonce l'arrivée d'un bateau, le marché qui s'installe, les restaurants qui ouvrent... Chaque journée est rythmée par un ensemble d'activités journalières qui fixent un cadre de vie qui peut paraître rassurant pour certains.

On peut alors parler d'un certain déterminisme géographique, dont il faut savoir se méfier et nuancer, comme le rappelle Jean-Marc Besse : *« [...] c'est une construction qu'il faut envisager avec beaucoup de prudence parce que vous voyez isolement géographique, isolement social ou retard, ça c'est un discours d'un type qu'on pourrait dire déterministe donc si la géographie avait... Enfin, il ne s'agit pas de nier la puissance des lieux, la position etc mais en fait, cette puissance, elle s'accompagne aussi d'énormément d'opportunités, de possibilités donc non, je serai assez dubitatif par rapport à un propos de ce genre¹⁷⁶»*. On retrouve dans le catalogue de l'exposition du Mucem : *« Dans le domaine de la géographie en particulier, la mise en évidence de la singularité insulaire a concouru à la remise en cause du modèle déterministe [...]»¹⁷⁷*.

Ici, la singularité est envisagée comme un aspect positif, un territoire riche de potentiels et d'idées, en avance sur le temps : expérimentation de nouvelles manières de vivre par exemple, nouvelles manières de travailler :

précurseur. En effet, des nouveaux arrivants proposent des projets innovants, l'île peut alors être vue comme un moteur de projets, un laboratoire expérimental de nouveaux modes d'habiter le territoire : « [...] il y a de plus en plus de monde à s'installer dans l'île. [...] Des jeunes. [...] C'est bien parce que ça ouvre sur d'autres perspectives, parce qu'il y a des gens qui ont voyagé, qui ont des compétences dans pleins de domaines, et ça c'est vraiment... [...] Oui, et puis des vrais projets personnels quoi. Du même coup, ça fait des rencontres, c'est chouette ! Je suis vraiment, là cette année, je découvre ça, très particulièrement depuis 2-3 ans, on rencontre des gens qui s'installent. Mais pas en retraite, ils ont un boulot quoi. Des jeunes qui viennent, et qui ont des projets et ça c'est sympa !¹⁷⁸».

L'île peut être perçue comme le territoire pour un nouveau départ, un tremplin pour un changement de vie. Une île est dans l'imaginaire collectif, souvent propice à ce genre de projections : « *Rêver des îles avec angoisse ou joie peu importe, [écrivait encore Deleuze], c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver que l'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence*¹⁷⁹ ». La notion de renouvellement, que l'on peut comparer aux tempêtes, revient souvent dans l'image qu'on se fait de l'île. On peut se demander si l'île est au même rythme que les autres territoires, ou qu'il y a un temps d'avance ou au contraire un temps de retard ? Dans la partie suivante, nous allons justement nous questionner sur la notion de « retard » sur Belle-île. C'est un terme

que l'on peut entendre assez couramment : « *Beaucoup de discours contemporains sur les îles développent la notion de handicap insulaire : dépendance économique et énergétique, dégradation écologique, transport coûteux, implosion démographique...*¹⁸⁰ ».

¹⁶⁶ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, géographe-philosophe, réalisé le 25 Novembre 2019.

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, et Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille, éd. *Le temps de l'île*. Marseille : Marseille: MUCEM ; Parenthèses, 2019, p.13.

¹⁶⁹ Roux Nicole et Charrier Gilda. Ouessant et les sociologues ! Faire une Grande Enquête Sociologique de Terrain : questionner la spécificité insulaire in *Colloque les îles à venir Recueil des résumés*. Îles 2019. Brest, 2019, p.45.

¹⁷⁰ Entretien avec Monsieur Dominique Abraham, artiste-peintre à Belle-île, réalisé le 25 Octobre 2019.

¹⁷¹ *Le Voyage de saint Brendan*, Paris, Honoré Champion, 2006

¹⁷² A. Tiberghien Gilles in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, *Op.cit.*, p.190

¹⁷³ *Ibid.* 170.

¹⁷⁴ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, paysagiste-jardinier, réalisé le 4 Décembre 2019.

¹⁷⁵ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

¹⁷⁶ *Ibid.* 166.

¹⁷⁷ Bernardie-Tahir Nathalie in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, *Ibid.*, p.94.

¹⁷⁸ *Ibid.* 170.

¹⁷⁹ Deleuze Gilles, *L'île déserte* in A. Tiberghien Gilles in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, *Ibid.*, p.188.

¹⁸⁰ Monsaingeon Guillaume in Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, *Ibid.*, p.176.

III- 1.3 Un territoire « en dehors du temps »

On peut se demander si l'isolement géographique peut provoquer d'autres formes d'isolement : temporel, psychologique ou intellectuel : « [...] les auteurs du célèbre *Oxford English Dictionary* la définissent [insularité] : "Condition de vivre sur une île, et donc d'être coupé ou isolé des autres, de leurs idées, coutumes, etc. ; d'où étroitesse d'esprit ou de sentiment, perspective restreinte". [...] Je pense même plutôt l'inverse : l'isolement conduit à la recherche de solutions qui exigent intelligence et imagination¹⁸¹».

L'isolement peut prendre différentes formes, plus ou moins visibles : « Vivre sur une île, c'est certainement aujourd'hui, plus que ce ne l'était hier, une forme de privilège territorial, d'autant plus réel, que les conditions de vie tendent à se rapprocher légitimement de celles du continent. Certains îliens m'ont avoué vivre un isolement davantage psychologique que matériel ou géographique. Ainsi, même si le continent est de plus en plus facilement accessible, quitter l'île physiquement constitue chaque fois une étape à franchir. C'est une rupture réelle, matérialisée par le déplacement en bateau. Elle exige une certaine anticipation, de la disponibilité et de la motivation. On comprend volontiers que certains îliens aient parfois la flemme de franchir la passerelle du courrier, même si une fois le pied posé sur le continent, ils y trouvent aussi un certain plaisir¹⁸²».

Le déplacement s'inscrit dans un rapport particulier

au Continent, on peut se demander à partir de quand l'isolement géographique devient un isolement temporel : « *Et l'on met pied à terre avec le sentiment d'aborder un autre monde, une autre planète, une sorte de terre promise soustraite à l'épreuve du temps. L'éloignement dans l'espace semble s'accompagner ici d'un éloignement dans le temps*¹⁸³ ». On peut dire que l'île est en quelque sorte en retard sur le Continent : « *Ce n'est peut-être pas un paradis, mais ce n'est pas non plus un enfer. C'est une terre de France un peu particulière, avec ses problèmes, son petit temps de retard sur le continent, et son envie de rattraper ce retard le plus vite possible. Tout en gardant son âme, sa simplicité, son caractère*¹⁸⁴ ». Ce retard est-il seulement lié au facteur de la situation géographique. Je pense que c'est l'un des principaux mais pas le seul car on peut observer des variations entre les îles, ce qui permet de démontrer l'existence d'autres facteurs.

On peut également soulever le fait que certaines fois, l'isolement géographique peut se transformer en avantage puisque Quiberon fait office de cobaye par exemple en matière d'architecture et d'urbanisme et que cela laisse le temps de se rendre compte des erreurs du Continent avant de les faire également sur les îles : « *L'île peut paraître à la belle saison, un petit paradis que le 'poids de l'insularité' a protégé de quelques erreurs du continent, notamment en matière d'urbanisme*¹⁸⁵ ». Cela explique en partie leur préservation, également due aux lois et réglementations plus strictes sur les littoraux. On entend souvent que le temps semble s'être arrêté, l'île aurait donc un temps propre ? Différent et spécifique, du à ces spécificités et ses conditions singulières.

On peut objectivement avoir à propos d'une île une perception qu'elle se situe « en dehors du temps » : à la fois quand on y est on se sent comme coupé du temps du Continent mais surtout dans un temps plus long qui concerne les différences culturelles, qui ont à voir avec la tradition, le progrès dans certains domaines. J'ai observé durant mes entretiens et sondages ou discussions avec les habitants qu'il existait une confusion entre la notion de retard et celle de lenteur. La première étant une comparaison sur l'accès à certaines choses selon le territoire dans une certaine échelle de temps plus ou moins longue. La seconde quant à elle concerne davantage un ressenti, une perception à propos de la vitesse de l'écoulement du temps sur place et est donc très subjective à chacun. Cette notion de lenteur étant plus évidente, et se manifestant dans deux principaux rapports : le rapport au grand paysage et le rapport par le prisme des activités de l'Homme. Dans cette partie, nous développerons cette idée de lien entre les rythmes naturels sur la perception du temps. Nous développerons plus loin le rapport aux rythmes de la vie de l'Homme.

De plus, quand on se questionne sur la notion de retard, il faut déjà définir par rapport à quoi, par rapport à quelle référence on se base : au Continent ? Le retard est donc relatif à un autre territoire, avec lequel on effectue une comparaison. Rentre alors en jeu la notion d'échelle. Si l'on envisage l'espace de manière discontinue, alors on peut comparer une île avec d'autres types de communautés ayant des caractéristiques communes comme une cité HLM ou bien un village isolé en montagne, d'où la métaphore insulaire

souvent utilisé et étudiée par les géographes. Cette notion de retard n'est pas évidente, et, à l'heure actuelle, plus du tout ressentie par les habitants donc, il est davantage question du temps en lien avec la nature.

Jean-Marc Besse a affirmé un point de vue à travers l'exposition « Le temps de l'île », il pense que des comparaisons peuvent se faire entre des espaces insulaires et d'autres espaces ayant des caractéristiques communes, ainsi il se questionne : « [...] *est ce que c'est [les temporalités] vraiment spécifique à ses territoires insulaires, est-ce qu'on ne pourrait pas trouver le même type de sensations, vous savez on parle des îles de terres, des îles de montagne. Pendant très longtemps, les géographes par exemple, ils ont beaucoup étudiés les villages qui étaient en haute montagne, en utilisant justement la métaphore insulaire. [...] En fait, il y a la distance, on a effectivement l'éloignement, le fait qu'on a faire à des petites communautés, qui se connaissent très bien etc. Donc, je ne pense pas que ce soit spécifiquement maritime si vous voulez. [...] ce que nous apprenons quand on s'intéresse aux îles, c'est que l'espace il est discontinu, il n'est pas homogène en fait, en particulier notre espace contemporain mais ça a toujours été le cas peut être que l'espace géographique est caractérisé par sa discontinuité, par son caractère insulariste, archipélagique*¹⁸⁶ ».

D'après cette démonstration, des temporalités spéciales pourraient être observées sur les territoires insulaires, mais pas seulement les îles mais tous les espaces qu'on peut métaphoriquement désigner comme « île » de

par leur isolement ou leur éloignement. Il poursuit : « [...] *cette métaphore, elle a été extrêmement utile pour penser la ville, pour penser la ville autrement que comme un espace continu et fonctionnel, pour la penser dans la fragmentation de ses pratiques effectives et de ses usages effectifs donc le schème insulaire, il est extrêmement utile. Voilà, j'y ajouterai le schème archipélagique, c'est à dire effectivement en indiquant par-là que ce n'est pas simplement des îles enclavées mais il y a constamment des circulations, alors sur un mode particulier. [...] Quiconque vit à Paris sait très bien que voilà, il vit dans une île. Il peut très bien vivre son quartier comme une île. [...] Une cité qu'on peut considérer comme une île. Ça, c'est un élément typique de la constitution des communautés de petites tailles*¹⁸⁷».

En effet, la notion de quartier et de leurs limites, selon les connexions, les temps de déplacements sont intéressants à comparer, même si la perception « communautaire » n'est pas forcément aussi exacerbée que sur les îles. En effet, il y a un aspect social qui s'apparente à une communauté et qui induit un cadre rassurant, où tout le monde se connaît et où l'on observe des relations de bienveillance. A une échelle encore plus restreinte, des immeubles peuvent être apparentés à des îles en soi. Le photographe Antoine De Tapol observe ce type d'insularité : « *Quand on voit dans des cités comme Stein, comme Creil et compagnie, c'est vraiment une insularité totale. [...] Mais l'insularité on la retrouve évidemment dans beaucoup d'endroits*¹⁸⁸».

On peut donc dire qu'une île, si on la compare au Continent (territoire le plus proche géographiquement à une échelle restreinte), peut apparaître comme « en retard » sur certains aspects comme celui de la culture. Mais, il faut nuancer ce propos car ce n'est pas une spécificité spécialement insulaire ou maritime, c'est une spécificité propre à plusieurs types de territoires, que sont les territoires que l'on peut qualifier d'isolé regroupant les îles, mais aussi certains villages ruraux comme ou certains villages de montagne, tel que le souligne Jean-Marc Besse « *Alors, effectivement on pourrait dire il y a un degré d'informations plus limité que ce que l'on pourrait trouver dans le 6^{ème} arrondissement mais si vous allez au fin fond de la Creuse, ou de la Lozère, il n'y a pas forcément une grande différence. Donc, là vous voyez c'est un phénomène différent. C'est un phénomène de distance*¹⁸⁹ ».

Ce n'est donc pas un phénomène uniquement insulaire. Même si, on peut dire que d'une certaine façon, le caractère insulaire tend à accentuer ce phénomène, à le rendre plus visible par une coupure plus franche avec les territoires proches et contrairement aux autres lieux « isolés », il y a une barrière physique, qui est l'eau de la mer, qui en conditionne l'accessibilité et peut devenir infranchissable selon le temps météorologique par exemple. Les autres territoires isolés sont eux isolés pour d'autres raisons : manque d'intérêt paysager, peu de population, qui conduit à un type d'isolement différent de l'île qui, elle, subit un isolement géographique déterminant dans sa construction.

Du point de vue des habitants, ils ne ressentent plus

aujourd'hui cette impression de retard, pas plus qu'ailleurs, dans des milieux ruraux. C'est sûr que si l'on compare à des pôles urbains, il n'y a pas accès aux mêmes choses mais on observe ce phénomène également dans le milieu rural ou montagnard. Ce n'est donc là non plus, pas une spécificité uniquement insulaire. Si l'on remonte à quelques années : certaines vieilles personnes n'avaient jamais quitté l'île pour aller sur le Continent mais aujourd'hui ça n'existe plus. Il subsiste encore un dernier exemple significatif à Belle-île à travers le village d'Anter, qui, peut-on dire, est l'exception qui confirme la règle relatif à un mode de vie à l'ancienne, comme bloqué dans le passé, ce modèle existant sûrement encore ailleurs, en milieu rural notamment. Pour conclure sur la notion de retard, il faut donc nuancer selon les échelles de temps et de territoire que l'on convoque.

De la même manière, la gestion des déchets sur l'île n'a pas toujours été une priorité, les habitants choisissant la solution la plus simple : les jeter directement dans le port ou les enterrer. Un autre lieu dont la temporalité est marquée est le Puit de Baghen-Hir, non loin de la côte sauvage. Il s'agit d'un gigantesque trou rempli de déchets. Il n'est plus utilisé aujourd'hui mais à une certaine époque, les déchets les plus encombrants étaient tous regroupés ici, faute d'avoir trouvé une autre solution. On peut encore y apercevoir des morceaux de ferrailles au fond... Il y a aujourd'hui encore des traces de certaines vieilles pratiques.

Il faut aussi savoir mettre en perspective ce qu'on a entendu dire auparavant et la situation actuelle, dans son évolution dans le temps et la connexion récente du territoire.



↑ Fig.30

↓ Fig.31



En effet, si la notion de retard des îles était encore visible il y a quelques années mais l'arrivée de la télévision puis d'internet a permis de les connecter au reste du territoire, en terme de culture, de musique par exemple. Jean-Marc Besse souhaite distinguer deux temps : « [...] *je ferais une grande coupure entre deux moments, deux grandes époques ou peut-être même plusieurs, c'est enfin aujourd'hui on vit dans l'époque depuis de nombreuses années, les îles ont été équipées, au sens où elles ont été reliées par électricité et par la télévision. Et la radio, mais surtout la télévision*¹⁹⁰ ».

Antoine De Tapol a fait la même observation, en comparant, certaines pratiques visibles il y a 15 ans et le contexte actuel, qui a évolué entre temps grâce aux nouvelles technologies qui ont permis de relier les îles : « *Ouais c'est ça, le haut débit n'existait pas il y a 15 ans. Peut-être que je dis des conneries mais c'est pas très loin. Mais du coup, il y avait un sentiment de décrochage sur les notions de culture, de musicalité... Je me souviens que par exemple à l'île d'Yeu, en 2011, les jeunes jouaient enfin écoutaient énormément un espèce de vieux métal que les grands frères voire les jeunes parents écoutaient quelques années avant. Vraiment, c'était fou, il y avait vraiment une esthétique musicale qui était pas du tout raccord avec le reste de la génération à ce moment-là*¹⁹¹ ».

Ce changement encore relativement récent efface donc progressivement les écarts avec le Continent et tend à rapprocher les îles du Continent : « *Ça change dans le sens*

où effectivement la temporalité de l'île elle devient de plus en plus proche de temporalités continentales, vous voyez. Là, on sent très nettement. Alors, ça n'empêche pas qu'il peut subsister d'autres temporalités qui existaient auparavant. Et qui continuent, et qui étaient très puissantes, par rapport à la temporalité de la saisonnalité, vous voyez¹⁹²».

L'amélioration des liaisons maritimes a aussi contribué à ce rapprochement du Continent. La multiplication des horaires de passage et la réduction du temps de trajet a permis de renforcer le trait d'union entre l'île et le Continent, puisque : *« Pour l'île habitée, la desserte insulaire est fondamentale. Habiter une île, c'est d'abord pouvoir s'y rendre. La question du transport conditionne l'occupation, l'appropriation et la valorisation insulaire. Les îles du Ponant sont desservies de manière régulière, fréquente et sûre, suite à une nette amélioration de la qualité de la desserte au cours du dernier siècle. L'île semble s'être rapprochée du continent, facilitant la mobilité grandissante des îliens et permettant de nombreux échanges de fret¹⁹³».*

Enfin, au travers des déplacements au sein de l'île, on peut aussi percevoir le temps, comme en témoigne Antoine Vincens de Tapol : *« [...] je me souviens que j'avais une impression à Belle-île de grandeur, c'est-à-dire que quand j'allais à Locmaria par exemple, ça me paraissait mais super loin alors que j'avais une voiture [...] c'est une demi-heure grand maximum et encore. Donc nan c'est rapide mais l'impression mais une impression de grandeur et du coup d'isolement. Et du*

coup, là on parle de temporalité, et du coup, les espaces nous paraissaient vraiment très éloignés les uns des autres. Et je pense, et dans le discours des gens, que c'est intégré. On sait que Locmaria c'est loin, [...] Mais, juste pour terminer sur cette temporalité, en tout cas de manière très subjective, le temps me paraissait long. Le temps me paraissait long au sein de l'île¹⁹⁴».

On peut aussi expliquer cette perception de « lenteur » par un contraste avec, par exemple, un environnement urbain donc on aurait l'habitude, incluant le bruit, le stress, la vitesse des transports... Le rapport au paysage rentre en ligne de compte puisque sur l'île on peut avoir une sensation d'ouverture, d'immensité du territoire qui se transposerait dans le temps, par exemple par le temps de déplacement qui fait la transition entre l'île et le continent ou sur l'île-même avec cette route centrale qui nous isole de la vue sur la mer pour tout d'un coup, au bout d'une route la retrouver (phénomène de resserrement puis d'ouverture), dans un rapport d'échelle très marqué. Pour résumer : l'ouverture sur l'horizon, le ressenti de la météo et des marées sont des dimensions de la nature qui influencent la perception du temps sur un territoire donné. La nature est psychologiquement bénéfique en ayant un effet plus ou moins apaisant sur le corps et l'esprit.

Comme, on peut le constater, la notion de « retard » n'est pas évidente. Néanmoins, on note sur les îles un lien très fort avec les éléments de la nature, marqués par les saisons. Par exemple, les îles les plus éloignées de l'Équateur, ont

des saisons marquées qui rythment l'année et fonctionnent en cycles répétitifs. Cela peut nous paraître évident mais ce n'est pas le cas de toutes les îles. Gilles Clément évoquait les îles proches des Tropiques qui ont, elles, des saisons très peu marquées. De la même manière pour les marées, qui ne sont pas présentes partout : « *Et pour une île, il y a, une île atlantique, il y a d'autres phénomènes qui... Il y a quand même les marées qu'on n'a pas en Méditerranée. Qu'on n'a pas dans certains endroits du monde, elles existent presque pas*¹⁹⁵ ».

¹⁸¹ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.190.

¹⁸² *Ibid.*, p.192.

¹⁸³ Bancaud Henri. *Vivre belle-île*. Orléans : Editions Menges, 1981, p.14.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p.128.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p.65.

¹⁸⁶ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, géographe-philosophe, réalisé le 25 Novembre 2019.

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

¹⁸⁹ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, *Op.cit.*

¹⁹⁰ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, *Op.cit.*

¹⁹¹ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, *Op.cit.*

¹⁹² Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, *Op.cit.*

¹⁹³ Guingot Marie. L'île, le navire et l'entrepreneur : adaptations des entreprises du Ponant à la desserte insulaire in *Colloque les îles à venir Recueil des résumés*. Îles 2019. Brest, 2019, p.37.

¹⁹⁴ *Ibid.* note 188.

¹⁹⁵ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, paysagiste-jardinier, professeur-artiste, réalisé le 4 Décembre 2019.

III- 2 L'occupation du territoire influence la perception du temps

III- 2.1 Les saisons et le tourisme

Le tourisme, associé à la saison estivale influence davantage les pratiques des habitants, celles-ci étant donc plus liées au tourisme qui produit de l'activité et une augmentation de la fréquentation des lieux et moins au temps météorologique lui-même, même si les deux sont liés et peuvent se superposer. L'office de tourisme a recensé près de 400 000 touristes en 2017, pour une population d'environ 5000 personnes. En haute saison, il y a 14 passages de bateaux journaliers soit plus de deux fois plus qu'en basse saison (minimum 5 passages assurés). D'ailleurs, il faut réserver suffisamment à l'avance pour avoir une place « véhicule » en pleine saison, il faut donc anticiper ses vacances. Le nombre limité de bateaux est un premier régulateur. Par son éloignement avec le Continent qui induit un temps et un coût de déplacement, l'île n'est pas accessible à tous et réduit l'impact touristique. Son isolement permet donc de la préserver d'un tourisme excessif. L'île est donc un lieu de vacances très agréable puisque beaucoup moins fréquenté que d'autres stations balnéaires. La météo est souvent favorable, le temps étant changeant, il fait en moyenne plus ensoleillé que sur la côte bretonne. De plus, lors des canicules, l'île bénéficie d'une température légèrement plus basse, de

par son insularité, ce qui est plutôt appréciable. Cette période est très confortable pour les touristes ou visiteurs (résidents secondaires ou famille des habitants). Rares sont les visiteurs sur les autres périodes de vacances scolaires dans l'année, qui peut s'expliquer par la météo, plus instable. Néanmoins, cette occupation touristique produit une effervescence et un moment chargé pour les bellilois ayant une activité liée au tourisme. Les bellilois, eux profitent davantage de l'arrière-saison, en juin et en septembre, hors vacances. Il y a donc un fort contraste suivant le point de vue selon lequel on se place : habitants ou touristes. Les bellilois profitent de l'île, dans le temps inverse aux touristes, pour deux raisons principales : soit parce que l'été correspond pour eux à la période du chiffre d'affaires ou parce qu'ils aspirent au calme dont ils ont l'habitude le reste de l'année.

L'affluence massive soudaine, en rompant le calme de l'île dérange certains, quand d'autres apprécient l'arrivée d'un peu de vie. Certains adoptent donc des stratégies d'évitement sur la période entre le 15 Juillet et le 15 Août, qui correspond au pic de fréquentation. Lors d'un voyage en stop, une habitante me confiait qu'il y avait un trop grand décalage entre été et hiver : trop de monde en été, et plus personne en hiver : « *Ces jours-là [durant les vacances d'été], les touristes peuvent se compter par milliers, mais, l'hiver, les îles sont vides*¹⁹⁶ ». Il faudrait donc trouver un équilibre. Elle me disait aussi se baigner jusqu'au 15 juillet car après il y a trop de monde, trop de touristes. Un couple suisse installée sur l'île, qui nous avait pris en stop nous disait aussi apprécier l'arrière-saison, celle qui précède et qui succède les vacances

scolaires : mai ou septembre. Le temps est souvent plutôt agréable, et l'île n'est pas encore envahie par les touristes : *« Au final, les pionniers sont peut-être ceux qui avouent ne plus aller dans les îles en août, préférant de loin les charmes de l'avant et de l'arrière-saison, tandis que les grégaires sont ceux qui y reviennent chaque année en été¹⁹⁷»*.

Les jeunes parviennent à profiter des vacances comme l'observe Antoine De Tapol : *« Après il y a quand même des parents qui bossent avec les touristes, le commerce et le seul moment où ils gagnent de l'argent c'est quand même pendant l'été tu vois. Donc, les enfants ils sont là, et puis c'est quand même pas dégueulasse de vivre à Belle-île pendant l'été, c'est-à-dire que tout le monde l'attend aussi, tout le monde est fier de pouvoir aller dans les plages secrètes, notamment à Belle-île, il y a beaucoup de plages secrètes et du coup voilà ils allaient là soit pour se montrer soit pour se cacher beaucoup¹⁹⁸»*. La diversité d'espaces qu'offre Belle-île permet aux habitants qui connaissent certains endroits un peu à l'abri de la foule de profiter de leur île, eux aussi pendant l'été.

Hormis l'absence de touristes, l'île est aussi très appréciée en basse saison pour sa temporalité spécifique : *« Comme une ultime récompense, la fin d'été, le début de l'automne offre à l'île un de ses plus beaux visages. Il fait chaud, jaune, rouge, doux. Le bonheur s'installe calmement. On ne verra pas le premier nuage noir. Ici l'hiver arrive du large¹⁹⁹»*. L'hiver révélant ainsi les lieux : *« Le temps, en ce cœur d'hiver, était presque tiède au milieu de l'après-midi. Dans le bleu du ciel se mêlait le blanc d'un voile de nuages que*

le soleil engourdi n'arrivait pas vraiment à lever. En ce temps, enveloppé de douceur et de lumière sereine, est trop fréquent en ces premiers mois de l'année pour qu'il n'appartienne pas aussi pleinement à l'hiver. L'hiver d'une île. [...] Ces quelques jours, au milieu de l'hiver, se révélèrent un privilège : celui de la rencontre impressionnante mais aussi intime, et souvent heureuse, avec une île vraie, car c'est l'hiver que s'éprouve la vérité des lieux, même si elle ne se dévoile que par petits signes, souvent discrets, parfois à peine perceptibles²⁰⁰».

Lescoat préférant ainsi l'hiver à toutes les autres saisons : « *Bien sûr, il y a, paraît-il, le printemps qui invente une île vive, éclatante de couleurs, il y a l'été qui, dit-on, la recrée plus radieuse, il y a même l'automne qui, peut-on entendre, la transforme en magicienne. Mais il y a surtout l'hiver qui la rend plus vraie. Elle est un peu coupée du vaste monde, tournée vers elle-même, rêveuse, reposée et même tendre. [...] C'est alors le moment qu'elle choisit pour s'aérer du souffle des tempêtes océanes en se livrant à la puissance des éléments, en s'enivrant de la violence du vent et s'amusant des vagues gigantesques²⁰¹».*

Les points de vue divergent concernant le tourisme, ce qui met en évidence un paradoxe : l'île en dépend mais elle en subit les conséquences. En effet, la saison touristique est vitale pour l'économie de l'île car beaucoup en vivent : hébergement, commerce, tourisme... Souvent on observe un certain agacement de la part de la population îlienne vis-à-vis des touristes, surtout les retraités ou ceux qui n'en

dépendent pas directement de par leur travail même s'ils bénéficient indirectement du système. Cela est parfois dû à certaines incivilités, par exemple concernant les déchets ou le stationnement des voitures. On observe aussi un phénomène de gentrification de la population touristique, qui renforce le sentiment de décalage avec la population îlienne et les possibles sources d'inimités. Cela s'illustre par exemple par certains équipements tels que le golf ou encore les thalassos, clairement orienté pour les touristes d'une certaine classe sociale, le tourisme s'orientant de plus en plus vers le luxe. Enfin, le tourisme a un impact négatif sur le marché immobilier. Pour les propriétaires, il est beaucoup plus rentable de louer à la semaine à des touristes plutôt qu'à l'année pour des résidents. Il est donc difficile de se loger à l'année, encore plus de devenir propriétaire. La concurrence avec les touristes n'est pas très loyale, d'autant plus puisque les touristes ont des revenus élevés et peuvent se permettre de louer à des prix très chers.

Actuellement, le modèle économique de l'île fait l'objet de réflexions : étant directement confronté à l'évolution de l'activité de pêche dont l'importance est aujourd'hui devancée par le développement du tourisme avec ses conséquences. Le tourisme s'accroît et l'enjeu est d'accueillir cette population qui fait vivre l'île tout en préservant l'île et notamment sa biodiversité. « *Le discours le plus commun, le plus simpliste, est le suivant : le tourisme tue Belle-Ile, le tourisme pollue et défigure l'île. [...] Le modernisme et la modernité menacent Belle-Ile*²⁰² ». Un autre discours plus nuancé : « *[...] et des habitants des îles qui, selon les points*

de vue, perçoivent les touristes comme une manne financière indispensable pour la survie, voire le renouveau des îles, ou, au contraire, comme une horde envahissante annonciatrice de leur fin. Donc, tout le monde a un avis sur la question, à commencer par les touristes eux-mêmes qui, le plus souvent, sont les grands absents des réflexions et des débats qui les concernent pourtant directement²⁰³».

Il y a une grande différence de points de vue entre les représentants municipaux et les habitants, Dominique Abraham m'expliquait sa vision de l'avenir possible de l'île, tourné vers les générations futures : « *L'autre jour je posais la question à un représentant d'une municipalité et je lui dis "Pour toi, c'est quoi l'avenir de Belle-île ?" Et il me dit "Mais Dominique, c'est évident, c'est le tourisme !" Ah, alors les bras me sont tombés. Et il me dit "Pour toi c'est quoi l'avenir de Belle-île ?", "Bah, c'est les enfants". [...] Le tourisme, c'est pas un objectif. C'est une des conséquences du fait que l'endroit est beau, que les gens veulent venir, que lui veut monter sa crêperie parce que ça marche là et puis c'est tout. Mais, il n'y a pas à s'en occuper. Par contre de faire en sorte que les enfants puissent vivre dans cette île, ça, c'est intéressant²⁰⁴».*

Ce décalage montre la rupture entre ceux qui décident et les habitants, chacun défendant ses propres intérêts. Il poursuit en racontant une discussion qu'il a eue avec un enfant de l'île : « *Là, il y a un jeune l'autre jour qui m'a dit qu'il y avait une solution. C'était de créer un groupe, pas forcément une association mais un groupe sur internet et on voterait. Au*

début, on est 20 puis peut être 1000 au bout de deux ans et on vote sur des stratégies, des choses comme ça. Simplement on dit, alors à priori on pourrait dire alors on vote mais ça sert à rien sauf que si on est 2000 à voter sur un projet, les maires vont se sentir complétement exclu et en danger et là, ça devient intéressant. S'ils sont en danger, ils vont être forcés. On a des jeunes extraordinaires. Ce même jeune me dit "Ce qu'il faudrait, c'est que ce soit des personnes en retraites qui dirigent l'île, parce que, à ce moment-là, elles ne seraient pas rémunérées. Le maire ne serait pas rémunéré, les adjoints non plus. Et alors, comme c'est des vieux, il faudrait qu'il crée aussi un conseil municipal d'enfants, d'ados et d'adultes." [...] mais ce gamin, il avait 7 ans²⁰⁵». Les différentes générations de l'île semblent avoir une vision commune du futur ensemble sur l'île. En ce moment, l'île est à un tournant : entre privilégier le tourisme ou les projets alternatifs, un modèle qui tendrait vers l'autarcie ou du moins les circuits courts et l'utilisation des ressources locales dans un premier temps.

J'ai posé la question lors de mon entretien à la CPIE (Centre Permanent d'Initiatives pour l'Environnement) qui soulignait « qu'il y a quand même une amélioration par rapport aux comportements mais qu'il reste encore beaucoup de chemin à faire pour avoir des gens qui viennent et qui consomment Belle-île sur une journée, il y en a encore beaucoup de travail. Il y a beaucoup d'incivilités, c'est ce que je disais aussi tout à l'heure²⁰⁶». Pour encore améliorer les comportements, ils cherchent des solutions comme par exemple la sensibilisation par le biais de la navette, empruntée par la plupart des touristes : « C'est un vecteur qui

n'est pas assez utilisé malheureusement, de sensibiliser sur le bateau. Tout le monde y passe quasiment. Il y en a qui arrivent avec leurs avions, leurs hélicoptères, ça arrive. Ça m'est arrivé des gens qui, je parlais du bateau et "nan, nan, on est venus avec notre avion" [...] Mais d'aller un peu plus loin justement dans le côté choc. On parlait de ça. Montrer l'enfouissement de Belle-île. Du coup, on voit les falaises, les plages avec de l'eau turquoise, qui fait bien rêver mais on se dit : bah ouais les gens qui vont arriver, ils vont consommer sur Belle-île, si ils consomment parce que dès fois ils viennent avec toute leur courses et autres donc ça veut dire qu'ils ramènent encore des déchets alors qu'on a déjà ce qu'il faut. Et ils, vont les laisser là²⁰⁷».

Le photographe Philip Plisson résume bien la situation : *« Car ici le tourisme c'est la grande affaire, la principale ressource économique. Cette île est trop belle. Les bellilois ont l'air de s'en accommoder et de vivre en deux temps²⁰⁸», autrement dit : « Entre été et hiver, entre terre et mer, avec eux entre nous, Belle-Isle vit en deux temps. Au printemps revenu, gorgé de lumière, elle s'offre aux visiteurs²⁰⁹». La date du 15 Août est comme un seuil : « Cependant, tout ceci, comme mirages dans le désert, n'est qu'apparences. Passé le coup de feu du 15 Août, peu à peu, l'île retrouve son calme, puis, avec l'hiver, son isolement, et la chape de plomb qui va peser sur choses et gens. Alors la vie retourne à son indolence naturelle. 'Belle-Isle la bien nommée' s'aromatise avec l'appellation, elle aide à comprendre les Antilles : Belle-Ile, c'est déjà le rythme des îles...²¹⁰».*

Le tourisme est directement lié aux saisons, ce qui explique que l'île fonctionne en deux temps, on entend souvent « la belle saison », « l'arrière-saison ». Gilles Clément soulève le fait que les saisons n'existent pas partout. En effet, les territoires proches de l'équateur tendent vers une uniformité du temps : *« Je crois, ça dépend vraiment où on se trouve. Dans une île tropicale ou les saisons sont beaucoup moins marquées même s'il y a une saison sèche et une saison humide, ça c'est sûr. Mais les durées du jour, elles varient un tout petit peu, je pense à l'île de la Réunion enfin plus on est vers l'Équateur, moins ça bouge quoi. Donc, on peut pas comparer du tout avec nous. Et la question du temps, elle est perçue de façon très différente si tout est répétitif. Il y a un très intéressant travail de Francis Hallé (botaniste) sur, je crois que ça s'appelle, il y a le mot Tropical dans le titre [La Condition tropicale]. C'est un livre assez ancien. Où il dit que quand on vit dans un endroit du monde où la durée du jour est toujours la même, où finalement la température, tout est un peu pareil, tout vit tout le temps de la même façon, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de saisons. Et il n'y a pas d'arrêts de végétation, de choses comme ça. Ça fleurit tout le temps. Tout est possible tout le temps et il n'y a pas, c'est une conclusion que j'avais trouvé très très intéressante, de synchronisation d'actions, qui viendrait sous la pression des saisons²¹¹».*

Cette relation marquée entre les saisons et les activités est visible à Belle-île, ne serait-ce qu'avec le tourisme. Dans d'autres îles, qui ont un « beau temps » toute l'année, le tourisme fonctionne toute l'année, les européens

par exemple y vont aux vacances d'hiver pour profiter d'un peu de soleil. Alors, dans ce cas, les points communs entre les îles relèvent uniquement du caractère insulaire : « *Non, s'il y a des points communs en fait, c'est sur l'insularité en soi, voilà. Pour d'autres raisons : climatiques, facilité de communication ou pas, il y a des grandes différences*²¹² ». Le caractère insulaire n'est donc pas lié à cette temporalité puisqu'on peut trouver des territoires insulaires très différents du point de vue du climat, qui influence directement l'activité touristique et ses conséquences sur le territoire, en terme d'aménagement, de fréquentation et donc de rythme de travail et de vie de l'île et des habitants.

¹⁹⁶ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.162.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.161

¹⁹⁸ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

¹⁹⁹ Plisson Philip. *Belle-Isle Carnet de bord d'un pêcheur d'images*. Nantes : Editions du Chêne Hachette Livre, 2008, p.54.

²⁰⁰ Lescoat Jacques. *BELLE-ILE, Ainsi soit-elle*. Finistère, 1998, p. 7.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 35.

²⁰² Belbéoch, Henri, et Louis Garans. *Belle-Ile-en-Mer « Souvenirs... Souvenirs... »* Henri Belbéoch. Plomelin, 1992, p.12.

²⁰³ Brigand, Louis. *Op.cit.*, p.156.

²⁰⁴ Entretien avec Monsieur Dominique Abraham, artiste-peintre à Belle-île, réalisé le 25 Octobre 2019.

²⁰⁵ *Ibid.*

²⁰⁶ Entretien avec Monsieur Michaël Querré, membre du CPIE de Belle-île, réalisé le 25 Octobre 2019.

²⁰⁷ *Ibid.*

²⁰⁸ Plisson Philip. *Op.cit.*, p.18.

²⁰⁹ *Ibid.*, p.113.

²¹⁰ Bancaud Henri. *Vivre belle-île*. Orléans : Editions Menges, 1981, p.14.

²¹¹ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, paysagiste-jardinier, réalisé le 4 Décembre 2019.

²¹² *Ibid.*

III- 2.2 Le marché du travail : population active et retraités

Concernant les activités de l'île : elles ont toujours été partagée entre la pêche et l'agriculture, le territoire étant à la fois maritime avec ses ports et agricoles avec ses plateaux dans les terres. Aujourd'hui, le secteur primaire représente 10%, le secteur secondaire 25% et le secteur tertiaire 65%. On devine l'importance du tourisme dans l'économie de l'île. L'hôpital est le premier employeur de l'île, suivi du tourisme. Contrairement au Continent, il n'y a pas de différenciation entre le système hospitalier et la médecine de ville, l'hôpital rassemble tout le secteur médical en un seul pôle. C'est donc un hôpital de proximité qui regroupe des médecins. C'est une forme de « laboratoire d'idées et d'expérimentations » comme le dit l'un des médecins de l'hôpital. Louis Brigand dit même que ce serait un laboratoire à échelle humaine, un modèle de développement soucieux de l'environnement et des habitants. Le tissu associatif est dynamique à Belle-île qui comptabilise environ 120 associations diversifiées. Aujourd'hui, les îles sont des territoires à enjeux, comme l'explique Jean-Marc Besse : *« Les îles sont des lieux de vie, une vie singulière dont on s'interroge aujourd'hui sur les possibilités de la préserver, de l'entretenir, de la projeter vers le futur, et sur les actions à mettre en œuvre dans cette perspective. Autrement dit, elles sont des territoires de projets, politiques, sociaux, économiques. De multiples enjeux apparaissent, qui concernent par exemple le développement du niveau de la qualité de vie des populations et des cultures insulaires,*

la protection de la biodiversité écologique, la recherche de nouvelles connectivités à l'intérieur et à l'extérieur des îles, l'élaboration de modes de développement agricoles durables, le développement urbain, la maîtrise des pollutions, la conservation des littoraux, la propriété et l'usage des terres, etc²¹³».

Récemment, des initiatives locales voient le jour dans une optique alternative d'entrepreneuriat et de circuit-court. Le principal problème reste l'accès au foncier, de plus en plus onéreux avec l'essor du tourisme. Il y a aujourd'hui une évolution avec les technologies comme le télétravail qui propose une nouvelle forme de travail à distance. De plus en plus, de nouveaux arrivants développent des alternatives dans des milieux divers : art, artisanat de luxe avec par exemple la verrerie Fluid qui montre que la contrainte de l'isolement n'est pas rédhibitoire. Le verre étant souvent travaillé sur des territoires insulaires comme Murano en Italie ou Bréhat, qui fait partie des îles du Ponant. Des nouvelles alternatives émergent aussi en lien avec des nouveaux modes de vie, souvent associés à une activité agricole comme la permaculture : « *En attendant, des trentenaires inventent leur propre travail pour pouvoir vivre sur l'île, défendant avant tout un "mode de vie". [...] "C'est une autre façon de vivre."*²¹⁴ ». Louis Brigand, écrivant son livre sur une île à propos justement des îles dira : « *En définitive, je suis ici comme dans une résidence pour artiste ou pour écrivain, ces lieux de plus en plus nombreux qui trouvent dans les îles des terrains de prédilection*²¹⁵ ».

Travailler sur l'île est singulier : il faut s'adapter au temps, les migrations domicile-travail sont très limitées donc il vaut mieux habiter sur l'île quand on y travaille. Le travail est fortement lié au tourisme, qui s'inscrit dans une temporalité assez précise : principalement les vacances qui correspondent à la saison d'été. L'arrivée des touristes augmente considérablement l'occupation du territoire par une densification. Les commerces et services sont directement liés au tourisme et profitent de cette clientèle nombreuse. Certains métiers comme ceux du domaine médical voient leur travail augmenter considérablement lors de la période estivale, avec de nombreuses consultations de touristes. Ils ressentent donc l'influence du temps sur leur activité professionnelle. On peut dire qu'il existe une double temporalité : une « réaction en chaîne », induite à la base par le temps. En effet, c'est d'abord le beau temps avec la douceur de l'été, le climat étant un facteur touristique puis c'est ensuite le tourisme lui-même qui influence certaines professions. Il existe donc différents « temps de travail ».

Le travail saisonnier, uniquement de mai à septembre donc sur une période restreinte, qui se divise entre des propriétaires bellilois et des employés, qui viennent souvent du Continent pour travailler, et d'autre part le travail à l'année, par les habitants de l'île. Le peintre Dominique Abraham me disait ne pas comprendre le choix de certains bellilois à travailler la saison pour vivre toute l'année : ils se crèvent à la tâche et ensuite ils n'ont pas grand-chose à faire l'hiver. Certains ont compris ça, et prennent le contre-pied. Le restaurant l' « Abri-côtier » de Sauzon est ouvert toute

l'année et n'a aucune concurrence donc le travail est réparti sur toute l'année. Peu arrivent à se soustraire du rythme des saisons, déterminée par l'affluence et donc à destination des touristes. Ceux qui proposent des alternatives pensent aux habitants de l'île, afin de leur proposer une offre toute l'année. Les métiers en lien avec le tourisme sont donc rythmés par les saisons et les vacances scolaires. Les habitants ont conscience de ce temps de travail spécifique, qui semble leur convenir : « *On vit au rythme des saisons. L'été est un moment d'activité assez intense, nécessaire pour vivre de notre activité. L'automne et l'hiver offrent un spectacle de nature et de quiétude exceptionnelle*²¹⁶ ». C'est une répartition différente du travail. On pourrait parler d'un rythme plus marqué avec des pics de travail, liés à l'arrivée en masse de touristes à certaines périodes, mais qui sont suivies par des périodes plus creuses voire même de fermeture. On peut soulever que le taux de chômage, deux fois plus élevé qu'en France : à Belle-île, il est d'environ 15% contre 7,5% pour la France. Comme me l'expliquait un habitant, cela est directement lié aux saisons. Beaucoup de professions liées au tourisme ne fonctionnent que l'été et touchent le chômage l'hiver, profitant ainsi du système.

On voit le basculement à la fin de chaque période de vacances scolaires : tout d'un coup, en l'espace d'une journée, tout a fermé. Je l'ai vécu aux dernières vacances de la Toussaint, entre le samedi du dernier week-end des vacances, où tout était encore ouvert et le lundi de la semaine suivante, je n'avais plus d'endroit où me connecter à un internet ou simplement prendre un café. J'en discutais avec Antoine de

Tapol sur le moment de transition entre les saisons, liées au tourisme et il me disait : « *Tu ressens vachement et ça d'ailleurs tout le monde te le dis, les saisons sont vraiment vécues de manière très différentes et à chaque fois, moi j'y suis jamais allé... si j'y suis allé pendant l'hiver aussi. Mais, tu sens en fait la préparation dans l'hiver. Tu sens que au fur et à mesure, les boutiques ferment, c'est, ça va être le dernier machin de l'année, ça va être le premier truc avant l'hiver. Tu sens qu'il y a le rituel des saisonniers qui font la fête de l'année avant l'année prochaine. Ça, tu le ressens, beaucoup. Les horaires ne sont plus les mêmes, tout ça, etc*²¹⁷ ». La vie s'adapte aux saisons, de par les horaires d'ouverture qui changent, les nombreux commerces fermés, le port qui retire les bouées pour l'hiver, dès les vacances de la Toussaint. Chaque année, c'est le même refrain et on recommence l'année suivante, les bateaux sont sortis de l'eau pour l'hivernage, ils retourneront à l'eau qu'après l'hiver passé : tout est soigneusement organisé et rythmé.

On remarque aussi que le temps de la retraite venu, des résidents secondaires se sédentarisent définitivement à Belle-île ou des touristes, viennent s'y installer. Ce phénomène est observé sur de nombreuses îles : « *C'est surtout le tourisme résidentiel qui s'est développé au cours des deux dernières décennies, le nombre de résidences secondaires (3173 unités) dépassant même de peu celui des logements en habitat principal (2178 unités). Certains sont tellement attachés à l'île (d'Yeu) et intégrés dans le réseau local que de vraies amitiés se nouent et que le temps de la retraite venu, ces îliens temporaires décident de devenir des Islais*²¹⁸ ». Cela

fait se questionner, comme s'il existait un temps qui était plus propice à la vie sur une île, parfois incompatible avec la vie active. Comme l'analyse Eric Fougère : « *Un usage de l'île est la retraite. Or la fonction de refuge (éventuellement conventuelle) a côtoyé des stratégies défensives (îles fortifiées), sanitaires (îles de quarantaine ou de lépreux) voire carcérales (îles-prisons). Le glissement qui s'opère à la faveur de l'idée de protection peut conduire à renverser les valeurs. Il y a paradoxe. Un décentrement fait concurrence à la centralité*²¹⁹ ».

L'arrêt du travail, majoritairement exercé dans des milieux urbains, coïnciderait avec un besoin de s'éloigner pour profiter d'autre chose, la ville ne le permettant pas. Mais, on peut se demander pourquoi travail et insularité ne peuvent pas être compatibles dans un même temps. L'échelle de la vie de l'individu est d'une grande importance dans les choix de lieux pour habiter. La société imposant un modèle assez classique et stéréotypé sur les lieux où vivre selon les secteurs de travail. En effet, les îles sont souvent des lieux de vacances ou destinées aux retraités qui viennent y finir leurs jours. On rejoint cette idée d'idéal, que certains souhaitent peut être atteindre à la fin de leur vie. On peut évoquer le rapport à la mort et se questionner sur les choix des habitants : cimetière local, retour sur le continent ou à la mer avec la tradition de jeter les cendres des marins disparus. Ce lieu « final » traduit un rapport différent à l'île. La tragédienne Sarah Bernhardt avait pour souhait de se faire enterrer sur un des îlots, près du fort des Poulains mais faute de fonds financiers à la fin de sa vie, ce projet ne sera jamais exécuté.

²¹³ Besse Jean-Marie. Editorial. In *Les carnets du paysage* : « Îles en projet ». Mai 2019, n°35, p.6.

²¹⁴ Letourneux Frédérique. *Revue 303*. Une île, des îles. Novembre 2017, n°149, p.25.

²¹⁵ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.92.

²¹⁶ Clément Kouyoumdjian in *ÎL(e)S Regards photographiques sur la vie insulaire*. 5 vol. #5. Lanester: La Nouvelle Bleue, 2019.

²¹⁷ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

²¹⁸ Letourneux Frédérique. *Op.cit.*

²¹⁹ Fougère Éric. *Revue 303*. Une île, des îles. Novembre 2017, n°149, p.9.

III- 2.3 La perception d'une certaine lenteur de vivre

La notion de vitesse et de lenteur est, elle aussi relative. Il faut pour parler de lenteur de ressenti du temps, un point de comparaison, comme le Continent. En cela, la notion de retard et de lenteur se rejoignent, car tout comme pour le retard, la lenteur n'est pas une caractéristique relative uniquement aux îles. On peut donc observer le même type de ressenti dans d'autres endroits. Jean-Marc Besse :

« Donc, est-ce que ça veut dire que c'est plus lent, je ne crois pas, voyez. Il y a une singularité peut-être qui est liée justement, ou qui a été liée par la proximité de la mer, on ne peut pas nier la présence du milieu maritime mais plus lent, plus rapide, par rapport à quoi ? C'est très relatif ces affaires-là. [...] »²²⁰.

La perception du temps étant subjective et relatives à plusieurs facteurs, on peut observer deux visions du temps sur les îles : plus lent ou plus rapide. Tout d'abord, on peut émettre l'hypothèse que le temps paraîtrait être plus lent sur l'île, comme l'évoque Claude Anet qui raconte son expérience à Ouessant : *« Les jours passent, monotones et variés. Le temps est changeant, un couchant lumineux et ombré, de longues heures à flâner »²²¹*. Karine Salomé pense que *« Le temps est plus long sur les îles, l'écoulement plus lent »²²²*. Lescoat évoque également la différence avec le continent : *« Savez-vous aussi que tous les matins des îles sont bien plus longs et surtout plus doux qu'ailleurs ? Chaque voyageur vivant sur les terres continentales s'en rend vite compte et se laisse, lui aussi, réveiller dans une douceur certaine »²²³*. De son côté le

géographe Louis Brigand relate dans une de ces lettres, un temps qui paraît accéléré : « *Tu ne peux pas savoir comme c'est le paradis ici ! Rien de lugubre, bien au contraire, des lumières extraordinaires, des milliers d'oiseaux, le bruit des vagues qui roulent les galets, le passage de l'avion d'Ouessant [...] je rédige un bouquin qui s'appellera "Besoin d'îles". Donc, pour me mettre dans l'ambiance, et aussi pour être tranquille, j'ai fait ce choix de l'isolement. [...] les journées passent à toute vitesse*²²⁴ ».

La perception du temps dépend aussi de l'occupation qu'on a sur place. Les îles étant souvent des lieux de vacances, le temps peut paraître plus long alors qu'en travaillant, le temps peut sembler passer vite quand on est occupé. Louis Brigand ajoute : « *J'en rêvais depuis longtemps. Vivre une expérience d'isolement sur une île, rester seul pendant quelques semaines sur un 'caillou', me couper de mes activités et laisser filer les jours en regardant la mer*²²⁵ » ou Karine Salomé qui dit que « *L'île va permettre de rompre le temps et les habitudes*²²⁶ ». Donc, tout le monde s'accorde à dire que le « *temps de l'île* » serait spécifique, isolé du quotidien, pouvant être un refuge, ressenti et vécu différemment par chacun.

La perception du temps est en lien direct avec la nature des activités du moment. Par exemple, l'exercice des vacances produit forcément un ralentissement du rythme des journées, mais n'est donc pas spécifiquement lié au lieu dans lequel on se trouve. De la même manière, la période de la retraite correspond à un moment de vie plus paisible. L'île étant souvent un lieu de vacances ou de retraite, elle

peut souvent être décrite par les personnes étant dans l'un des deux cas comme un lieu où le temps est plus lent. Mais objectivement le temps s'écoule à la même vitesse partout. La perception est alors biaisée par cette impression de ralentissement du temps, qui en réalité se rapporte davantage à l'activité qu'au lieu lui-même, d'où cette association et cette confusion qu'il convient d'analyser. Ainsi, si l'on compare Belle-île avec d'autres lieux de vacances ou propices à la retraite, on peut souvent faire le même type d'observations concernant la perception d'un temps plus lent. Jean-Marc Besse parle de ce rapport au tourisme, l'île étant comparable avec d'autres lieux touristiques : « *Vous avez des phénomènes assez voisins de ce que vous pourriez observer sur le continent lorsqu'il y a une sur-occupation touristique, c'est-à-dire qu'en fait que avez une brusque arrivée d'un grand nombre, enfin d'une population importante avec des temporalités propres à l'exercice des vacances, qui vient tout simplement atterrir dans un milieu qui est plus ou moins pas préparé à ça, donc ce n'est pas spécifiquement insulaire. Mais peut-être que ça prend une tournure exacerbée parce que justement on est dans un milieu insulaire*²²⁷ ».

Le rythme de travail sur l'île peut donc apparaître comme plus lent à certaines époques de l'année, en rythme avec le tourisme et ses pics d'activités. En interrogeant le photographe Antoine De Tapol qui est venu à Belle-île dans le cadre d'un travail photographique, il m'a dit ne pas avoir observé cette lenteur, pris dans son travail. De plus, la population active est aussi pressée que n'importe

où ailleurs, entre le travail, les enfants et les différentes activités : « [...] Et c'est pareil pour la journée. On sait aussi que les journées vont, alors évidemment on peut avoir le même sentiment d'urgence, d'une maman ou d'un père qui va déposer son fils, qui va devoir travailler, revenir pour arriver pour le temps scolaire puis l'emmener au foot. Donc avec les mêmes courses. Donc vraiment on est sur les mêmes choses, les gens finissent par courir, tout le temps. On pourrait imaginer que non. On pourrait imaginer qu'il y aurait une temporalité différente. Mais finalement pas tant que ça, à ce niveau-là. Sur le micro²²⁸ ». Il n'y a donc pas de pré-détermination géographique particulière concernant les milieux insulaires, il s'agit simplement d'un concours de circonstance entre un lieu et un moment donné pouvant influencer la perception qu'on a du temps sur place.

De la même manière, Gilles Clément a observé une influence étonnante entre activité et ressenti de la vitesse du temps. Ainsi, la perception de vitesse dépend de plusieurs critères liés à l'activité en question : le caractère varié ou monotone (temps court) et le caractère habituel ou répétitif (temps long), les deux étant d'ailleurs très proches mais inscrit dans deux types de temporalités. Ainsi, il dit : « Quand on est dans la répétition de quelque chose qui est un peu toujours pareil, je sais pas exactement, je crois que le temps passe plus vite bizarrement. Alors que quand on a des intermèdes, il y a des seuils, on passe à autre chose et on a l'impression d'avoir vécu beaucoup plus de choses alors que le temps est le même, la durée est la même. Sur 3 mois ou 5 mois mais c'est varié, du fait que ce soit varier, c'est comme quand

on voyage. On voyage une semaine, on a l'impression d'avoir passé 3 mois dehors alors qu'on a voyagé une seule semaine et quand on reste une semaine, au même endroit partout, ça passe très vite, c'est étrange mais c'est ce sentiment-là. [...] ça devrait presque être l'inverse mais ce n'est pas ça ! Donc, l'activité rend le temps plus long. L'activité disons qui nous perturbe parce que sinon...²²⁹».

²²⁰ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, géographe-philosophe, réalisé le 25 Novembre 2019.

²²¹ Anet Claude. *La Revue de Paris* Tome 5. 1927.

²²² Salomé Karine in France Culture. « Histoire de l'insularité 3/4 ». [en ligne], <https://www.franceculture.fr/>, consulté le 4/10/19.

²²³ Lescoat Jacques. *BELLE-ILE, Ainsi soit-elle*. FinisterrE, 1998, p. 35.

²²⁴ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.13.

²²⁵ *Ibid.*, p.15.

²²⁶ Salomé Karine in France Culture. *Op.cit.*

²²⁷ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, *Op.cit.*

²²⁸ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

²²⁹ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, paysagiste-jardinier, réalisé le 4 Décembre 2019.

III- 3 Un territoire à plusieurs échelles de lecture

III- 3.1 Lieux méconnus et furtifs

Pour introduire cette partie, voici un extrait évoquant Sarah Bernhardt : *« C'est alors que je tombais sur cet endroit si sauvage et si civilisé, si violent et si doux, qui était Belle-Ile. [...] Belle-Ile a un double visage : sur la mer, il y a des falaises, des rochers, des vagues, des échancrures tragiques, des écumes. Toute une tragédie se joue sur ses rivages, sur ses bords plutôt. Mais à l'intérieur, dès qu'on a passé ses récifs, se déroule la campagne la plus plaisante, la plus souriante, la plus paisible, avec des vallons, des coteaux, des arbres, des champs, des petites maisons tirées au cordeau, des routes souriantes, des bocages, une sorte d'image d'Epinal de la campagne, et cela correspondait exactement à mes deux visages, enfin aux deux visages que je fréquentais de moi-même. Du côté de la mer, quand je me tournais vers elle, c'était la tragédienne Sarah Bernhardt, c'était Racine, c'était les furies, les passions et l'écume que je voyais projetés sous mes yeux, et quand je me tournais vers les terres, c'était la vie souriante, la vie facile, c'était mon propre caractère, c'était ma gaieté, ma manière un peu folâtre de voir les choses, mon souci du bonheur, bref [...] »*²³⁰.

Cette citation de Bancaud illustre également la dualité présente sur l'île : *« C'est un monde à la fois doux et rude. Un*

*monde à double visage, un monde d'oppositions fortes ; avec ses deux côtes, celle du dehors et celle du dedans, avec ses mondes d'hommes qui traversent les siècles sans vraiment s'en mêler : d'un côté ceux de la terre, de l'autre, selon le temps qui court, les envahisseurs, les navigateurs, les pêcheurs, les militaires, les commerçants, les touristes...²³¹». Le premier contraste est paysager : en effet la côte vers le Continent est davantage contrôlée avec de nombreuses plages et des côtes habitées. La côte sauvage, face au large est comme son nom l'indique beaucoup plus préservée et moins aménagée (habitations à distance), le climat y étant plus rude : exposé au vent, moins abritée mais de ce fait beaucoup plus impressionnante. En parlant de la côte sauvage, Belbéoch dit : « *Le vent, le soleil et l'eau se sont unis, et pendant des millénaires ont façonné ces paysages...²³²».**

Il existe aussi un contraste entre côtes et terres intérieures. Antoine De Tapol décrit ce contraste entre la côte qui nous rappelle qu'on est sur une île et les terres qui nous le fait oublier : « *Je pense encore une fois à cette route entre Le Palais et Locmaria, cette grande départementale qui traverse l'île et qui nous fait rappeler à la fois, enfin finalement c'est un lieu où on ne voit plus la mer. On ne sait plus du tout, on sait qu'on est sur une île mais on ne voit plus la mer. On sait qu'on est, tout d'un coup on doute de l'endroit où on est. On est plus, l'impression d'être sur un Continent ou sur un lieu, grand, trop grand peut être. Trop grand ou trop petit. On est dans cet entre-deux qui fait que j'arrive pas trop bien moi à, ça émet un espèce de mal-être, de malaise plutôt même. [...]* c'est

cette route-là, droite froide, qui traverse les champs et où on ne voit plus la mer, en tout cas une bonne partie et cette route-là qui me raconte quelque chose sur le temps où finalement l'espace-temps n'est plus le même²³³». Cela peut provoquer le sentiment d'être perdu, de ne pas réussir à sentir les différentes échelles et à embrasser tout le paysage d'un seul regard. Belle-île possède donc une diversité de lieux.

Il existe une multiplicité de regards sur une île : il y a donc une grande richesse de points de vue, presque autant que d'habitants. Difficile donc de dégager des généralités. Il faut du temps pour les parcourir et saisir l'ensemble de l'île. Franc Mallet décrit ce sentiment, qu'il apparente à une « tempête émotive » : « Néanmoins, il m'est arrivé, même avec des lieux aussi vastes voire plus vastes, de concevoir de suite leur unité mais, et l'obstacle ne provient pas de la dimension, vraisemblablement parce que je n'avais pas à démêler et ne suis pas arrivé à démêler autant d'émotions aussi fortes en aussi peu de temps. Aurais-je visité en plein février Belle-Ile par beau temps et après un hiver plutôt sec, presque avec des bleus d'été, c'est-à-dire sur ce point à l'opposé de mes goûts et de manière à en atténuer l'intensité, j'ai vécu trois jours de tempête émotive²³⁴».

Il y a donc un fort contraste entre les différents moments, en évoquant la notion de contradiction, que l'on peut appliquer à plusieurs champs variables : bruit, vent, mer... Le temps est maître sur l'île, plus ressenti qu'en ville où il est mêlé aux activités des hommes, au bruit des chantiers, de la circulation, de la foule incessante. Ici, on

« **Silhouette :**

*A l'abri du temps
A l'ombre du vent [...]
Les intempéries ont façonné Le pourtour de ton corps [...]
La pluie a rafraîchi ta peau [...] Le vent fouette ta silhouette [...] La
douceur de tes jours [...]
Tes ombres se reflètent dans la mer [...]
Depuis la nuit des temps
Étincelle clairvoyante
Divine, rayonnante,
Virevolte dans le vent »*

Dubois, Valentine, et Richard Heitz²³⁵

« **Le Temps Sauvage**

*L'île
Au gré du vent
Attentive au ciel
Indifférente à la mer
Silencieuse lande ou grondement des vagues
Lumineuse ou grise
Contradictoire en sa libre prison
Consciente
Jusqu'à en avoir mal
De l'horizon
De l'inconnu
De l'inconfortable solitude
Espace marié à l'espace
Où la vie reprend son droit de n'être que le temps qui passe
Derrière l'espace du vent
Aimer enfin
En ne cherchant plus rien »*

Pierre Baudemont²³⁶

peut par moment ressentir un calme profond ou le bruit assourdissant des vagues ou du vent qui claque contre les mats. Cela dépend du temps uniquement. On peut donc souligner la relation de supériorité qui s'exerce entre le temps et les hommes : le temps étant largement supérieur de par sa force et sa puissance. Deux poèmes^{235, 236} évoquent cette idée de contraste temporel lié à la météo et au temps qui passe.

Une autre série de lieux sont des lieux temporaires ou « furtifs », c'est-à-dire créés à partir de conditions précises comme par exemple la « mer intérieure » entre les plages de Baluden et Herlin, si bien décrit par Lescoat : *« Belle-Ile abrite une mer intérieure, le saviez-vous ? Elle est petite, espiègle mais combien belle et vivante. A vrai dire, [...] elle ne se dévoile qu'aux instants choisis par elle – et ils sont rares – et seulement à ceux qui se laissent prendre à sa magie – ils sont plus rares encore-. Au milieu d'un hiver lumineux, vers la fin d'un après-midi encore radieux, en l'espace d'un trop bref moment, cette mer minuscule s'est révélée au visiteur naïf que je fus. [...] Il faut donc choisir un jour d'hiver. Les rives de cette mer doivent être désertes afin de n'être troublées par aucune présence [...] Il faut choisir une marée haute, presque une grande marée, afin que la mer ait envahi tout l'espace [...] Il faut choisir un vent du sud ou du sud-ouest. Alors la mer ne ressemble pas à un lac, mais à une vraie mer balancée par de vraies vagues : vous les entendez gronder. Il faut enfin choisir l'après-midi, plutôt vers sa fin, pour qu'aucun soleil ne rende mer, sable ou falaise d'une couleur trop vive mais, au contraire, pour que toute lumière soit sans violence et enveloppe chaque forme*

Belle-île : un territoire à l'apparence intemporelle



↑ Fig.32

↓ Fig.33

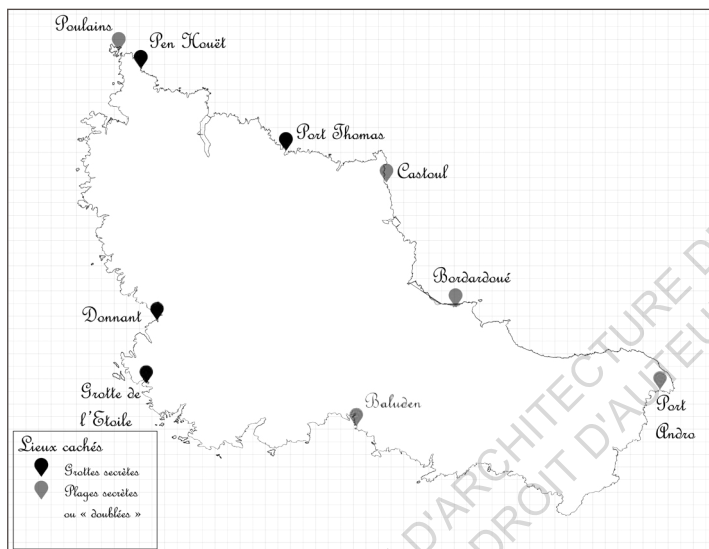


d'une atmosphère imprégnée de bleu pâle et de rose, dans une brume légère et à peine grise. Chacun connaît cette lumière de ciel dégagé, propre aux soirées d'hiver : elle est incomparable. [...] dans un sentiment presque total de solitude et d'intimité avec l'île, vers Herlin et Baluden²³⁷». Il décrit précisément les conditions météo et de marée pour profiter au maximum du lieu, le percevoir tel qu'il est décrit.

La notion de mer intérieure revient souvent dans les descriptions de plusieurs lieux à Belle-île, ainsi Franc Mallet en décrit un autre : « [...] le golfe de Port Kérel, presque une mer intérieure [...] »²³⁸. Cette notion exprime le fait que la mer semble habiter l'île, d'une autre façon qu'avec le littoral du Continent. Comme si cette terre encerclée par l'eau, n'avait pas de limites clairement définies, limite d'ailleurs variable avec le temps. Il existe des lieux « éphémères », directement liés aux marées : « les piscines naturelles », par exemple la plage de Port Andro possède une piscine naturelle offert par un creux qui reste rempli quand la mer se retire, ou encore. Il y a aussi Port Skeul : « Une sorte de piscine naturelle se forme à marée basse, qui piège les petits poissons. Les enfants les poursuivent avec un masque et un tuba²³⁹ ». Cette relation forte entre terre et mer font que les lieux deviennent des sortes d'intériorité à l'intérieur de l'île, à l'image des grottes.

La plage de Donnant à différents moments de la marée n'est pas du tout la même, parfois elle a grand intérêt à être conservé par une représentation. Lors de mon séjour, pendant la tempête, l'écume se fracassant sur les roches à marée montante, elle avait formé une quantité impressionnante de « mousse » formant une épaisseur. Des

Belle-île : un territoire à l'apparence intemporelle



↑ Fig.34

↓ Fig.35



chiens disparaissant dedans, jouant avec, comme avec de la neige, tout de même surpris par cette texture inconnue. Sous l'effet du vent, le phénomène est tout à fait fascinant, les « moutons » s'envolant par grands groupes, comme des pétales au vent, comme un mariage avec la mer. Je reste devant pendant de longs moments, en essayant de les saisir, en photo, en vidéo et tentant même de les attraper, chose qui se révèle impossible. Comme un nuage : à l'apparence d'une entité sous l'effet du vent et de la légèreté relative à l'air mais dès qu'on l'attrape on ne peut pas le tenir en entier, il se désagrège comme de la mousse de savon. Monet avait eu la chance d'observer ce phénomène lors de sa venue : « *La terre était blanche d'écume amenée par flocons énormes jusqu'à 4 kilomètres dans les terres, et l'on pouvait croire à une épaisse couche de neige...*²⁴⁰ ». En effet, le vent fait remonter cette mousse sur la plage et même plus loin parfois. Par exemple aux Poulains, dans une petite crique étroite, pendant la tempête qui a eu lieu lors mon dernier séjour, la mousse décollait à chaque vague, venant s'échouer sur le chemin et indiquant alors sa présence aux promeneurs.

De même, les grottes sont liées au temps, accessibles sans danger selon certaines conditions : marée basse de grand coefficient, beau temps car elles peuvent être dangereuses lors de gros temps, voire funeste... Elles sont nombreuses sur la côte sauvage et sont des lieux aux temporalités particulières : lumière, espace de l'entre-deux, représentant l'estran rocheux. La plus célèbre est la grotte de l'Apothicaire, qui est aujourd'hui interdite au public, à la suite de plusieurs accidents mortels. Flaubert souligne la



↑ Fig.36

↓ Fig.37



richesse des couleurs présentes dans ces grottes : « *Nous ne vîmes qu'une grotte, une seule (le jour tombait), mais qui nous parut si belle (elle était tapissée de varechs et de coquilles et avait des gouttes d'eau qui tombaient d'en haut), que nous résolûmes de rester le lendemain à Belle-Isle pour en chercher de pareilles, s'il y en avait, et nous repaître à loisir les yeux du régal de toutes ces couleurs*²⁴¹ ».

Leur découverte est encore plus savoureuse quand elle se fait par hasard, au détour d'un sentier. On a alors l'impression de découvrir un trésor, un secret inconnu de tous. Il y a par exemple la « grotte de l'étoile » à marée mi-haute, découverte grâce à une carte postale mais indiquée à aucun endroit sur les cartes touristiques, conservant ainsi ce mystère. C'est donc un lieu connu par un nombre de personnes restreintes et méconnu des touristes, pourtant avides de ce genre de découverte. Un percement laisse passer un rayon de lumière, d'où la métaphore de l'étoile. Les couleurs, un dégradé de rouge et de brun des roches sont particulièrement belles. Le bruit de l'eau qui entre dans la grotte et viens s'écraser contre les roches et les galets participe également à cette atmosphère particulière.

Inscrit dans une temporalité plus longue, les bunkers sont intéressants sous l'angle de l'évolution de leurs usages et donc de temporalités très différentes selon les époques. Initialement ayant tenu un rôle militaire pendant la guerre puis délaissés, pour finalement, il y a quelques années être réinvestis comme lieux de fête nocturnes et même de vie plus ou moins temporaires. Les usages déterminent l'ambiance

des lieux. Les conditions de lumière sont spécifiques, l'année dernière, j'ai aussi remarqué des installations en bois dans les ouvertures d'un bunker, pouvant s'apparenter à des dispositifs photographiques pour réguler la luminosité.

Lors de mon dernier séjour (Toussaint 2019), j'ai eu la chance de pouvoir visiter tout un ensemble de constructions militaires avec un membre de la société historique : Maximilien Nollet. Elles sont bien cachées autour de la plage des Grands sables, que je pensais, à tort, bien connaître. On s'enfonce dans la parie boisée au-dessus de la plage vers le sentier côtier. On découvre au fur et à mesure : tobrouks, bunkers, galeries souterraines, abris, puits... Nous pénétrons à l'intérieur, munis de nos lampes frontales et de nos bottes, en effet il y a de l'eau dans la plupart. Les vues et cadrages sur la plage et le paysage sont étonnantes. Plusieurs constructions comportent des traces d'une occupation militaire allemande avec des inscriptions et des dessins à but militaire mais aussi des marques plus récentes de mobilier, qui témoignent de squat et d'occupation temporaire de ces lieux singuliers. Sur l'île, certains bunkers ont ainsi été habités, parfois pendant de longues périodes : l'un des grands sables occupés par un sans-abri, l'abri de l'infirmerie dans la porte de l'enceinte du Palais investie par une famille après-guerre ou encore celui de la plage de Donnant transformé en maison de vacances pendant une dizaine d'années et disposant même d'une boîte aux lettres.

Avant, il n'y avait pas autant de lois et de règles et ces occupations ont été permises car bien connues des habitants et des municipalités. Actuellement, la société historique

mène une politique de restauration et organise des visites pour les habitants et touristes. L'ensemble de ces lieux « temporels » sont situés sur l'estran, territoire que nous allons développer juste après.

²³⁰ Françoise Sagan in Extraits Sarah Bernhardt, *Le rire incassable*, Editions Robert Laffont, Paris, 1987 in Belbéoch, Henri, et Louis Garans. *Belle-Ile-en-Mer « Souvenirs... Souvenirs... »* Henri Belbéoch. Plomelin, 1992, p.7-8.

²³¹ Bancaud Henri. *Vivre belle-île*. Orléans : Editions Menges, 1981, p.5.

²³² Belbéoch, Henri, et Louis Garans. *Belle-Ile-en-Mer « Souvenirs... Souvenirs... »* Henri Belbéoch. Plomelin, 1992, p.128.

²³³ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.

²³⁴ Mallet, Franc. *BELLE-ILE OU LE VOYAGE DE L'ORIGINE*. St-Brévin-Les-Pins: Memoria, 1998, p.30.

²³⁵ Dubois, Valentine, et Richard Heitz. *Belle-île en vers et en couleurs*. Société des Ecrivains. Paris, 2014, p.58.

²³⁶ « Le Temps Sauvage », Pierre Baudemont in De Givry, Jacques. *BELLE-ÎLE*. Les Loges-en-Josas: JDG, 1986, dernière page.

²³⁷ Lescoat Jacques. *BELLE-ILE, Ainsi soit-elle*. Finistère, 1998, p. 49-50.

²³⁸ Mallet, Franc. *Op.cit.*, p.37.

²³⁹ Musch, Gérard. *Belle-Île-en-Mer « au fil des saisons »*. Palantines. Plomelin, 2003, p.120.

²⁴⁰ extrait d'une lettre de Monet à sa femme in Bardoux, Michèle, Lucette Leroy, et Carlette Portier. *A Belle-île avec Claude Monet en 1886*, 12 septembre - 25 novembre. Locmaria: Société historique de Belle-île-en-Mer, 2007, p.40.

²⁴¹ Flaubert, Gustave. *BELLE-ISLE Extrait de Par les champs et par les grèves*. Belle-île-en-mer: Sterne, 1997, p.26.

Belle-île : un territoire à l'apparence intemporelle



↑ Fig.38

↓ Fig.39



III- 3.2 Esthétique de l'estran

Il existe différentes échelles de territoire à « ambiance temporelle », allant du monumental avec des tempêtes impressionnantes de par leur puissance jusqu'à une échelle beaucoup plus réduite du territoire de l'estran. L'estran est défini par Brigand comme l'« *espace correspondant à la zone de balancement des marées*²⁴²», territoire alors situé entre les « mortes-eaux » : « *correspond à l'état de la mer en période de faibles coefficients de marée, par opposition aux vives-eaux. Durant les mortes-eaux, l'estran recouvre peu*²⁴³ » ; et les « vives-eaux » : « *correspond à l'état de la mer en période de forts coefficients de marée, par opposition aux mortes-eaux. Durant les vives-eaux, l'estran découvre largement à basse mer et permet la pêche à pied*²⁴⁴ ». Des traces sur le sable matérialisent l'espace recouvert par la marée et permettent ainsi d'en percevoir les limites et d'anticiper les mouvements de la marée montante, notamment matérialisé par la « *Laisse de haute mer : correspond au point atteint par le plus haut flot sur l'estran*²⁴⁵ ». La laisse est souvent constitué d'algues mélangées à des coquillages de différents types et couleurs et recèlent une véritable richesse.

Cette notion d'estran me renvoie à des souvenirs d'enfance quand après la marée, on s'en allait chercher les coquillages que la mer roule et laisse sur son passage, amenant parfois des trésors que l'on collectionne en se sentant privilégié de l'avoir découvert le premier. Le temps revêt alors un caractère surprenant et imprévisible. Il y a en effet une grande part de hasard et de chance. Un été, on a



↑ Fig.40

↓ Fig.41



trouvé une dizaine d'ormeaux à Port Thomas. Chaque plage à ses types de coquillages mais il peut y avoir des exceptions directement liés à la marée et donc à la temporalité. Aux Poulains, la tradition est de chercher les grains de café, ces porcelaines miniatures qui souvent sont regroupés, en 1h on peut en trouver une centaine après une marée fructueuse... En pratiquant ces espaces, je redécouvre des souvenirs que j'avais oubliés, en les vivant une seconde fois : « *Comme la marée dévoile les estrans, le retour sur l'île me replonge dans le passé*²⁴⁶ ». Ce genre de détails, les touristes ne le savent pas encore et sont souvent surpris de nous voir chercher dans le sable ce qui est à leurs yeux invisible. D'autres années, il arrive de trouver des plages impraticables tant il y a d'algues ou de méduses, amenées par la marée. Chaque été, il faut commencer par faire comme un état des lieux pour savoir quelles plages ont les meilleures conditions, critères d'ailleurs relatifs à chacun.

Le CPIE (Centre Permanent d'Initiative pour l'Environnement) organise des sorties nature sur la thématique de la découverte du territoire de l'estran rocheux, organisée sur la plage de Port York. Elle vise notamment à sensibiliser les habitants et les touristes à la pêche et aux réglementations de taille et de quantité notamment. Il existe une « règle » avec les nombres autorisés, relatives à chaque espèce, ces mesures afin d'éviter la surpêche et donc à terme la disparition de certaines espèces. Belle-île a été longtemps un lieu de braconnage pour les pouces-pied. Nous avons rendez-vous à marée basse, un jour de grande marée. Cette activité est donc directement dépendante de la marée et de

Belle-île : un territoire à l'apparence intemporelle



↑ Fig.42

↓ Fig.43



la météo, qui la rend plus ou moins agréable. Ce jour-là, il faisait beau, un peu froid mais sec. Nous allons commencer par le bas de la plage, au bord de l'eau et remonter au rythme de la marée. Cette sortie s'apparente à de la pêche à pied : on soulève des rochers, on essaye d'attraper ce qu'on peut à mains nues et Michaël nous explique les différentes espèces au fur et à mesure : crabes, poissons, algues, étoiles de mer, pouces-pied, oursins... La seule règle est de replacer les choses déplacées pour ne pas détruire l'écosystème. En effet, il faut selon une étude, environ 7 ans pour que la vie revienne après le déplacement d'un rocher par exemple : une temporalité longue donc ! On finira par la « laisse de mer », constituée principalement d'algues.

A Belle-île, des « bacs à marées » ont été mis en place à l'entrée de plusieurs plages, afin de collecter et rassembler les déchets rejetés par la mer, afin d'éviter qu'ils ne repartent à la marée suivante. Ils sont mis en place uniquement hors-saison, afin d'éviter que les touristes ne les confondent avec des poubelles à pique-nique. En effet, il n'y a pas de poubelles sur les plages, les déchets étant de la responsabilité de chacun. Cette initiative semble plutôt fonctionner, les habitants se prêtant au jeu. Comme le disait Christian Querré, lors de notre entretien, les poubelles sont vidées une fois par jour en saison et une fois par semaine hors saison. Contrairement à Quiberon où chaque jour, tout ce qui a été remonté par la mer est repoussé dedans afin de maintenir une plage propre, sans préoccupation environnementale, Belle-île laisse en l'état de ce que la mer dépose : on voit ainsi les « laisses de mer », en partie haute des plages, souvent constituées d'algues

Belle-île : un territoire à l'apparence intemporelle



↑ Fig.44

↓ Fig.45



ou coquillages. C'est à chacun de s'adapter en fonction de ce qu'il recherche : du sable fin ou des coquillages. La plage conserve alors son caractère « vivant », représenté par une grande diversité d'espaces et d'espèces.

Gilles Clément souligne l'importance de cette partie du territoire de l'île : « *L'île double de surface, quelques fois même un peu plus, avec l'estran. Et, on ne peut pas ne pas en tenir compte, d'autant qu'il y a une richesse extraordinaire dans cette partie-là*²⁴⁷ ».

Jean-Marc Besse met aussi en évidence l'importance de la côte dans le territoire de l'île, en disant : « *Je crois qu'un des lieux forts de l'île, c'est quand même le littoral, la côte. Alors aussi bien pour y arriver que pour en partir ou tout simplement pour y être. Il y a cette idée de bord, en fait, c'est l'idée de la limite. C'est une limite qui est d'ailleurs, qui n'est pas uniforme, le bord, qui n'est pas homogène. Il y a des points dans cette limite, par exemple le port, qui sont des points qui sont plus forts que d'autres. Ça, ça me semble une singularité du monde insulaire, la puissance du bord*²⁴⁸ ». Ainsi le territoire de d'estran s'affirme en tant que territoire très diversifié, comme l'on peut s'en apercevoir en faisant le tour de l'île, il existe différents types d'estran, contrasté entre la côte sauvage principalement avec des estrans rocheux et la côte en dedans plutôt caractérisée par des estrans sableux avec ses plages secrètes. Les ports, eux représentent le dernier type d'estran : vaseux comme à Sauzon, qui peut être emprunté à marée basse avec cette sensation très agréable de marcher sur un sol à la texture si particulière.

Dans le dernier numéro des carnets du paysage, Gilles Clément parle de cette richesse de l'estran, ce territoire contenu entre terre et mer, sous l'influence directe du temps, à travers les marées, phénomène cyclique. Ce paysage parfois recouvert par la marée, rappelle le concept de « jardin en mouvement » revisité par Gilles Clément lui-même : *« Par définition, le jardin signifie enclos. Une île est un jardin. [...] Les limites de l'île sont les limites de l'enclos. Mais il ne faudrait pas imaginer que cet enclos a comme périmètre celui de la marée haute où nous marchons. Il est plutôt celui de la marée basse. La plus basse qui soit L'estran, c'est pour moi le jardin en mouvement de l'île. C'est l'espace entre la marée haute et la marée basse. Car c'est là que, d'une année sur l'autre, les choses changent de manière plus évidente, à la fois naturellement et de par la gestion humaine²⁴⁹».*

Par la gestion humaine, il entend principalement l'activité ostréicole : *« Alors par l'activité de l'Homme, c'est plus facile de le voir parce que ça structure le paysage. Tous les dispositifs d'élevages des huîtres et des moules, ça fait une géométrie, pas du tout naturelle. On le voit très bien à marée basse, on le voit moins bien à marée haute même si il y a encore des trucs qui dépassent. Donc voilà, ça c'est très, ça transforme quand même le paysage. Sur le plan naturel, il y a des transformations, euh, que moi, je n'ai pas pu voir dans le temps car elles sont plus longues ou on me dit que le territoire de fixation des crustacés ou des gastéropodes, enfin peu importe de quels animaux, s'est étendu sur un bio-récif et a disparu ailleurs et ça c'est des choses que moi je ne peux pas*

constater sur un an, pas possible. [...] Dans d'autres endroits, j'ai, comme dans le Cotentin, j'avais vu, comme je suis allée plusieurs fois à différentes époques, des mouvements du sable, ça... Alors, là pour le coup, oui c'est très spectaculaire. Il peut y avoir des endroits où il y a une plage puis l'année d'après, il n'y a plus rien, voilà. Et ça, ça fait vraiment un changement très fort, immédiat, brutal oui²⁵⁰».

Patrick Beaulieu établit une relation entre le phénomène de la marée et la temporalité en parlant d'atmosphère qui influencent les perceptions des lieux concernés, puisqu'il dit : « *Le point de départ de ma réflexion dans le contexte d'îles jardins îles paradis est l'évanescence, cette présence simultanée de la matière et de l'immatériel, ce qui apparaît et disparaît. C'est à la fois la marée haute et la marée basse, l'eau et la terre, le liquide et le solide, le visible et l'invisible. L'estran mouvant, la respiration de la mer, l'effritement du littoral sont donc des phénomènes, voire des atmosphères, qui ont nourri les premières recherches dans ces îles-jardins²⁵¹* ». Ainsi la marée peut être une des matérialisations du temps, possédant des caractéristiques communes, rendant visible ce qui est invisible.

Comme le décrit Flaubert, certaines temporalités, visible sur l'estran, au bord de l'eau, sont caractérisés par une combinaison de facteurs : soleil, lumière, mer, ciel, sol, qui, une fois associés produisent un effet surprenant : « *Le soleil se couchait. La marée montait au fond sur les roches, qui s'effaçaient dans le brouillard bleu du soir, que blanchissait sur le niveau de la mer l'écume des vagues rebondissantes, et, de*

l'autre partie de l'horizon, le ciel rayé de longues lignes orange avait l'air balayé comme par de grands coups de vent. Sa lumière reflétée sur les flots les dorait d'une moire chatoyante ; se projetait sur le sable, elle le rendait brun et faisait briller dessus un semis d'acier²⁵²». L'estran est donc un lieu propice à la peinture ou à la photographie : la poésie de la mer qui se retire, le temps qui passe.

Les îles sont souvent des lieux favorables à la pratique artistique. On peut noter la présence de plusieurs photographes, peintres et artistes à Belle-île. Le territoire de l'estran est souvent choisi. Par exemple, aujourd'hui avec Dominique Abraham mais aussi dans le passé : Claude Monet avec ses célèbres tableaux des aiguilles de Port Cotton, à la limite de l'estran rocheux, visible depuis la côte, variant au fil des marées et des tempêtes. La temporalité influence donc leur pratique.

La Société historique (association) de Belle-île s'est intéressé à Claude Monet afin de comprendre son travail à Belle-île. Dans le livre publié à la suite de recherches, son activité est décrite ainsi : « *Peindre, c'est son métier et il le pratique par tous les temps. Il séjourne sur l'île en automne, une saison où les conditions météorologiques changent très vite. [...] Le fait semble exceptionnel, unique même, et le plus souvent Monet profite du beau temps pour travailler jusqu'à l'épuisement²⁵³». Il y a donc un parallèle entre le temps qu'il consacre à la peinture et la météo. Le beau temps étant considéré comme une occasion de travail à ne pas rater, en sachant qu'un moment plus creux va lui succéder. Concernant les facteurs météorologiques en eux-mêmes et leurs*

influences sur le paysage et donc sa peinture, Monet apprécie les différentes lumières. Il existe donc un paradoxe puisque le temps influence favorablement et défavorablement ses conditions de travail : *« Et l'on sent qu'il est partagé entre deux sentiments contraires : ces variations climatiques le séduisent et lui permettent de rendre sur ses toiles les changements de lumière si chers aux Impressionnistes ; mais en même temps les conditions météorologiques difficiles rendent pénibles ses conditions de travail »*²⁵⁴.

Durant le colloque sur les îles (2019) à Brest, auquel j'ai assisté, une présentation sur la relation entre l'estran et les pratiques artistiques montrait aussi le lien fort entre l'estran et le temps. Le rapport au temps étant très important dans l'art : *« Dans son épaisseur, l'espace côtier ilien est en réalité une interface qui permet de repenser les relations humaine-nature dans une expérience en temps réel des limitations tout autour de soi. L'appropriation temporaire de l'estran continental et insulaire par la création artistique est un phénomène qui intéresse la recherche du point de vue de l'esthétique environnementale. L'exposition corporelle à la mer en mouvement est une expérience offerte à tout un chacun, balayant l'alternative de l'humain dominant la nature ou de la nature dominant l'humain. L'estran des îles, en particulier celles des zones de fort marnage [...] conjuguant milieu et territoire, interrogeant leurs frontières. Le moment vécu de l'estran insulaire, parce qu'il est éphémère [...] »*²⁵⁵.

²⁴² Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.247.

²⁴³ *Ibid.*, p.248-249.

²⁴⁴ *Ibid.*, p.249.

²⁴⁵ *Ibid.*, p.248.

²⁴⁶ *Ibid.*, p.27.

²⁴⁷ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, paysagiste-jardinier, réalisé le 4 Décembre 2019.

²⁴⁸ Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse, géographe-philosophe, réalisé le 25 Novembre 2019.

²⁴⁹ Clément Gilles in Truco Dominique. Îles jardins îles paradis : île d'Aix et île Madame. In *Les carnets du paysage* : « Îles en projet ». Mai 2019, n°35, p.117.

²⁵⁰ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, *op.cit.*

²⁵¹ Patrick Beaulieu in Truco Dominique, *op.cit.*, p.111-121.

²⁵² Flaubert, Gustave. *BELLE-ISLE Extrait de Par les champs et par les grèves*. Belle-île-en-mer: Sterne, 1997, p.35.

²⁵³ Bardoux, Michèle, Lucette Leroy, et Carlette Portier. *op.cit.*, p.46.

²⁵⁴ Bardoux, Michèle, Lucette Leroy, et Carlette Portier. *op.cit.*, p.47.

²⁵⁵ Baux Rémi et Foiret-Collet Agnès. Esthétique de l'estran insulaire aux confins de l'art et de la philosophie in *Colloque les îles à venir Recueil des résumés*. Îles 2019. Brest, 2019, p.96.

III- 3.3 Représentation de la temporalité

On peut considérer l'art dont l'architecture comme un moyen de figer le réel, d'ordinaire en mouvement, sous l'effet du temps. Les bâtiments ont cette ambition de vouloir résister au temps qui passe, à l'érosion, aux intempéries... Jean-Claude Vigato explique aussi : « *L'architecture – ou plutôt certaines architectures – n'ont-elles pas pour effet de transformer le temps en espace ? On pourrait dire que leur but est d'abolir le temps dans leur espace. J'ai écrit un jour dans un texte que j'avais intitulé La folie de Filippo : "L'architecture offre des belvédères sur l'espace construit. L'architecture abolit alors le temps. Ce temps qui nous oppresse habituellement dans le construit, le temps d'aller d'un endroit à un autre [...] L'ordre de l'architecture crée un espace sorti du temps, immuable et pourtant changeant mais dans ce temps qui ne nous est plus compté, qui est saison, celui de la lumière. L'architecture c'est le présent lumineux de l'espace bâti"*²⁵⁶ ».

De manière plus concrète, il existe diverses manières pour représenter le temps, différents médiums qui s'adaptent plus ou moins bien à chaque temporalité avec ses propriétés. Nous pouvons citer la photographie, la vidéo-film, le dessin, la peinture, l'aquarelle, l'enregistrement, la performance... L'écriture peut être un moyen de traduire la temporalité d'un lieu sous la forme d'un récit, exercice difficile pour parvenir à trouver les mots adaptés à la perception que l'on en a. Le moyen de représentation le plus utilisé pour exprimer la temporalité d'une île est l'image, qui peut se traduire par des

Belle-île : un territoire à l'apparence intemporelle



↑ Fig.46

↓ Fig.47



AVIS DE COUP DE VENT SUR LES POULAINES

photographies ou des peintures.

Le célèbre photographe français Philipp Plisson pris de nombreuses photos, dont celle des Poulains sous la tempête, une des photographies les plus vendues, pendant de longues années : « *L'île sous la tempête hivernale fascine. Certains pensent depuis longtemps que cela pourrait faire l'objet d'un produit touristique. Le spectacle de la tempête est aujourd'hui dramatisé. On l'évoque comme un fait exceptionnel et esthétique. Photographiée en fin de journée sous un ciel de traîne, elle offre un tableau presque rassurant, dans tous les cas agréable et séduisant, au point d'inspirer de magnifiques images. L'affiche très célèbre de Philip Plisson de l'île des Poulains sous la tempête, à Belle-Île, est l'une des plus vendues dans le monde. [...] Mais dans les îles, les tempêtes font partie de la vie ordinaire et les îliens ont appris à vivre avec le vent*²⁵⁷ ». L'île fascine réellement pour sa temporalité spécifique.

Le célèbre peintre Monet séjourna à Belle-île en automne 1886 : « *De ce séjour, Claude Monet peindra une quarantaine de toiles représentant par exemple les Aiguilles du Port-Coton ou la baie de Port-Domois. Chaque lieu sera peint plusieurs fois en fonction de l'heure et du temps. C'est le début de son travail en série reprenant le même sujet mais recherchant une lumière et des effets différents*²⁵⁸ ». Ce travail est ce qu'il nommera « [...] les "séries", terme que Monet utilise à plusieurs reprises et qui désigne une suite de tableaux peints au même endroit dans des conditions atmosphériques différentes²⁵⁹ ». Il dira « [...] pour peindre vraiment la mer, il faut la voir tous les jours, à toute heure et au même endroit

pour connaître la vie à cet endroit-là ; aussi je refais les mêmes motifs jusqu'à quatre et six fois même...²⁶⁰».

L'attraction de Belle-île de la part des artistes traduit un certain intérêt pour sa temporalité : on cherche à fixer des moments, des souvenirs... La représentation peut avoir un rôle publicitaire sur un territoire. Les peintures de Monet, exposées dans le monde entier ont participé à faire connaître Belle-île de manière plus large qu'à l'échelle de la Bretagne ou de la France. Monet parlait d'instant, de lumière, pas de temps. Mais tout dépend de ce que l'on veut représenter, donc la temporalité rentre en jeu : choix du moment, de la lumière ou d'une météo donc d'un temps, qui vient révéler un lieu. Une île est un territoire complexe qui peut s'avérer difficile à représenter. Une île est riche en composants et donc en possibilité de représentation, selon sa visée : simplification du territoire (cartographie) pour avoir une vision globale ou au contraire représentation d'un seul caractère isolé du reste pour mieux le développer, exprimer une sensibilité.

Il existe d'autres manières de représenter l'île et sa temporalité ou une autre temporalité avec l'île comme contexte. Il y a un certain engouement du monde du cinéma sur le territoire des îles en général. Cela montre un intérêt notamment pour une situation et une temporalité spécifique qui est appropriée pour illustrer certains récits et peuvent participer à donner un caractère nostalgique ou dramatique à certaines scènes ou scénarios. Louis Brigand le ressentira : « *À Beniget, après la panique, j'essaie d'analyser calmement la situation et de m'extraire de cette ambiance polar que l'île*

*génère soudainement*²⁶¹». L'intérêt pour les îles est rarement au sens documentaire du terme même si récemment Laura Corsi et Louis Brigand ont travaillé sur un projet « ID-îles » (Magazine des Initiatives et du Développement dans les Îles du Ponant) dans le but de présenter les îles du Ponant dans leurs réalités et leurs enjeux actuels. Dans le cas contraire de la fiction, l'intérêt n'est alors pas de parler de la réalité concrète de l'île mais plutôt de s'en servir comme une métaphore d'une utopie : on pense tous à l'île déserte, terre d'exil et de liberté.

A Belle-île, de nombreux films ou séries ont été tournés comme Dolmen ou encore le film perdu de Marcel Carnot (qui reste un mystère), tourné avec Arletty qui disait d'ailleurs : « *Mon souvenir le plus impressionnant de Belle-Île : ma première arrivée de nuit par une tempête unique... la citadelle sous les éclairs... c'était féérique*²⁶² ». La dramaturge Sarah Bernhardt est tombée amoureuse de l'île lors de sa première venue. Elle évoque la temporalité de l'île qui lui permet de fuir sa vie parisienne, le temps d'un voyage. On peut traduire cela par le caractère calme, lent en comparaison à la frénésie de la capitale. Il semblerait que cette fascination pour le temps à Belle-île soit partagée, et pas seulement la fascination pour le lieu puisque précisément ici espace et lieu sont intimement liés. Les moments de tournages sont également en tant que telle des temporalités spécifiques. Lors du tournage de la série Dolmen, les enseignes dans le port de Sauzon avaient été changées et les gens avaient la consigne de ne pas sortir à certaines heures. Ce temps cinématographique influence les activités des gens et la perception qu'on a de l'île à travers le

film, assez éloignée de la réalité vécue.

En interrogeant un peintre et un photographe, j'ai remarqué l'importance du temps dans ces pratiques artistiques, que l'on peut aussi étendre à l'architecture. Ainsi le peintre a une approche très spécifique du temps, qu'il envisage comme méthode de travail, en laissant le temps faire le tri dans sa mémoire : *« Alors, je travaille de mémoire uniquement. C'est-à-dire que je me promène et s'il y a des images qui restent, au bout de peut-être 2 jours, 3 jours, bon il y a une image qui est restée et puis, au bout d'un mois ou deux il y en a une qui reste. Celle-là je vais me la faire. [...] J'y pense longtemps. Ça peut durer un mois, deux mois. Mais la réalisation c'est dans l'heure. Parce que c'est dans la tête. [Pour un tableau] La journée. Quelque fois moins. Mais par contre, ça fait longtemps !²⁶³ »*. Ce n'est pas la réponse que j'attendais mais cela révèle une multiplicité de la notion de temps, des temporalités au sein du travail. Quant au photographe, il se questionne beaucoup sur la temporalité des photographies qu'il prend. En effet, le décalage entre le moment de prise de vue et le moment où il est diffusé pose la question de la pérennité des représentations : *« [...] ça pose la question de la véracité d'un discours ou d'un propos qui est juste au moment M mais qui devient contradictoire ou plus juste, plus d'actualité. Mais, on ne ment pas aux gens, on temporalise pour le coup, les dates en disant voilà ça se passe à ce moment-là [...] »²⁶⁴*.

²⁵⁶ Vigato Jean-Claude, *Le temps, Une valeur architecturale*. Poësis Architecture Arts, Sciences et Philosophie. « L'Architecture et le temps ». Juillet 2000, n°11, p.74.

²⁵⁷ Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009, p.55-56.

²⁵⁸ « Les îles en art », [en ligne] <https://www.compagnie-oceane.fr/>, consulté le 30/10/19.

²⁵⁹ Bardoux, Michèle, Lucette Leroy, et Carlette Portier. *A Belle-île avec Claude Monet en 1886*, 12 septembre - 25 novembre. Locmaria: Société historique de Belle-île-en-Mer, 2007, p.54.

²⁶⁰ extrait d'une lettre de Monet à sa femme in Bardoux, Michèle, Lucette Leroy, et Carlette Portier. *A Belle-île avec Claude Monet en 1886*, 12 septembre - 25 novembre. Locmaria: Société historique de Belle-île-en-Mer, 2007, p.54.

²⁶¹ Brigand, Louis. *Op.cit.*, p.94.

²⁶² Arletty in Bancaud Henri. *Vivre belle-île*. Orléans : Editions Menges, 1981, p.1.

²⁶³ Entretien avec Monsieur Dominique Abraham, artiste-peintre à Belle-île, réalisé le 25 Octobre 2019.

²⁶⁴ Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol, photographe, réalisé le 22 Novembre 2019.



















CONCLUSION

Comme évoqué en introduction, le temps et donc la temporalité peuvent être interprétés de différentes manières dont deux principales qui sont le temps météorologique et la sensation du temps qui s'écoule. Souvent, les gens me demandaient des précisions lorsque je posais des questions sur le temps car il y avait un flou autour de cette notion. Et volontairement, je n'orientais pas toujours d'emblée, pour voir inconsciemment vers quel aspect ils se dirigeaient. Le temps est une notion ambiguë, à multiples sens, désignant à la fois la durée et le climat, comme le remarque Gilles Clément : « *C'est intéressant qu'on ait qu'un seul mot parce que dans d'autres langues, il y en a deux pour dire ça. Nous n'en n'avons qu'un et c'est probablement parce que c'est lié, d'une façon forte*²⁶⁵ ». En effet, dans la langue anglaise par exemple on différencie en utilisant « time » pour parler du temps qui passe et « weather » pour parler du temps qu'il fait. Le fait qu'il n'y ait qu'un seul mot dans la langue française montre donc le lien entre ces deux composantes. Le temps est très présent dans nos sociétés, sous différentes formes et influences et si l'on réfléchit, il est souvent question du temps, dans la plupart des domaines : en histoire, en géographie, en sociologie, en paysage ou en architecture. Il s'agit là d'une notion transdisciplinaire. En réalité, je ne sais même plus précisément ce que la notion de temporalité représentait pour moi au départ de cet exercice, tout est intimement lié.

La perception du temps qui passe est directement marquée par la météo, au sens des saisons par exemple, ainsi que par d'autres facteurs qui influencent comme les activités, elle aussi relative à un temps de vie : travail, vacances, retraite. Cette perception est donc inscrite à la fois dans un cycle qui est le temps annuel, qui revient chaque année par les saisons et rythmée par des étapes de la vie active. C'est donc à travers la vie de chacun qu'on perçoit le temps qui passe. En effet, la temporalité est toujours une notion complexe dont j'ai du mal à poser les limites, et qui d'ailleurs n'en a pas forcément. Décider d'étudier Belle-île sous cet angle de la temporalité m'est apparu comme un choix judicieux au vu de mes ressentis. Faire l'expérience d'aller y vivre, pour une courte période m'est apparu indispensable dans mon raisonnement puisqu'une thématique aussi sensible que la temporalité nécessite une relation vécue du territoire d'étude afin de ressentir les choses plus précisément.

Afin de répondre à la question posée qui était : « De quelles manières la temporalité se manifeste-t-elle sur un territoire insulaire et participe ainsi à sa singularité ? », je dirai que si l'on prend séparément chacune des temporalités observées à Belle-île (micro-climat, rythme des marées, ressenti du temps qui passe, saisons et tourisme, communauté solidaire...), elle peut se rapprocher d'autres territoires ayant des caractéristiques similaires (isolement, proximité de la mer, échelle) comme on le voit dans les différentes comparaisons présentes dans le développement, d'où la métaphore insulaire aujourd'hui assez commune. Mais, c'est

davantage la combinaison de ces différentes temporalités sur un même territoire qui génère une temporalité spécifique et en fait sa singularité. En effet, cette association de facteurs rend les phénomènes liés au temps plus visibles : ils sont comme révélés par l'île. On peut donc dire que l'insularité révèle la notion de temps et accentue notre perception de la temporalité présente sur place. Cela peut donc donner l'impression que c'est l'île elle-même qui accentue ces phénomènes temporels alors que c'est davantage le ressenti qu'on en a qui se trouve accentué, cela étant toujours très subjectif et qui peut s'expliquer par d'autres variables comme les activités sur place, les modes de vie, qui favorisent une plus grande attention à notre environnement et à ses rythmes. Françoise Péron fait un constat assez complet sur les temps des îles : « *Les îles, et particulièrement les petites, permettent d'exprimer "l'être au monde", de retrouver la relation perdue à la "chair du monde". Les îles sont des univers où le vieux temps cyclique et rassurant des saisons, n'a pas été totalement chassé par la flèche implacable du temps chronologique des sociétés modernes. Enfin les îles, en ouvrant à la dimension cosmique du monde, sont génératrices de formes renouvelées de spiritualité. Paradoxalement, les îles de par leur passé, nous invitent à de nouvelles conduites de vie : réapprendre la lenteur, la modestie, la solidarité, le respect de tout être vivant, la résistance inventive au consumérisme. La terre, à l'instar de l'île, c'est notre maison*²⁶⁶».

La plupart des observations faites à Belle-île peuvent se retrouver dans les autres îles du Ponant, entités ayant

des caractéristiques communes. Cependant, ces territoires insulaires se rapprochent, du point de vue des temporalités, sûrement davantage de lieux continentaux proches comme les presqu'îles ou le continent et moins d'îles tropicales auxquelles ils manquent des composantes significatives du temps, telles que les marées ou les saisons. Il faut donc nuancer et replacer l'insularité dans son rapport à la temporalité. Cela montre que la temporalité est aussi une question d'habitude, de rythmes, relatifs à une zone géographique. A travers l'étude de l'île, nous découvrons donc une autre manière de penser le territoire par la relation entre l'Homme et les temporalités de son environnement, une vision qui peut se transposer sur d'autres territoires. Gilles Clément parle de la relation entre un jardinier et le temps. « [...] je dis parfois à propos du temps qui passe : "le jardinier, il est celui qui accompagne le temps, il ne s'y heurte pas, ça ne sert à rien", il suit le développement de la plante, il voit comment ça se passe, et donc là, on est au rythme des saisons. [...] Donc il y a une façon de percevoir le temps par le jardin, qui n'est pas pas du tout la même chose que ceux qui prennent le métro le matin pour aller à l'heure fixe, c'est pas pareil²⁶⁷ ». Je pense que l'on peut transposer cette comparaison à Belle-île, l'île étant le jardin et le jardinier l'îlien.

Lors de mes recherches, j'ai découvert par chance qu'il y a beaucoup de sources écrites sur ce sujet qui pourtant me semblait très précis et quelques spécialistes des îles dont le géographe Louis Brigand. Ce sont des passionnés des îles qui passent leur vie à étudier ces territoires. Il existe une

forme d'addiction aux territoires insulaires, une fois qu'on a découvert la complexité d'un système, on a envie de découvrir les autres. La figure de l'île continue de m'intéresser et j'ai envie de poursuivre mes expériences en dehors du cadre du mémoire. J'ai choisi d'aller faire un stage et de vivre à Santa Cruz de Tenerife sur l'archipel des Canaries car au cours de mes lectures, l'île de Tenerife, décrite comme celle du « Printemps éternel » m'est apparue comme une évidence pour poursuivre mes recherches sur la temporalité en territoire insulaire. De par son échelle (environ deux fois plus grande que Belle-île) ainsi que son inscription dans un archipel, ce sera un territoire intéressant à confronter et à mettre en perspective avec mon expérience belliloise. De plus, l'insularité est une notion complexe car tout comme la temporalité, il est difficile de conserver une objectivité sur un sujet aussi personnel. Le fait d'aller à la rencontre d'une île inconnue est intéressant de ce point de vue. Afin de voir si le vécu, les souvenirs associés à un territoire ainsi que sa connaissance dans un temps long peuvent influencer la perception de celui-ci. Les échelles de temps et d'espace seront, je pense, intéressants à mettre en parallèle. Puisqu'en effet, la temporalité prend en compte l'évolution de la vision d'un lieu au cours du temps, influencée par les liens avec les gens que l'on retrouve lorsque l'on retourne dans un lieu de manière régulière. La temporalité est donc une question de pratique vécue du territoire, dans un temps long, à l'échelle de la vie d'une personne.

« Nous percevons l'espace avec nos organes, avec ceux de la vue et du toucher. Très bien. Mais quel est notre organe du temps ?²⁶⁸ ».

Cette réflexion vient en conclusion de cette recherche. Gilles Clément apporte un début de réponse en disant : « *Le paysage, c'est ce que l'on voit et ce que l'on ressent en même temps*²⁶⁹ ».

Ainsi, l'espace doit être vu par nos yeux mais aussi ressenti dans sa réalité afin de comprendre les évolutions et les enjeux. L'organe du temps serait alors l'association de nos cinq sens et le rapport à l'Homme (connaissances, vécu, sensations). La relation entre l'Homme et son environnement est au cœur de la temporalité des îles et des territoires de manière générale. Les temporalités, influencées à la fois par la nature et par les hommes, font le lien entre les deux, par nos perceptions, nos ressentis, nos vies comme témoins du temps.

Pour terminer, ce mémoire a été l'occasion de beaucoup de lectures et de découvertes passionnantes sur ce sujet, cette première expérience de recherche m'a beaucoup portée et a pris du sens, au fur et à mesure, enrichie par mes rencontres. C'est avec plaisir que j'ai investi au maximum le temps qui m'était donné durant ce semestre d'écriture, alternant voyages à Brest, Belle-île, Marseille et Paris, au fil des expositions et entretiens. J'ai beaucoup appris en discutant autour de cette thématique de la temporalité, cette approche étant de mon point de vue, au

cœur de l'architecture aujourd'hui. Même s'il est davantage question ici de perception du paysage, d'une sensibilité vis-à-vis de notre environnement, autrement dit d'un point de vue sur l'architecture, qui naît de son paysage, et auquel il faut donc s'intéresser avant tout. Le paysage dans lequel on est amené à travailler est le point de départ, il faut donc s'en saisir, dans ses multiples composantes : l'ambiance, la lumière, les vues, l'interaction avec les éléments naturels, le rythme de vie des habitants... Cette analyse sensible est une condition préalable à la réflexion. Je défends ce point de vue et je me suis naturellement retrouvée confrontée à des situations où systématiquement on me demandait mon sujet de mémoire, j'expliquais brièvement et on me répondait interloqué : « quel est le rapport avec l'architecture ? ». En apparence, je peux comprendre que ce n'est pas évident mais pourtant c'est là, bien présent, il faut simplement aller au-delà des apparences pour le découvrir. Difficile face à cette incompréhension d'expliquer que c'est précisément cela, l'impalpable, qui donne du sens à un projet, que c'est ma vision de l'architecture, profondément ancrée dans son temps.

²⁶⁵ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, paysagiste-jardinier, réalisé le 4 Décembre 2019.

²⁶⁶ Péron Françoise. Les îles, notre conscience in *Colloque les îles à venir Recueil des résumés*. Îles 2019. Brest, 2019, p.108.

²⁶⁷ Entretien avec Monsieur Gilles Clément, *Op.cit*.

²⁶⁸ Tironi Giordano, Figures du temps. *Poïesis Architecture Arts, Sciences et Philosophie*. « *L'Architecture et le temps* ». Juillet 2000, n°11, p.86.

²⁶⁹ Clément Gilles in Truco Dominique. Îles jardins îles paradis : île d'Aix et île Madame. In *Les carnets du paysage* : « Îles en projet ». Mai 2019, n°35, p.118.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

Bancaud, Henri, et René Rougeron. *Vivre Belle-Ile*. Paris: Mengés, 1981.

Bardoux, Michèle, Lucette Leroy, et Carlette Portier. *A Belle-Île avec Claude Monet en 1886, 12 septembre - 25 novembre*. Locmaria: Société historique de Belle-île-en-Mer, 2007.

Barreau, Hervé. *Le temps*, 2009.

Belbéoch, Henri, et Louis Garans. *Belle-Ile-en-Mer « Souvenirs... Souvenirs... »* Plomelin: Henri Belbéoch, 1992.

Besse, Jean-Marc, Guillaume Monsaingeon, et Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille, éd.

Le temps de l'île. Marseille : Marseille: MUCEM ; Parenthèses, 2019.

Brigand, Louis. *Besoin d'îles*. Paris: Stock, 2009.
Colloque les îles à venir Recueil des résumés. Îles 2019. Brest, 2019.

Buffy, Pierre-Jean, Bernard Neau, et Gérard Musch. *BELLE-ÎLE-EN-MER la mémoire étoilée*. Belle-île-en-mer: Sterne, 1992.

De Givry, Jacques. *BELLE-ÎLE*. Les Loges-en-Josas: JDG, 1986.

Dubois, Valentine, et Richard Heitz. *Belle-Île en vers et en couleurs*. Société des Ecrivains. Paris, 2014.

Flaubert, Gustave. *BELLE-ISLE Extrait de Par les champs et par les grèves*. Belle-île-en-mer: Sterne, 1997.

France Culture. « Histoire de l'insularité 1/4 ». [en ligne] Consulté le 4 octobre 2019. <https://www.franceculture.fr/>

France Culture. « Histoire de l'insularité 3/4 ». [en ligne] Consulté le 4 octobre 2019. <https://www.franceculture.fr/>

Id-iles. Consulté le 4 octobre 2019. <https://www.tebeo.bzh/>

ÎL(e)S Regards photographiques sur la vie insulaire. 5 vol. #4. Lanester: La Nouvelle Bleue, 2018.

ÎL(e)S Regards photographiques sur la vie insulaire. 5 vol. #5. Lanester: La Nouvelle Bleue, 2019.

La ville, Espaces et lieux, Stocks et flux: temporalités urbaines - Gouvernement urbain - Formes et paysages - Ville et santé. Courrier du CNRS. Paris: CNRS, 1994.

L'architecture et le temps. Poïesis Architecture Arts, Sciences et Philosophie 11. Toulouse: AREA, 2000.

Les carnets du paysage n° 35 - îles en projet. Les carnets du paysage 35. Arles: Actes Sud. Ecole nationale supérieure du paysage. Ecole nationale supérieure du paysage, 2019.

Lescoat, Jacques. *Belle-Ile, Ainsi soit-elle*. Rennes: Finisterre, 1998.

Mallet, Franc. *BELLE-ILE OU LE VOYAGE DE L'ORIGINE*. St-Brévin-Les-Pins: Memoria, 1998.

Martouzet, Denis. *Ville aimable*. Villes et Territoires. Tours: Presses universitaires François Rabelais, 2014.

Mémoire vive de Belle-Île-en-Mer des femmes et des hommes racontent. Locmaria: L'Atelier d'Arnaud, 2012.

Musch, Gérald. *Belle-Île-en-Mer « au fil des saisons »*. Plomelin: Palantines, 2003.

Naudin, Ronan. *La population de Belle-Ile-en-Mer: (1750-1918)*. Cholet: Herault, 1997.

Perec, Georges. *W ou le souvenir d'enfance*. L'Imaginaire 293. Paris: Gallimard, 2017.

Plisson, Philip, et Véronique Mété. *Belle-Isle*. Paris: Chêne, 2009.

Prost, Philippe. *Vauban: le style de l'intelligence une oeuvre-source pour l'architecture contemporaine*. Paris: Archibooks, 2007.

Ricciotti, Rudy. *Je te ressers un pastis ? dialogue avec moi-même*. Méditerranées. La Tour d'Aigues: Ed. de l'Aube, 2019.

Une île, des îles. Nantes: 303, 2017.

Verne, Jules. *L'île mystérieuse*. Le livre de poche Jeunesse. Paris: Hachette, 1996.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ICONOGRAPHIE

Série photo n°1 : L'entrée de Pen Prad (Claire Romsée).

I-

Fig.1 : Claire Romsée, *L'île mystérieuse : île Lincoln* in exposition « Le Temps de l'Île », Mucem, 2019. Photographie.

Fig.2 : Claire Romsée, *Réinterprétation de l'île Lincoln*, 2019. Croquis au feutre.

Série photo n°2 : Pen Prad en direction de l'entrée du Port de Sauzon (Claire Romsée).

II-

Fig.3 : Claire Romsée, *Contexte*, 2019. Cartographie.

Fig.4 : Claire Romsée, *Contraste*, 2019. Cartographie.

Fig. 5 : Claire Romsée, *La côte en dedans*, été 2017. Photographie.

Fig.6 : Claire Romsée, *La côte sauvage*, été 2017. Photographie.

Fig. 7 : Claire Romsée, *Détachement de la terre sur l'eau*, Octobre 2019. Aquarelle.

Fig.8 : Claire Romsée, *Visibilité, annonciateur du temps*, Octobre 2019. Photographie.

Fig.9 : Claire Romsée, *Chaussée submersible*, Novembre 2019. Photographie.

Fig.10 : Claire Romsée, *Chaussée submersible*, Octobre 2019.

Photographie.

Fig.11 : Céline Romsée, *Plage de Port Maria : piège à touristes*, 2013. Photographie.

Fig.12 : Claire Romsée, *Tombolo des Poulains*, 2019. Photographie.

Fig.13 : Jean Thomas, *Tempête à la Pointe des Poulains*, février 2010. Photographie.

Fig.14 : Claire Romsée, *Tempête à la Pointe des Poulains*, novembre 2019. Photographie.

Fig.15 : Claire Romsée, *Tempête de mousse aux Poulains*, novembre 2019. Photographie.

Fig.16 : Gérard Mauras, *Tempête de mousse à Vazen*, mars 2014. Photographie.

Fig.17-18-19 : Claire Romsée, *Arrivée sur Belle-île : des contours apparaissent*, 2019. Croquis au feutre.

Fig.20 : Gérard Mauras, *Vue aérienne : Pointe des Poulains*, 2019. Photographie.

Fig.21 : Gérard Mauras, *Vue aérienne : Aiguilles de Port Cotton*, 2019. Photographie.

Fig.22-23 : Claire Romsée, *Différents types de déplacements sur l'île*, 2019. Cartographie.

Fig.24 : Céline Romsée, *La fête du Port de Sauzon*, 2013. Photographie.

Fig.25 : Claire Romsée, *Traditionnelle danse bretonne à Palais*, 2019. Photographie.

Série photo n°3 : Port de Sauzon (Claire Romsée).

III -

Fig.26 : David Renaud, *Pacifique II, ZEE et Pacifique I fuseaux horaires*, 2019. Acrylique sur bois verni, 203 x 150cm (chacune) ©David Renaud

Fig.27 : Claire Romsée, *Une île est le contraire d'un lac* in expo du Colloque «Îles 2019», Brest. Octobre 2019. Photographie.

Fig.28 : Claire Romsée, *déchargement d'un courrier à Palais*, 2019. Photographie.

Fig.29 : Claire Romsée, *Tous les jours : jour de marché*, 2019. Photographie.

Fig. 30 : Claire Romsée, *Village d'Anter : encore 50 ans en arrière*, 2019. Photographie.

Fig. 31 : Claire Romsée, *Puit de Baghen Hir : tas de rouille*, 2019. Photographie.

Fig.32 : Claire Romsée, *Mer intérieure*, 2018. Photographie.

Fig.33 : Claire Romsée. *Chiens dans la neige*, 2019. Photographie.

Fig.34 : Claire Romsée, *Les lieux secrets*, 2019. Cartographie.

Fig.35 : Claire Romsée, *Grotte de l'étoile, grotte secrète*, 2017. Photographie.

Fig.36 : Didier Simon, *Bunker de Donnant*, 2018. Photographie.

Fig.37 : Claire Romsée, *Bunker de lumière*, 2019. Photographie.

Fig.38 : Claire Romsée, *Estran rocheux à Sauzon*, 2019. Aquarelle.

Fig.39 : Claire Romsée, *Estran sableux : Plage de Donnant*, 2019. Photographie.

Fig.40-41 : Claire Romsée, *Pêche à pied : Plage de Port York*,

2019. Photographie.

Fig.42 : Claire Romsée, *Laisse de mer à Quiberon*, 2019. Aquarelle.

Fig.43 : Claire Romsée, *Estran : Plage de Port Pen Houët*, 2019. Photographie.

Fig.44 : Didier Simon, *Estran vaseux : Port de Sauzon*, 2018. Photographie.

Fig.45 : Gérard Mauras, *Estran vivant*, 2009. Photographie.

Fig.46 : Jack, *Tempête à la Pointe des Poulains*, 2005. Carte postale.

Fig.47 : Philipp Plisson, *Avis de coup de vent sur les Poulains*, 1996. Poster. ©Philipp Plisson

Série photo n°4 : Fond du Port de Sauzon (Claire Romsée).

*Merci à ceux qui ont contribué à cette recherche d'images :
Céline, Papy, Jean et Didier.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ANNEXES

1) Extraits d'entretiens.....p. 271

2) Sondage habitants.....p. 347

3) Remerciements.....p. 351

EXTRAITS D'ENTRETIENS

- Dominique Abraham.....	p.272
- Antoine de Tapol.....	p.288
- Jean-Marc Besse.....	p.310
- Gilles Clément.....	p.326

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Dominique Abraham

Il est peintre, installé à Belle-île, auparavant il a vécu pendant 30 ans à Paris. Il a fait ses études aux beaux arts à Quimper puis aux Arts Décoratifs et aux Beaux Arts à Paris.

Sa première exposition personnelle a lieu en 1965 à Carnac, ce qui correspond à la date de sa découverte de Belle-île. A la suite, il s'y installera pendant 10 ans.

La mer est son sujet de prédilection, avec comme inspiration les plages de Belle-île, en particulier Donnant et Port Andro.

« *D'exprimer le maximum de choses, en mettant le moins possible* ».



Atelier Abraham, Avancée de la poudrière, (Le Palais).



Dominique Abraham, *Sous-Marine*, 2012. Huile sur toile. 260x162 cm. Grand Diptyques. Atelier Abraham (Avancée de la poudrière, Le Palais). ©Dominique Abraham

Entretien avec Monsieur Dominique Abraham

25 Octobre 2019 (durée : 1h30)

Extraits

« [...] Claire : Et donc, pourquoi avez-vous choisi Belle-île plutôt que Paris ?

Dominique : Pour revenir, je ne peins que la mer. Enfin, je n'ai pas peint que la mer mais, vous vous souvenez de ça certainement, en 99 : il y a eu le naufrage de l'Erika. J'ai exposé à Belle-île, à Paris pardon, une exposition dont le thème c'était la peau de l'eau. Rien que des fusains. Je m'étais amusé à me donner la contrainte de dessiner en noir et blanc, au fusain uniquement, la peau de l'eau en donnant la profondeur. En essayant de trouver la fameuse profondeur. Un boulot un peu de dingue quoi. Et, il n'y avait pas de rochers, il n'y a rien, il y a juste de l'eau. Et l'Erika coule. J'avais à la fois une larme et une colère, parce que j'ai mes enfants ici, mes 2 grands. Donc, ils sont allés ramasser la merde quoi. Qui était toxique d'ailleurs. Et là, j'étais dans une telle colère que j'ai dit qu'est-ce que je peux faire. Alors, il y a eu des manifestations auxquelles je suis allé, il y a eu des pétitions auxquelles j'ai participé, bon et puis rien quoi. Alors, c'est un engagement un peu poétique et naïf de ma part mais ce jour-là, j'ai décidé de peindre la mer jusqu'à la fin de ma vie. Voilà, tout simplement. [...]

Claire : Comment a évolué votre travail tout au long de votre vie ? Avant de peindre la mer, vous avez peint quoi ?

Dominique : Avant de peindre la mer, j'ai fait, je peignais beaucoup de personnages, puisque je suis allé même, j'ai vécu en Argentine, alors je peignais le tango. Je suis allé en Irlande, je faisais beaucoup de vieux bateaux aussi, à côté du Connemara, donc il y avait quand même tout le temps la mer qui était un peu derrière tout ça quoi. Voyez. Mais depuis, j'ai choisi la mer comme thème, ce n'est plus maintenant vraiment la mer, c'est plutôt un travail sur moi, pouvoir simplifier, simplifier, simplifier, sans aller dans l'abstrait parce que ça, j'ai un peu de mal mais vous verrez en haut, c'est un peu limite, on y arrive quand même. D'exprimer le maximum de choses, en en mettant le moins possible. [less is more] C'est devenu, enfin c'est le travail du peintre. Alors, je travaille de mémoire uniquement. C'est-à-dire que je me promène et s'il y a des images qui restent, au bout de peut-être 2 jours, 3 jours, bon il y a une image qui est restée et puis, au bout d'un mois ou deux il y en a une qui reste. Celle-là je vais me la faire. (rires) [...]

Claire : C'est vrai. Au moins la nature a cet avantage.

Dominique : Et là, il y a un peu d'humilité à avoir. Que ce soit une vache, une fleur ou une vague, ça ne ment pas. (rire) Et donc, cette relation fait qu'on finit par moins se mentir. Voyez. Et donc là bon je ne sais pas si je suis peintre mais ce dont je suis sûr c'est que je suis Dominique qui peint. Ça c'est clair ! Donc, c'est mon chemin, alors je ne sais pas, je n'ai pas la prétention d'être un grand peintre, ou d'avoir un avenir, c'est pas du tout mon objet. Mon objet, c'est de m'épanouir

dans mon chemin. Ça c'est par contre... Aucune concession à ça. (rire) Voyez. Donc, à la limite, ça ne plairait pas, ce n'est pas grave non plus. Voyez. On a besoin d'être aimé mais à ce moment-là c'est pas tout le monde. Puis voilà. Donc, si vous voulez, ça devient un travail de, c'est assez physique, c'est plutôt méditatif, vous verrez en haut les encres de chine que je prépare là. J'y pense longtemps. Ça peut durer un mois, deux mois. Mais la réalisation c'est dans l'heure. Parce que c'est dans la tête. La, il y a un ami qui m'a offert, il y a, cet hiver, un rouleau de papier qui faisait 11m de long. Un beau papier : un velin d'arches 300g. Vous savez quand on dessine, on bave devant ces feuilles (rires). [...]

Claire : Est-ce que le temps influence votre pratique professionnelle ou votre quotidien, votre organisation ?

Dominique : Qu'est-ce que vous appelez le temps ?

Claire : Le temps, alors à Belle-île, déjà, il y a le climat marqué.

Dominique : Il y a un avantage à travailler ici, c'est que il y a justement, vous verrez, pas de fenêtre donc quand je travaille, je ne sais pas s'il fait jour encore. Vous voyez, l'hiver. Donc, je ferme les deux portes là, je suis dans ma bulle et tout d'un coup je suis épuisé, parce que c'est physique quand même mon truc. Et je dis bon allez je vais dîner et puis je rentre. Je sors, il est 4h de l'après-midi (rires). Et d'autres fois, il est 2h du matin. Donc, le temps n'existe plus. Voyez ce que je veux dire. C'est mon temps. C'est-à-dire qu'on prend son temps,

j'ai enfin... il est à moi : c'est extraordinaire !

Claire : C'est très intéressant...

Dominique : C'est une de mes premières clientes, qui a acheté une toile il y a longtemps et on a tous vécu ça dans notre enfance : il y avait à la maison, un tableau ou une photo qui marque un peu. Ah c'était pas... Donc, cette mamie avait acheté une toile d'Abraham, donc tous les enfants dira « Ah bah Abraham c'est le peintre de la maison ». C'est aussi simple que ça. (rire) Et 20 ans plus tard, elle arrive ici, elle voit une affiche « Abraham, Abraham..., c'est peut-être le nôtre ? » Alors ils sont venus, et là, ça a été les retrouvailles d'enfer. Alors, il y a son fils qui a acheté une toile, l'année d'après c'était sa fille, enfin bon. [...] Non, elle ne me suivait pas forcément, ça a été un hasard, on s'est retrouvé quoi. Et du coup, depuis, là par contre, on se suit. A tel point qu'ils viennent à toutes les expositions, la dernière fois, c'est la famille. Il a fallu prendre la photo de la famille dans l'expo, et puis il y a famille et famille. Il y a 21 petits-enfants, vous imaginez. Et donc, ils ont eu une idée à un repas. Ils ont dit «tiens, comme la mamie est assez vieille et elle voulait faire un petit cadeau à ses enfants avant de partir parce que son mari est parti. Et ils ont dit : bah, si on demandait à Dominique de nous faire une toile en 21 morceaux ?». Alors, ils m'ont appelé et alors ça, ça ça me botte. (rires). Alors, j'ai acheté tout de suite des petites toiles, j'en ai mis 21 sur le mur et je me suis fais une vague, et voilà. Et chaque toile porte le nom d'un enfant. Voilà. C'est rigolo. Alors ça, voyez, c'est le lien

avec la personne quoi. Alors moi, ce genre de truc, ça c'est génial pour moi ! Et c'est dans ce sens là, oui je vous dis, la relation à l'autre elle est trop forte quoi. Alors, ils ont l'idée de faire une toile, une photo. Alors c'est le 22 décembre, ils vont faire venir un photographe professionnel, ils vont mettre les 21 enfants sur la plage, avec la mer derrière et chaque enfant portera sa toile. Voilà (rire). C'est une messe. (rires). C'est chouette ! [...]

Donc le temps pour revenir à votre question, c'est mon temps. C'est la chose que j'ai découverte. Quand on dit «Je prends mon temps», comme on prend son pain, j'allais dire quand on prend son pied mais il m'appartient vous voyez. Et du coup, bah j'ai pas la notion de planning, c'est du planning à long terme, j'expose dans un an et demi. Voyez, c'est pas, j'ai la moitié de près. Je fais pas du tout dans le stress et tout ça. Alors, je fais attention justement, à avoir le temps, pour pouvoir le prendre. On ne peut pas prendre du temps qu'on n'a pas. Si j'ai pas le temps, on pourra pas le prendre. (rires)

Claire : C'est vrai qu'on pourrait penser qu'un peintre serait très lié à la lumière extérieure, enfin j'imagine qu'il y en a beaucoup qui travaillent très en lien avec le jour, la nuit, les rythmes de la journée.

Dominique : Pas du tout, pas du tout, du tout, du tout. Enfait, je fais confiance à la vie, c'est-à-dire que je promène il fait nuit et tout d'un coup je vois un truc magique, j'avais pas prévu d'aller voir une lune sur l'eau avec un reflet dans le

sable mouillé et tout d'un coup une personne qui passe. Oh, je crois l'avoir ce truc là, vous allez voir. C'est pour ça que c'est bien de pas trop programmer non plus. [...]

Alors, le temps aussi, il y a une chose qui joue beaucoup, c'est que moi, je suis né en décembre. Et de nature, je préfère l'hiver. Probablement, parce que je suis né en hiver. Mais dès que c'est l'automne, je me dis, ça commence à être bien. (rire) Le printemps, c'est pas trop mon top, c'est joli, c'est des fleurs partout, c'est printemps gnan-gnan un peu, voyez. C'est joli quoi, c'est joli.

Claire : Mais il y a beaucoup de gens qui préfère l'île en hiver ou en automne...

Dominique : C'est plus en profondeur, c'est un peu comme une femme peut être jolie, jolie ça veut dire que si elle s'habille bien, qu'elle se maquille comme il faut, qu'elle passe 3h à se faire le nez et tout, elle va être jolie, elle ne sera pas belle... Voyez ce que je veux dire. Et avec le temps, la femme devient belle. L'homme aussi. C'est avec le temps. Parce que tout d'un coup, on sent un poids, on sent une existence, on sent un être qui est sur son axe, qui est épanoui, c'est ça la beauté, c'est pas pile poil joli, l'oreille est mignonne, on s'en fout quoi, c'est pas intéressant ! Quand, la peinture c'est du joli, c'est un petit peu craignos quoi (rire).

Claire : Comment vous décririez le temps à Belle-île ? Est-ce que vous voyez une différence avec Paris ?

Dominique : Le temps, c'est-à-dire ?

Claire : Plutôt sous la forme du climat, de la météo...

Dominique : Oh, il fait beau ! (rire) Vous savez comment on reconnaît un breton ? C'est quand il pleut beaucoup, beaucoup, beaucoup : tout le monde court, s'il y a un mec qui marche lentement c'est un breton ! (rires) Il avait pas vu qu'il pleuvait ! (rires). Par exemple, quand il y a du vent et il y a de la pluie, pour moi, il fait beau quoi. C'est, dès qu'il y a du vent, je... Pour ça l'été, au mois d'Août, quelques fois, il y a un petit coup de vent. Mais dès qu'il y a un coup de vent, je sens renaître un espèce de, j'ai l'impression que ça nettoie. Hop, on va nettoyer tout ça et...

Claire : Il y a un côté de renouvellement.

Dominique : Ouais, il y a un renouvellement, ouais, ouais. Ouais, ça c'est vraiment très particulier le vent. Un élément qui est un peu impalpable. [...]

Bah en fait, quand on peint la mer, il y a les 4 éléments : il y a l'espace bien sûr, il y a l'air, il y a l'eau, il y a la terre et puis bien évidemment le feu avec le soleil. Mais, c'est jamais la mer parce que quand je peins la mer, c'est la couleur du ciel qui se reflète dans la mer. Voyez. Et autrement, c'est de la terre, autrement c'est le ciel. Mais quand je peins l'eau, c'est jamais l'eau, on ne peut pas la peindre en fait. C'est une image.

Claire : Oui, elle reflète des éléments mais ce n'est pas elle-même.

Dominique : C'est un reflet d'éléments mais on ne peut pas la peindre. C'est frustrant ce truc là (rire). Parce que la terre à la limite elle a une couleur, voyez le ciel aussi, bon, la roche aussi, bon. Et puis la lumière bon bah voilà. Et puis c'est la lumière qui fout la merde parce que sur la flotte, c'est que de la lumière en fait. C'est juste agaçant. (rires) J'ai même vu des photos de mer, il y en a une chez Philippe Ulliac, vous connaissez le photographe à Palais ? [...]

Alors justement, si vous dites au modèle de partir au bout d'une demi-heure, ceux qui n'ont pas regardé, ont un souci, ceux qui ont mal regardé ont un souci, ceux qui se sont laissés bercer par l'image, comme ça sans fixer quoi que ce soit, il y a quelque chose qui va rester. Et c'est ce quelque chose là qu'il va falloir dessiner. Ça peut être le bout du nez simplement, j'exagère, mais ça peut. Et ça, à Quimper, on avait des profs qui étaient très très doués là-dessus. Quand on faisait le modèle, le prof arrive et dit « Pousse toi, je te montre ». Alors évidemment, tout le monde s'arrête de bosser, tout le monde vient voir ce que le maître, soi-disant maître va nous faire. Et là pendant 5 minutes avec le fusain dans la main, il regarde, il fait rien. Et puis, tout d'un coup, on le voit faire en haut de la feuille le petit bout du nez, un petit nez en trompette, parce que ça l'amusait. Et il est parti sur le cou, alors le modèle était de profil. Il est parti sur le cou comme ça, il a fait l'omoplate, les reins, la courbure, la croupe, les cuisses et

juste ça. C'était... wouah ! On voyait le modèle. [...]

Claire : Pour revenir sur l'île, est-ce que vous avez le sentiment d'un temps plus lent par rapport à Paris ? Au niveau du rythme de vie ?

Dominique : Oui. Rien à voir parce que, ça vous est arrivé probablement et ça c'est ce qu'on dit dans l'île, quand on est décalé, quand on est vraiment en vacances, on va dire quand tout d'un coup, on va déjeuner à 4h de l'après-midi, et puis le soir on ne mange pas, et puis le lendemain, un café mais il est 11h. Voyez, décalé. Mais on aime bien ça en général. Parce que c'est, ouf, ça sort de son quotidien mécanique. Et bien, dans l'île, c'est ça tout le temps. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'heure. Voyez.

Claire : Il y a moins de planning, moins de transport.

Dominique : Éventuellement, il y a un bateau à prendre, faut pas le rater mais tout le reste du temps, il n'y a pas d'obligations. Voyez ça.

Claire : Il y a un côté un peu liberté.

Dominique : Et ça le temps décalé c'est quelque chose. Par exemple, le matin quand je vais me baigner, là en ce moment, j'attends qu'il fasse un petit peu beau donc je me baigne quelque fois 11h-11h30. Et ce matin, je regardais pas l'heure, je voyais un nuage qui allait passer, ah dans 5 minutes j'y

vais. Et puis, j'y vais, je reviens, il était midi. Oh déjà. J'avais pas conscience du temps. Et ça c'est pas mal de pouvoir vivre comme ça. Parce que le fameux temps, soi-disant de travail, à partir du moment où vous êtes bien dans votre peau et que ça va bien physiquement, vous pouvez travailler jusqu'à 4h du matin sans problème. Ce n'est pas une question de qu'est-ce que j'ai fait aujourd'hui. Et alors, le meilleur, c'est quand on a rien fait et qu'on culpabilise pas. Ah ça c'est bien ça. (rires) « Qu'est-ce que tu as fais aujourd'hui ? Rien, et c'était bon ». (rires). Alors lire un bouquin devant la cheminée, alors là, c'est le top. Je suis un fan du feu de bois, j'achète beaucoup de bois, ça coûte très cher ici. Mais alors, pour moi, la maison c'est imaginer une maison, dehors il y a énormément de bois bien rangé, à l'intérieur, il y a toutes les confitures et tous les bouquins. Et là, il vous manque quelque chose ? (rires) C'est chouette. C'est pas bête mais c'est tout simple en fait. Et puis, il y aussi un truc qui est bien dans l'île, c'est qu'on a pas conscience de la consommation à tout prix. [...]

Claire : Vous sentez sur l'île la notion d'entraide, de liens entre les îliens ?

Dominique : Oui, surtout l'hiver. Parce que l'été, tout le monde est avec son petit commerce à vouloir faire le chiffre d'affaire pour pouvoir vivre l'hiver. Il y a un espèce de stress, quand même, ils sont un peu. Et puis, ce n'est pas très sain cette compression du temps ou en 2 mois, il doit travailler pour toute l'année. Ce qui fait qu'en septembre, ils sont morts, épuisés. Ceux qui font des crêpes, les restaurateurs, ils n'en

peuvent plus, on est à genou. C'est même physique et moral, c'est pas bon du tout parce que ça fait ça (mime en même temps un pic), pfou. Oh, pauvre vieux ! Ils étalent pas quoi, forcément.

Claire : Oui, c'est pas réparti.

Dominique : Et alors, il y en a qui ont compris ça ! Il y a un petit restaurant qui s'appelle « L'Abri-côtier » à Sauzon, ouvert toute l'année sauf le mardi. Mais le mardi en plein été, il est fermé aussi, ou le lundi je ne sais plus mais. Et voilà la bonne idée. Comme, ils font partie des très rares restaurants ouverts l'hiver, tout le monde y va, ce qui fait que ça marche aussi bien l'hiver que l'été. C'est comme le coup des enveloppes papier par rapport à internet, vous faites l'inverse. Oh bah c'est bizarre ça. En plus bon, c'est très bon, ils ont des bons vins, l'accueil est sympa, voilà quoi. Ça, c'est très, très chouette ! Et puis, on ne se voit pas l'été, les gens de l'île, on se voit très peu. On voit la personne qui est en vacances. « Ah Dominique, on est contents, viens dormir à la maison, viens manger à la maison ». Mais l'hiver, on se retrouve. Et ça, c'est vraiment sympa ! Il y a pratiquement 2 soirées par semaine où on dîne chez quelqu'un quoi. Ou on invite, voyez. Donc ça c'est vraiment bien. J'aime bien ça. Parce que c'est tout petit, 5000 personnes, c'est un village.

Claire : Oui surtout divisé en 4 communes, c'est une petite échelle.

Dominique : Et quand on dit mauvais temps, c'est curieux comme expression parce que c'est lié à la tempête, en général, à la pluie mais pourquoi est-ce que ça serait mauvais ? Voyez. Pourquoi ce serait triste une tempête ? C'est pas triste une tempête ! C'est magique même. [...]

Claire : Oui, franchement très bien ! Pour finir, j'avais une dernière question, est-ce que sur l'île il y a un lieu en particulier qui évoque pour vous un temps particulièrement fort et extrême, des lieux de tempêtes ?

Dominique : Ah, c'est Donnant ! La plage de Donnant, parce que là, Donnant c'est vraiment une plage qui est tellement, tellement différente l'hiver et l'été, quand il y a des belles tempêtes à Donnant, il y a cette mousse qui fait un mètre de haut là. Vous avez connu ça, c'est extraordinaire ! Il y a la musique, ça fait un sacré concert quand même. A l'inverse, il y a des endroits qui ne me plaisent pas du tout, c'est par exemple Sauzon l'hiver. On a l'impression que c'est Tchernobyl. [...]

L'autre jour je posais la question à un représentant d'une municipalité et je lui dis « Pour toi, c'est quoi l'avenir de Belle-île ? » Et il me dit « Mais Dominique, c'est évident, c'est le tourisme ! » Ah, alors les bras me sont tombés. Et il me dit « Pour toi c'est quoi l'avenir de Belle-île ? », « Bah, c'est les enfants ». Je dis « maintenant entends ta réponse et entends la mienne, tu comprends pourquoi on ne peut pas se fréquenter tous les deux ? » On a un vrai problème quoi. Parce qu'entre le tourisme et les enfants, il y a quelque chose qui...

Le tourisme, c'est pas un objectif. C'est une des conséquences du fait que l'endroit est beau, que les gens veulent venir, que lui veut monter sa crêperie parce que ça marche là et puis c'est tout. Mais, il n'y a pas à s'en occuper. Par contre de faire en sorte que les enfants puissent vivre dans cette île, ça, c'est intéressant. Donc, là avec l'environnement, il y a du boulot pour tout le monde. On aura peut-être pas assez de maisons d'ailleurs (rires). Il y a un exemple qui s'appelle Songhai.com, c'est un ingénieur-agronome américain, pasteur plus ou moins, qui est retourné au Bénin, enfin qui n'était jamais allé je crois, c'est simplement les origines de sa famille. « C'est bizarre que l'Afrique n'arrive pas à s'en sortir. Allez, je vais voir. » Et, il tombe dans un village où la municipalité lui donne un petit hectare, pour faire une ferme bio. 20 ans plus tard, il y a 300 personnes qui travaillent à la ferme et il y a 20 fermes comme ça au Bénin, en autonomie circulaire, c'est-à-dire que c'est la fiente des poules qui fait l'électricité et quand on dit 300 personnes, ce n'est pas pour l'agriculture, il y en a peut-être une centaine. Les autres, c'est des menuisiers, des charpentiers, des forgerons et pourquoi des forgerons, parce qu'ils fabriquent toutes leurs machines, ils sont autonomes du point de vue fabrication des machines, un tracteur qui a une pièce cassée, pas de problème, on va la re-fabriquer, voyez l'idée ? Je trouve ça génial ! Alors, on sait que la mer va être polluée de plus en plus alors les poissons porteurs de mercure et tout ça. Là donc ils ont fait des élevages de poissons, nourris avec les légumes bios.

Claire : Au moins, ils sont sûrs de la provenance.

Dominique : Ils sont sûrs ! Alors, quand on voit ça, on se dit c'est trop chouette. Voilà un exemple que l'on pourrait adapter à Belle-île, alors avec tout le contexte différent bien sûr et je me dis tiens je vais mettre ça sur un petit bout de papier puis je vais aller voir les 4 maires des 4 communes. Et puis, ça fais maintenant un an, « tu as été voir Songhai.com ? Oh pardon Dominique, je n'ai pas eu le temps, tu sais il a le temps de regarder un match de foot mais il n'a pas le temps de regarder, c'est 2min50 le truc. » Mais à la fin, ça réveille ! Donc voilà, il faut faire sans eux. Là, il y a un jeune l'autre jour qui m'a dit qu'il y avait une solution. C'était de créer un groupe, pas forcément une association mais un groupe sur internet et on voterait. Au début, on est 20 puis peut être 1000 au bout de 2ans et on vote sur des stratégies, des choses comme ça. Simplement on dit, alors à priori on pourrait dire alors on vote mais ça sert à rien sauf que si on est 2000 à voter sur un projet, les maires vont se sentir complétement exclu et en danger et là, ça devient intéressant. S'ils sont en danger, ils vont être forcés. On a des jeunes extraordinaires. Ce même jeune me dit « Ce qu'il faudrait, c'est que ce soit des personnes en retraite qui dirigent l'île, parce que, à ce moment-là, elles ne seraient pas rémunérées. Le maire ne serait pas rémunéré, les adjoints non plus. Et alors, comme c'est des vieux, il faudrait qu'ils créent aussi un conseil municipal d'enfants, d'ados et d'adultes. » Donc, c'est des jeunes qui gambergent quand même, je trouve ça génial. [...] En plus il dit « Dans les gens retraités, il y a des gens qui ont des grandes compétences juridiques, qui ont été juriste, financier bon. Donc, on pourrait mettre des gens

extrêmement compétents mais qui prendraient comme source d'inspiration les votes des enfants, des ados et des adultes. Et comment on va le faire. Eux, ils savent faire. » (rire) J'ai trouvé ça, mais ce gamin, il avait 7 ans. Alors là, c'est une source de bonheur, ça bouge, va falloir faire attention monsieur le Maire (rires). Dans une île, l'avantage, c'est que tout se sait. Le mauvais comme le bon d'ailleurs, mais le mauvais on s'en fout ! Autant regarder la télé si on veut se déprimer. Là, au niveau du bon, il y a vraiment des jeunes qui s'intéressent à beaucoup de choses. Le nettoyage des plages, c'est une évidence, ils ont mis maintenant des bacs à marée. Ils les mettent pas l'été, ça c'est, enfin, il y a des tas de raisons. [...]

Claire : Et d'ailleurs, vous mettez combien de temps à peu près à peindre une toile ?

Dominique : La journée. Quelque fois moins. Mais par contre, ça fait longtemps ! C'est comme le projet que j'ai en bas, quand je vous parlais du vent, c'est un des possibles. Ça tourne dans ma tête et je me laisse surprendre par ce que je vois en me promenant. Je me dis, peut-être, peut-être pas et comment le faire. Puis, peut-être faire un peu de scénographie, c'est rigolo la scénographie. Peut-être mettre une bâche par terre, par exemple, une grande bâche avec une soufflerie qui ferait que ça ferait [bruitage], ça peut faire peur, ça peut être rigolo. A un moment, je voulais mettre du sable aussi par terre. Mais, compliqué, c'est pas tellement pour le mettre mais c'est pour l'enlever après. Il faut balayer. [...] »

Antoine Vincens de Tapol

Il est photographe depuis 2011 et travaille en Bretagne et à Paris où il a fait des études d'anthropologie et d'écriture de documentaire. Il est né dans la campagne charentaise, lieu d'isolement pouvant le rapprocher des territoires insulaires. Au départ, en écho à sa vie personnelle, il a un intérêt pour la période de l'adolescence qu'il définit comme un passage tiraillé « *entre l'enfance et l'adulte* ». C'est le moment de la prise de conscience sur les choix actuels et les responsabilités futures. La photographie est pour lui le médium qui associe « *la légèreté, l'écriture et la possibilité du "Je"* » qui permet d'exprimer « *Un regard et aussi la notion du beau et de l'esthétisme à ma manière, de manière très subjective* ».



Antoine Vincens de Tapol, *L'île aux adolescents*, 2017-2018. Photographie argentique. Espace d'exposition Nanie Clément (Le Palais).

©Antoine Vincens de Tapol



« Histoire de casser les habitudes, Mathurin, Titouan et Corto suattent de temps à autre les résidences secondaires. [...] Leur présence accroît considérablement la population sur l'île et "permet de se cacher et de vivre plus librement" » in *ÎL(e)S Regards photographiques sur la vie insulaire*. 5 vol. #4. Lanester: La Nouvelle Bleue, 2018, p.49.

Entretien avec Monsieur Antoine Vincens de Tapol

22 Novembre 2019 (durée : 1h10)

Extraits

« [...] Antoine : Ce que je disais c'est que Belle-île, c'est au large d'une presqu'île, et la presqu'île, c'est déjà quelque chose d'isolé tu vois.

Claire : Oui c'est vrai.

Antoine : Déjà à moitié isolé. Quiberon, c'est un cul de sac, il ne se passe rien à part arriver à Quiberon, et après on reprend le bateau pour aller sur une île. Donc il y a un double-isolément qui est assez important. Et du coup, Groix, c'est un quartier de Lorient ou de Ploëmel. On va à Groix. Et d'ailleurs les adolescents qui prennent le bateau pour aller au collège, pour eux, c'est un bus. Ils y vont le mercredi après-midi. A Belle-île, c'est beaucoup plus compliqué, tu vois les bellilois, ils vont aller où ? A Auray ou à Plouharnel. Pas à Quiberon, parce qu'à Quiberon, il n'y a rien.

Claire : C'est une semi-île en fait.

Antoine : C'est ça, c'est une presqu'île. Une vraie presqu'île. Et du coup, le sentiment insulaire chez les jeunes bellilois est plus fort que les groisillons. Et les groisillons peuvent avoir le sentiment de ne pas être tant insulaire que ça. Et ils le sentent évidemment mais moins. D'ailleurs quand je leur pose la question de savoir est ce que tu te sens plus proche

d'un groisillon ou d'un vanetais. Les bellilois disaient « Ouais, je me sens plus proche d'un groisillon ». Et inversement, les groisillons disent « nan, je me sens plus proche d'un vannetais, carrément ».

Claire : Oui, ça je l'ai lu dans la revue « Iles ». C'est intéressant de comparer.

Antoine : D'ailleurs, je me souviens qu'en tant que, j'ai recueilli cette parole, j'avais un peu de peine pour les bellilois tu vois. J'avais envie qu'il y ait un vrai rapport de réciprocité, qui n'existait pas forcément. [...]

Un questionnement ouais. Et en plus, j'ai plutôt mal vécu mon adolescence. Tu vois, c'était vraiment, c'était pas une période de la vie marrante. Donc, j'ai voulu vraiment retravailler cet âge, qui est pour moi un âge vraiment important personnellement mais aussi un passage important parce que c'est un dernier vraiment rituel de passage finalement qu'il peut y avoir, pendant cet âge-là, par le corps qui mue vraiment : que ce soit la voix, les poils, pour les femmes les seins, les règles et compagnie quoi. Et du coup, euh, je me suis dit mais « attends, t'as fait un lien avec ta propre adolescence, allons voir un peu ce que pense les adolescents de leur propre adolescence. » Pour essayer de se confronter, pas à la sienne mais à eux, qui sont-ils et que pensent-ils ? Et je suis très content d'avoir fait ce choix là parce que c'est un âge qui est très...

Claire : C'est vraiment la charnière.

Antoine : C'est charnière et puis effectivement on est vraiment entre l'enfance et l'adulthood. Il y a un tiraillement total et d'ailleurs dans ce que disent les adolescents sur qu'est-ce que c'est l'adolescence ? Ils savent très bien ce que c'est : C'est le début des responsabilités, c'est le début des emmerdes en fait !

Claire : Oui, ça peut être perçu comme ça ouais.

Antoine : C'est le début de, certains le disaient [finalement c'est vachement bruyant], c'est le début ou c'est le moment ouais ou c'est bientôt l'âge adulte, c'est le moment où on doit payer nos impôts, c'est le moment où on va, c'est le début où on va payer nos impôts, où ça va foirer dans le couple. Faut voir qu'à Groix et à Belle-île, il y a beaucoup de problèmes de divorce, de suicides, c'est impressionnant ! De maladies, les maladies, c'est ouf ! Je vais, pour les 3^{èmes} avec qui j'ai travaillé, depuis il y a 2 ou 3 pères qui sont morts...

Claire : De manière récente alors !

Antoine : Oui, et puis les gamins, ils ont 14 ans. Leurs parents, ils ont mon âge. Enfin, peut-être pas mon âge mais presque, un poil plus âgé. Certaines mères sont plus jeunes que moi.

Claire : C'est vrai que c'est assez dingue. J'ai un peu de famille à Belle-île et il y a eu des cas de suicides assez jeunes quand

même... Ou même d'accidents en mer.

Antoine : Oui, c'est plus rare. Des accidents de voiture aussi pas mal. Enfin bref ! Et du coup, il y a assez rapidement une prise de conscience chez certains d'entre eux à se dire que ça va être difficile après. Donc là faut en profiter avant. C'est le moment où on peut en profiter. C'est le moment où on est libre. D'ailleurs, ce qui est génial avec l'insularité, et j'imagine que tu as compris en allant à Belle-île, c'est que il n'y a pas de possibilités d'évasions, quelque part, tu vois. C'est à la fois prison et cocon. Et les parents ont conscience de ça, et laissent très librement leurs enfants se mouvoir dans des espaces clos et en même temps assez grands. On voit d'ailleurs, je croise régulièrement des élèves que j'ai interviewé, le samedi soir, bourrés dans la rue, très tard, tu vois. C'était en hiver, c'était pas déjà en été, c'était vraiment en hiver. Et chose qui n'arrive jamais ou très rarement sur le continent. C'est-à-dire que déjà par des problèmes déjà des transports ou d'insécurité, liés au milieu urbain, les parents laissent assez rarement. Il y a quelques quartiers tout ça mais c'est rare. D'ailleurs les quartiers où ça se passent, où les enfants zonent tout ça etc, c'est d'ailleurs compris comme les quartiers insulaires. Quand on voit dans des cités comme Stein, comme Creil et compagnie, c'est vraiment une insularité totale. C'est-à-dire qu'on est vraiment, d'ailleurs on fait des zooms des habitations, on s'aperçoit que 10 immeubles qui sont les uns sur les autres comme ça, et puis il y a toute la vie autour et donc du coup. Mais l'insularité on la retrouve évidemment dans beaucoup d'endroits. [...]

Claire : Et est-ce que ça pourrait s'envisager comme moyen de représenter une temporalité, de figer un moment ? Garder une mémoire, une trace d'un présent.

Antoine : Oui, bien sûr ! Alors, complètement, il y a ça. Et puis, quand on parle d'un, quand on va photographier cet instant, effectivement cet instant-là, il aura vraiment au lieu, il a vraiment existé mais est-ce qu'il serait juste aujourd'hui ? Est-ce que cet instant-là, il existerait aujourd'hui ou pas ? Est-ce qu'il serait aussi juste aujourd'hui ou pas ? Peut-être que oui, peut-être que non. Du coup, on est toujours à cheval en se disant, enfin on se demande toujours si par exemple je vais faire un travail sur les adolescents là en janvier, là on est quoi en novembre 2019, est ce que là je suis là, je prends le vent machin etc. Et ils vont me dire mais complètement autre chose que si j'allais les photographier en juin 2020. Déjà, parce qu'ils ont grandi, parce que le temps n'est pas le même. Et, les 2 vont être justes mais moi qui vais le diffuser en juin 2020, 6 mois après par exemple, et là notamment les images qui vont être montrées à Dol-de-Bretagne, il y a déjà un décalage de 2 ans et du coup ça m'intéresse mais je me dis merde, est ce que c'est encore juste ? Les gens qui vont dire ça ils vont dire ah très bien mais ils vont peut-être prendre ça comme si c'était écrit la veille, alors que finalement pas du tout et que ça a peut-être évolué, que les réponses ne seraient plus les mêmes, peut-être que les visages ne seraient plus les mêmes, peut-être que les lieux qu'ils ont choisis ne seraient plus les mêmes non plus. Et je me souviens d'ailleurs avoir croisé une des filles de Belle-île, qui s'appelle Lou et qui me

disait qu'elle ne voulait plus quitter l'île, qu'elle préférerait sacrifier sa vie professionnelle pour pouvoir rester sur l'île et je l'ai croisée cet été et elle me dit « nan, maintenant, c'est l'inverse ! ». Rien à voir ! Putain, il y a eu un espèce de changement là, ce qui est normal, tu vois. Ça arrive dans la vie de chacun mais du coup ça pose la question de la véracité d'un discours ou d'un propos qui est juste au moment M mais qui devient contradictoire ou plus juste, plus d'actualité. Mais, on ne ment pas aux gens, on temporalise pour le coup, les dates en disant voilà ça se passe à ce moment-là, libre à l'auteur de pouvoir réécrire une introduction en disant « voilà ces faits se sont passés il y a quelques mois, on en a croisé qui ont changé leur chemin, d'autres sont restés fidèles à leur propos... » mais voilà, mais en tout cas, on sait que cette justesse du clic, qui va prendre l'action, déjà. Tout à l'heure, on parlait de subjectivité, déjà c'est moi qui vais choisir cet instant là, ce cadre-là, j'aurais pu prendre un cadre un peu plus grand, en voyant la personne à côté qui boude, machin, et qui aurait déstabilisé, qui aurait envoyé un message totalement différent. Peut-être que là, il y a un couple qui s'embrasse par exemple, en mode cool, machin et juste à côté 2 mecs qui s'engueulent. La photo ne dit plus rien de la même chose. Donc, pour moi déjà, j'ai cadré, j'ai choisi, pourquoi mettre cette image-là, pourquoi mettre celle-ci ? Et finalement, je ne vais pas la mettre, et finalement je vais mettre celle-ci avant celle-ci et ça voudra que nous aussi en tant que lecteur on va les voir différemment. Il y a déjà cette fragilité-là du discours et puis en tout cas la justesse du clic à ce moment-là, il est plus forcément après. Je ne sais pas si j'ai

répondu à ta question. [...]

Claire : Et est-ce que pour continuer sur la temporalité, toutes les variables qui sont liées au temps, donc la météo, le climat, la lumière. En quoi, ça influence le travail photographique ? Est-ce que ça influence les choix de quand est-ce que sont les prises de vue ? C'est vraiment lié j'imagine.

Antoine : Bien sûr, clairement ! Moi, j'ai beaucoup travaillé le matin et le soir, très peu en journée et...

Claire : Oui parce qu'à Belle-île, c'est tellement variable que pour prévoir...

Antoine : Il fait toujours beau à Belle-île. Il fait souvent beau, c'est vrai !

Claire : Oui même là à la Toussaint, j'ai eu plutôt beau.

Antoine : C'est vraiment, pas de problème avec le temps. Et puis les images, enfin les couleurs, la météo va vraiment dramatiser ou accentuer quelque chose. Un ciel gris, très plat, ça va vraiment niveler très moyennement l'image, le discours qui va avec. Alors que, une lumière un peu vive, du matin ou du soir, avec des ombres très marquées etc, ça accentue, ça dramatise beaucoup l'action, l'image, ce qui fait que nous, en tant que lecteur, on va en tout cas de manière complètement inconsciente, dramatiser aussi ce qu'il se passe devant, l'interpréter différemment. Et puis, ça la rend plus jolie aussi

quelque part. Le beau qui est aussi une notion très subjective mais c'est aussi une notion qui est très collective, faut pas l'oublier. On peut faire des tests, notamment les occidentaux, sur 2 images, beaucoup vont dire celle-ci est la plus belle, clairement. Donc, oui, évidemment que ça m'influence beaucoup et quand je vois un ciel avec un soleil et des nuages je me dis génial, c'est ce qu'il me faut. Un ciel tout bleu, bof, et un ciel où il n'y a que des nuages et pas de soleil, c'est chiant. [...]

C'était quoi la question ?

Claire : De savoir s'il y avait quelque chose qui ressortait, de Groix ou de Belle-île.

Antoine : Effectivement, c'est des adolescents comme tous les autres mais effectivement, et puis surtout, on en parait tout à l'heure, enfin en tout début, il y a cette notion de ok en fin de 3^{ème}, tout va changer. Et d'ailleurs, c'est les parents et les profs qui s'en font tout un drame vraiment. Il y a une inconscience pendant assez longtemps de cette problématique-là. Je me souviens que moi quand j'étais intervenu en novembre, c'était mais pas du tout dans leur, mais pas du tout dedans.

Claire : Pourtant c'est même pas un an après !

Antoine : Ouais mais, c'est normal, en novembre, moi je ne me souviens pas de m'inquiéter de quoi que ce soit d'un truc qui va arriver en juin.

Claire : Même quand on passe l'année du bac, on s'inquiète pas du tout des études que l'on va faire après. Bon un petit peu.

Antoine : C'est les parents qui s'en occupent à notre place. Et là, effectivement, ils finissent par prendre conscience qu'il va y avoir un gros changement, ne serait-ce que pour avoir le choix des collèges, qu'est-ce qu'on fait comme orientation ? Il y a énormément de collégiens qui vont en filière techno ou bac pro. Et d'autres effectivement qui vont en filière générale tu vois mais où est-ce qu'on va ? Est-ce qu'on va à Auray, est-ce qu'on va à Vannes, est-ce qu'on va à Lorient, à Brest, à Nantes ? Il y a pleins de choix différents. Et je me souviens de Mattéo qui est, il y a deux Mattéo dans la série belliloise. Mattéo, c'est celui qui rêve d'être paysan comme ses parents, comme ses grands-parents, tout ça, qui a deux lapins. Mais lui il allait à Pontivy, centre Bretagne et dans une filière pour un CAP ou BEP agriculture etc. Et c'était pour lui une libération, c'était un enfant hyper isolé parce que c'était le seul à vouloir être comme ça, il se faisait traiter de paysan par tout le monde. Lui, il regardait des tutos de moissonneuse batteuse entre midi et deux au lieu de regarder le clip de Rihanna. C'était vraiment très différent. Et là pour le coup, on avait des ressorts de camaraderie qui étaient les mêmes que sur le continent. Mais d'ailleurs on le voit plus à Belle-île qu'à Groix, Groix qui est plus petit. Même s'il y a 2 collèges. Je me souviens que dans le collège public, ils sont 54, confondus entre 6^{ème} et 3^{ème}.

Claire : Ça fais vraiment pas beaucoup : une dizaine par niveau.

Antoine : Très peu, alors que Michel Loth à Belle-île, il est grand le collège, ils sont plus de 200, 250 je crois, je sais pas combien ils sont, je ne me souviens plus mais... Il y a au moins, il y avait 2 classes de 3ème, ils étaient facile 60. Ils ont une grande conscience qu'ils ont de la chance de vivre à Groix et Belle-île. Une grande conscience, ils sont fiers, une grande fierté. Une fierté qu'on ne retrouve pas ailleurs. On retrouve beaucoup moins en Charente, au Berry. Dans d'autres endroits, je pense qu'il y a aussi, c'est cumulé à la fierté bretonne, parce qu'il y a aussi ce facteur là en plus, qu'il y a pas à l'île d'Yeu, qui est vendéenne, du coup, il n'y a pas cette couche supplémentaire de fierté régionale et territoriale.

Claire : Ça m'étonne un peu qu'ils n'aient pas trop conscience qu'après la 3ème ils doivent partir. J'en ai parlé un petit peu sur place, avec des grands-parents qui ont leurs petits-enfants qui sont partis de l'île et ils me disaient qu'ils savaient assez tôt qu'ils vont devoir partir et ils se font à l'idée.

Antoine : C'est ça, ils se font à l'idée. Mais, il n'y a pas de traumatisme du tout, nan, nan. Par contre, il y a une dramatisation de la part des parents généralement qui n'est pas du tout perçu. C'est un peu comme une sorte de fatalité, un processus naturel avec le stress supplémentaire, des profs, des parents, en disant «quelle sera ta filière ?» C'est-

à-dire que tout d'un coup le choix qui est fait en 3ème, ça influence quasiment la vie entière alors que on se rend pas compte mais sur le continent, c'est pas ça du tout.

Claire : On peut changer plus facilement.

Antoine : Beaucoup plus facilement, il n'y a pas cette...

Claire : Il n'y a pas ce poids.

Antoine : Ouais, comment on appelle ça, je cherche le mot... Bref, en, tout cas, c'est comme si tu demandais à un enfant de 13 ans, 14 ans de faire un choix, c'est fou. Évidemment, c'est très impressionnant. On leur demande d'être adulte 10 ans avant. Déjà qu'à 18 ans, c'est compliqué alors à 14 ans, faut imaginer. Et puis après certains, beaucoup ont des positions très caricaturales en disant «moi, je partirai jamais de l'île», ou d'autres diront «moi je me barrerai dès que je peux» tout ça.

Claire : Il n'y a pas d'entre-deux.

Antoine : Il n'y a pas d'entre-deux ! Mais ça c'est aussi propre aussi à leur âge. Donc, il n'y a pas de conclusions anthropologiques, en tout cas je ne peux pas en tirer la dessus car je n'ai pas tiré suffisamment loin les entretiens pour aller sonder. [...]

Ouais c'est ça, le haut débit n'existait pas il y a 15 ans. Peut-être que je dis des conneries mais c'est pas très loin. Mais du

coup, il y avait un sentiment de décrochage sur les notions de culture, de musicalité... Je me souviens que par exemple à l'île d'Yeu, en 2011, les jeunes jouaient enfin écoutaient énormément un espèce de vieux métal que les grands frères voire les jeunes parents écoutaient quelques années avant. Vraiment, c'était fou, il y avait vraiment une esthétique musicale qui était pas du tout raccord avec le reste de la génération à ce moment-là.

Claire : Alors qu'aujourd'hui, ce n'est plus trop présent.

Antoine : Il va falloir que je retourne à l'île d'Yeu pour voir mais à mon avis c'est beaucoup de trap comme partout tu vois. Tout le monde écoute du hip hop et de la trap et puis.

Claire : Et est-ce que par moment il y avait une peur de leur part qui était ressentie par le fait de quitter l'île, cette obligation ? Est-ce qu'il y en a qui étaient totalement réticents ?

Antoine : Certains oui avaient de l'appréhension. Et notamment je me souviens, j'ai croisé un jeune bellilois : Mattéo, l'autre Mathéo qui lui a pas supporté l'internat parce que voilà faut quand même savoir, enfin tu le sais mais qui vont tous devenir internes et mine de rien c'est vraiment, enfin ça peut être violent quoi. Toute ta vie, t'es dans ta famille, les uns sur les autres.

Claire : Oui surtout qu'ils sont assez proches.

Antoine : Super proches et là tout d'un coup tu deviens interne. Alors, pour certains, c'est vraiment génial parce que c'est une autre manière d'appréhender le monde et pour d'autres c'est un traumatisme et certains peuvent avoir des aménagements d'horaires pour pouvoir, certains font même des allers-retours en fait.

Claire : Quand même pas tous les jours ?

Antoine : Si, si ! Il y a, je crois que c'est Mathéo qui lui, parce que soi-disant il n'arrivait pas à dormir, il dormait très mal parce qu'on le réveillait, je ne sais pas quoi, il n'arrivait pas à dormir à l'internat, tout ça, etc. Un déni total. Il préférait du coup se réveiller à 5h ou 6h du matin et prendre le bateau de 6 ou 7h, je ne sais plus très bien, arriver et repartir le soir, il devait arriver chez lui à 20h30, super tard. [...]
C'était quoi la question sinon ?

Claire : S'ils avaient des peurs spécifiques ?

Antoine : Ah oui. Alors oui voilà mais il y a des appréhensions, ce n'est pas forcément des peurs mais c'est des appréhensions, c'est comment, mais qui sont vite rassurantes, qui arrivent assez rapidement dans l'année. Je me souviens de Lee, qui est à Groix, qui a choisi de ne pas vivre, à l'internat, souvent on met les groisillons ensemble, ils sont tous au même endroit. Qui a choisi d'être dans une autre chambre pour ne pas être avec son amie Rose dans la chambre pour pouvoir développer des amitiés par ailleurs sachant que par exemple,

il peut y avoir des inimités au sein de Groix mais que, la distance, l'occupation continentale effaçaient.

Claire : Il y avait une certaine solidarité, tous dans le même cas.

Antoine : Une solidarité insulaire forte. [...]

Non, en revanche, il y a, on peut avoir à faire à des élèves qui sont bons au collège.

Claire : Ah qui décrochent totalement ?

Antoine : Ouais et en fait parce qu'il y a des classes de 9 tu vois. Notamment à Groix et même à Belle-île, ils sont super suivis, à fond et là, ils se retrouvent dans des classes, notamment à Groix, ils arrivent dans un lycée, notamment Dupuy de Lôme donc la population du lycée est plus grande que Groix. Il y a 2200, [l'hiver je parle], 2200 ou 2500 élèves, c'est énorme.

Claire : C'est impressionnant !

Antoine : C'est très impressionnant ! Et là, il y a des décrochages et notamment par rapport à l'apprentissage qui se fait mal, par rapport aux relations élèves-profs qui sont des relations très maternantes sur les îles vraiment beaucoup. Et qu'il n'y a pas du tout sur le Continent. Et, du coup, il y a beaucoup d'échec scolaire, là pour le coup, j'ai pas les chiffres et je m'en remets juste aux discussions informelles

que j'ai eues avec les profs. Mais, il y a beaucoup d'échec scolaire sur les élèves, notamment bellilois et groisillons. Alors certains évidemment c'est pas tous. Mais du coup, il y a une appréhension scolaire assez importante à ce niveau-là qui est peut être inconsciente mais qui est présente. [...]

Claire : Et, est-ce que tu as ressenti qu'il y avait une temporalité spécifique sur Belle-île, la temporalité dans ce cas peut être tous les facteurs de temps : climat, lumière, mais aussi sociale : des moments précis, une influence sur les activités ?

Antoine : Si, tu ressens vachement et ça d'ailleurs tout le monde te le dis, les saisons sont vraiment vécues de manières très différentes et à chaque fois, moi j'y suis jamais allé... Si j'y suis allé pendant l'hiver aussi. Mais, tu sens en fait la préparation dans l'hiver. Tu sens que au fur et à mesure, les boutiques ferment, c'est, ça va être le dernier machin de l'année, ça va être le premier truc avant l'hiver. Tu sens qu'il y a le rituel des saisonniers qui font la fête de l'année avant l'année prochaine. Ça, tu le ressens, beaucoup. Les horaires ne sont plus les mêmes, tout ça, etc. Mais après, étant donné que moi je ne connaissais pas bien l'île, je ne pourrais pas spécifiquement te dire « putain là je sens vraiment un truc qui se différencie d'un autre mois de l'année », parce que déjà parce que j'y suis jamais allé en été. Je suis jamais allée à Belle-île en été sauf là en juillet mais c'était juste avant les vacances, les grandes vacances, donc j'étais encore dans une temporalité, entre deux saisons, tu vois. Mais, alors, ça

répond pas directement à ta question, mais je me souviens que j'avais une impression à Belle-île de grandeur, c'est-à-dire que quand j'allais à Locmaria par exemple, ça me paraissait mais super loin alors que j'avais une voiture hein. J'y allais en bagnole et je me dis « mais putain, quand est-ce qu'on arrive quoi ? ». Et, c'est bizarre parce que t'as l'impression que Belle-île c'est pas très grand, moi j'habite à Paris, c'est quand même, tu vois, je suis habitué aux espaces étendus et autres.

Claire : C'est vrai que c'est tellement connecté aussi Paris que...

Antoine : Ouais mais bon ! Là, pour le coup ton trajet, il est vachement plus court à Belle-île.

Claire : Oui mais je veux dire rien que Sauzon - Locmaria, c'est pas plus de 30 minutes.

Antoine : Oui, c'est ça, c'est une demi-heure grand maximum et encore. Donc nan c'est rapide mais l'impression mais une impression de grandeur et du coup d'isolement. Et du coup, là on parle de temporalité, et du coup, les espaces nous paraissaient vraiment très éloignés les uns des autres. Et je pense, et dans le discours des gens, que c'est intégré. On sait que Locmaria c'est loin, on sait que Locmaria, ils sont bizarres les gens là-bas (rires). Nan mais tu vois, c'est ce qu'ils disent tous, que il y a Locmaria et Sauzon et Le Palais. Et on connaît bien les rivalités territoriales qui existent partout,

dans la France entière. Dans n'importe quel territoire, il y a des bastons entre les communes et autres. Là, elles sont vachement ancrées parce que bon du coup finalement là on est sur un territoire insulaire donc du coup ça se voit plus. [1 : 01] Mais, beaucoup plus qu'à Groix. A Groix, il n'y a qu'une seule commune donc là c'est différent, ça évite les conflits voilà. Mais, juste pour terminer sur cette temporalité, en tout cas de manière très subjective, le temps me paraissait long. Le temps me paraissait long au sein de l'île. Et après, une dernière chose, je pense sur la temporalité, le temps me paraissait long aussi pour aller jusqu'à Quiberon mais après une fois qu'on est arrivé à Quiberon...

Claire : Après il y a le temps de bateau.

Antoine : Nan, nan, nan. Justement, quand j'arrivais du continent, de Paris

Claire : Ah ça dépend du sens !

Antoine : Et une fois que j'étais arrivé à Quiberon, c'est comme si j'étais arrivé à Belle-île du coup le passage, c'était vraiment un...

Claire : Un seuil ?

Antoine : Un seuil mais presque un seuil...

Claire : Une enjambée quoi, presque rapide ?

Antoine : Ouais ! Et finalement la vraie insularité, c'est déjà à Quiberon en fait. C'est comme ça que je le ressentais.

Claire : Et toujours sur la temporalité, est-ce qu'il y avait un sentiment de temps plus lent ? Parce qu'il y a peut-être une différence entre la longueur et la lenteur ? Est-ce que les journées semblaient passer plus lentement ?

Antoine : Nan, c'est plus paisible donc forcément, il se passe moins de choses, donc moins d'événements et encore que, moi je travaillais beaucoup donc du coup, ça allait vite.

Claire : Oui, c'est vrai que ça dépend vachement de l'activité.

Antoine : Nan pour le coup, je pense que les journées, et d'ailleurs en discutant avec les gens, beaucoup, ils prennent le temps de prendre un café le matin, de machin. La prof de français que je connaissais bien, elle avait le rituel de chaque matin avant d'aller en cours de prendre son café et d'écrire à la terrasse du je ne sais plus, le Bretagne ? A Palais. Sachant qu'elle habite à côté de Locmaria en plus, tu vois, donc elle était loin. Et, elle avait ce rituel-là. Donc, les gens ont des rituels, aller faire les marchés tu vois etc, le marché est là tous les jours donc en fait du coup, il y aussi une régularité, presque le mécanisme horloger, c'est-à-dire qu'il y a vraiment une horloge qui se met en place, que ce soit une horloge micro et macro. C'est-à-dire que la micro : de la journée et macro : de la saison en fait. C'est-à-dire qu'on a l'impression vraiment que on sait quand est-ce que ça va

commencer, quand est-ce que l'été va commencer, quand est ce que l'hiver va commencer, quand est ce que... Donc c'est drainé par les vacances scolaires en fait. Très minuté et très rodé, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de surprise.

Claire : Chaque année est un cycle.

Antoine : Ouais. Et, on sait que 3 fois dans l'année, il n'y aura pas de liaisons maritimes parce qu'il y aura une tempête etc mais on le sait, on l'attend. On ne sait pas quand, mais on l'attend tu vois. C'est pas une surprise ! C'est souvent chiant, mais c'est pas une surprise tu vois. Et c'est pareil pour la journée. On sait aussi que les journées vont, alors évidemment on peut avoir le même sentiment d'urgence, d'une maman ou d'un père qui va déposer son fils, qui va devoir travailler, revenir pour arriver pour le temps scolaire puis l'emmener au foot. Donc avec les mêmes courses. Donc vraiment on est sur les mêmes choses, les gens finissent par courir, tout le temps. On pourrait imaginer que non. On pourrait imaginer qu'il y aurait une temporalité différente. Mais finalement pas tant que ça, à ce niveau-là. Sur le micro. [...]

Claire : C'est très intéressant. Pour finir, est-ce que sur l'île, il y aurait un lieu qui évoquerait un temps extrême, dangereux à la limite où on ressentirait plus les effets du temps, par exemple les tempêtes, le vent. D'emblée, quelque chose qui paraîtrait, une temporalité un peu plus violente, un peu plus exposée au temps.

Antoine : Faudrait que j'aïlle, faudrait que je me replonge sur la carte parce que là. Là, je pourrais pas forcément te répondre maintenant mais je pourrais te répondre, ouais, plus tard.

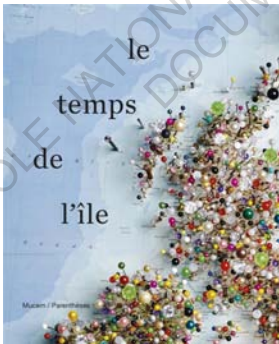
[Réponse vocale] :

« Je reviens vers toi sur la question d'un lieu sur l'île où le temps pourrait être, comment dire... Particulier. Je pense encore une fois à cette route entre Le Palais et Locmaria, cette grande départementale qui traverse l'île et qui nous fait rappeler à la fois, enfin finalement c'est un lieu où on ne voit plus la mer. On ne sait plus du tout, on sait qu'on est sur une île mais on ne voit plus la mer. On sait qu'on est, tout d'un coup, on doute de l'endroit où on est. On est plus, l'impression d'être sur un Continent ou sur un lieu, grand, trop grand peut être. TROP grand ou trop petit. On est dans cet entre-deux qui fait que j'arrive pas trop bien moi à , ça émet un espèce de mal-être, de malaise plutôt même. J'extrapole un petit peu évidemment mais en tout cas, s'il y a bien un lieu c'est évidemment pas la côte parce que la côté bon elle pourrait ressembler à d'autres côtes, qu'elles soient sauvages ou pas, finalement on est habitué à ce genre de paysage en Bretagne donc euh nan c'est cette route-là, droite froide, qui traverse les champs et où on ne voit plus la mer, en tout cas une bonne partie et cette route-là qui me raconte quelque chose sur le temps où finalement l'espace-temps n'est plus le même. N'est plus cette même île, on est pas sur le Continent non plus. On est, c'est un entre-deux, c'est bizarre... »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Jean-Marc Besse

Avec Guillaume Monsaingeon, il est commissaire de l'exposition : « Le temps de l'île », au Mucem, du 17/07 au 11/11/2019 : « [...] *Je m'intéresse de façon générale aux représentations de l'espace, concept géographique d'espaces, aux méthodes de travail déployées par les géographes [...] c'est à dire que l'espace, c'est effectivement un objet mais c'est aussi une manière de travailler, une manière de penser, voyez. [...] J'ai eu l'occasion, il y a pas mal d'années maintenant de travailler [...] dans un certain nombre d'écoles d'architecture [...] Voilà donc, philosophe-géographe mais fréquentant de manière régulière, même assidue les architectes et les paysagistes, et puis je dirige même cette revue qui s'appelle Les Carnets du Paysage. [...] promouvoir les méthodes de pensée spatiales, paysagères, y compris à l'intérieur de l'architecture d'ailleurs, c'est à dire qu'en m'intéressant à l'architecture, je m'intéresse pas simplement mettons au bâtiment mais à la relation entre le bâtiment et son contexte paysager. Mon idée étant que pour faire la ville, pour faire de l'architecture, il faut partir du site. C'est-à-dire qu'il faut partir du paysage ».*



Jean-Marc Besse, Guillaume Monsaingeon. *Le temps de l'île*, 2019. Catalogue d'exposition. Mucem. ©www.librairiedumucem.fr

Entretien avec Monsieur Jean-Marc Besse

25 Novembre 2019 (durée : 0h40)

Extraits

« [...] Jean-Marc : Mais dans ce cadre-là, la proposition de l'exposition autour des îles a été pour moi, comme pour Guillaume de Monsaingeon d'ailleurs, une occasion de réfléchir sur ou à partir des interrogations sur une autre pensée de l'espace, une autre manière de penser l'espace, et en l'occurrence l'espace géographique et donc l'idée de façon générale elle était double au moins mais le premier plan, ça consistait à dire bah voilà, qu'est-ce que le fait d'envisager l'espace à partir des villes ou de l'île, en tant que concept, qu'est-ce que ça a comme impact dans la lecture qu'on peut faire de l'histoire de la culture, de la ville, du savoir scientifique par exemple. La plupart du temps quand on pense aux îles, on les envisage à partir de la terre ferme, à partir de ce qu'on appelle les continents. C'est-à-dire qu'on les envisage comme des espaces périphériques, souvent lointains et en tout cas coupés, en tout cas du Continent. Bref, il y a une forme de dissymétrie, comprenez. Donc en fait c'est un peu par principe méthodologique qu'on s'est demandé « Que se passe-t-il ? » Quel effet ça provoque si on renverse le schéma et on fait du monde insulaire un schème interprétatif, un schème de lecture. Ça, c'est le premier point et on s'est rendu compte, puisque vous avez vu l'exposition comment on a déployé cette thématique. Et l'autre aspect qui va peut-être pouvoir se rapprocher de votre préoccupation, c'était de montrer qu'au fond les îles, ce qu'on appelle l'île, c'est une

construction sociale alors évidemment il ne s'agit pas de nier la réalité, morphologique, matérielle, géographique comme on dit, ça c'est certain. Mais, ce qu'on appelle l'insularité ou l'exceptionnalité insulaire, c'est une construction, historique, assez tardive en fait, puisqu'elle date du 18ème et du 19ème siècle. Plutôt du 19ème d'ailleurs, dans l'imaginaire, c'est une construction des continentaux, voyez. Mais qui peut être assumée également par les insulaires qui veulent affirmer une forme d'identité mais voilà donc en gros notre point de vue c'était que finalement ce qui se passe sur les îles n'est pas, profondément différent de ce qu'on peut observer ailleurs mais par contre, ce qui caractérise les espaces insulaires, c'est que ça concentre, ça accélère, ça cristallise, c'est-à-dire que ça permet, c'est un peu comme un miroir grossissant qui permet de mieux comprendre ce qu'il peut se passer par ailleurs, en termes politique, scientifique, artistique par exemple ou environnemental. Et donc, ce qui nous intéressait, c'était surtout ça en fait, utiliser l'île comme justement un schème de compréhension, un principe de méthode. Pour mieux comprendre ce qu'il en est aujourd'hui de nos existences, et par conséquent, voyez même s'il y a, c'est indéniable, des temporalités spécifiques dans des mondes insulaires, ils ne sont pas complètement exceptionnels. Ils sont complètement articulés à d'autres types de temporalités, d'autres types de spatialités, dans lesquels les mondes insulaires sont complètement pris et auxquels ils participent, c'est ça notre idée. Avec cette forme, cette manière de dire peut être un peu provocatrice que les îles, ça n'existe pas. C'est provocateur bien entendu mais

c'est simplement pour dire que les îles ne peuvent pas être approchées de manière totalement isolées, elles n'ont jamais été isolées en fait. Elles ont toujours été, si peu que ce soit, été insérées dans des réseaux de circulation où elles jouent un rôle important. Et notre question c'est « C'est quoi leur rôle ? » Qu'est-ce qu'elles ont joué comme rôle ? D'accord. Et donc, « Le temps de l'île », le titre, c'est : il est temps de s'intéresser aux îles. [...]

Claire : Et quelle est vous votre pratique de ces territoires insulaires ? Est-ce que vous avez l'habitude d'aller sur des îles spécifiquement, est-ce que vous y avez vécu ?

Jean-Marc : Vécu non. Pratiques oui, à plusieurs reprises. Un peu d'îles méditerranéennes, et puis de façon assez régulière, quasiment annuel, les îles, alors est-ce qu'on peut appeler ça des îles ? (rires) C'est la question. On peut appeler ça des îles, parce qu'elles l'ont été. Des îles de la Vendée, l'île d'Yeu, l'île de Noirmoutier, l'île de Ré, principalement. Où je retourne très régulièrement. Un peu de Bretagne mais pas énormément, voilà.

Claire : Et est-ce que vous y trouvez des temporalités spécifiques ? Plutôt au sens de ressenti du temps : climat, ambiances ?

Jean-Marc : J'aurai du mal à... Je pense que sur l'île d'Yeu non, je pense qu'à Belle-île, enfin pour ce que je peux en connaître, sauf que j'ai des amis, non seulement qui y vont

très régulièrement mais certains y habitent même, on sent très nettement qu'il y a... mais mais, est ce que c'est vraiment spécifique à ses territoires insulaires, est-ce qu'on ne pourrait pas trouver le même type de sensations, vous savez on parle des îles de terres, des îles de montagne. Pendant très longtemps, les géographes par exemple, ils ont beaucoup étudiés les villages qui étaient en haute montagne, en utilisant justement la métaphore insulaire. Pareil pour les oasis. Et on a le même type de... En fait il y a la distance, on a effectivement l'éloignement, le fait qu'on a à faire à des petites communautés, qui se connaissent très bien etc. Donc, je ne pense pas que ce soit spécifiquement maritime si vous voulez. Donc, là à ce moment-là...Et pourquoi pas. On peut très bien envisager un monde insulaire mais de façon un peu généralisé. Moi, c'est un peu ce que j'essaie de dire. Il faut, ce que nous apprenons quand on s'intéresse aux îles, c'est que l'espace il est discontinu, il n'est pas homogène en fait, en particulier notre espace contemporain mais ça a toujours été le cas peut être que l'espace géographique est caractérisé par sa discontinuité, par son caractère insulariste, archipélagique. Donc il faut pouvoir penser à un type de spatialité qui se caractérise justement par ce caractère archipélagique, c'est-à-dire où il y a à la fois des discontinuités et des relations, voyez. Et c'est ça que la lecture des îles peut nous apprendre. Et il s'agit de penser donc à ce moment-là a une double temporalité. La temporalité propre au monde insulaire quand on l'envisage à échelle restreinte et puis la temporalité, les temporalités même dans lesquelles les mondes insulaires sont insérés lorsqu'on

les envisagent à d'autres échelles, dans la participation à d'autres échelles. Voyez. Un exemple, il y a effectivement la temporalité quotidienne du monde insulaire etc, quand il est refermé sur lui-même et puis il y aussi mettons toutes les semaines, ou tous les mois, la temporalité de la livraison des marchandises, qui inscrit l'île dans une dépendance bien particulière et en tout cas dans une échelle de circulation de marchandises et d'êtres humains différentes vous voyez. Et donc, c'est ça qu'il faut pouvoir penser. A la superposition et à l'articulation des différentes échelles.

Claire : C'est vrai que c'est intéressant. Et d'ailleurs pendant le colloque, c'est vrai que c'est une thématique qui revenait souvent, de comparer les milieux insulaires au monde que ce soit rural ou montagneux et c'est vrai qu'il y a pas mal de caractéristiques qui s'en rapprochent.

Jean-Marc : Voilà absolument. C'est vrai que c'est important d'envisager l'île plutôt comme une figure spatiale, voire comme une métaphore, une figure spatiale c'est intéressant. Et s'intéresser justement aux différents registres. Figure spatiale, ça peut être assez producteur, assez créatif.

Claire : Est-ce que vous pensez qu'il existe un temps qui serait plus lent sur les îles ? Donc là plutôt la temporalité plutôt dans le sens du ressenti du temps qui passe ?

Jean-Marc : Ça, il faudrait l'étudier. Enfin, je ne pense pas qu'on puisse en parler de manière générale, je pense qu'il

faut vraiment pour le coup faire des études assez précises en termes historique et anthropologique. Je veux dire par là que, bon là encore il y a différentes temporalités, il y a, si on se place... Moi par exemple, je ferais une grande coupure entre deux moments, deux grandes époques ou peut-être même plusieurs, c'est enfin aujourd'hui on vit dans l'époque depuis de nombreuses années, les îles ont été équipées, au sens où elles ont été reliées par électricité et par la télévision. Et la radio, mais surtout la télévision.

Claire : Ça change tout.

Jean-Marc : Ça change dans le sens où effectivement la temporalité de l'île elle devient de plus en plus proche de temporalités continentales, vous voyez. Là, on sent très nettement. Alors, ça n'empêche pas qu'il peut subsister d'autres temporalités qui existaient auparavant. Et qui continuent, et qui étaient très puissantes, par rapport à la temporalité de la saisonnalité, vous voyez. La temporalité si l'île a une vocation agricole, la temporalité précisément de l'agriculture. La temporalité des campagnes de pêche, voyez. Donc, est-ce que ça veut dire que c'est plus lent, je ne crois pas, voyez. Il y a une singularité peut-être qui est liée justement, ou qui a été liée par la proximité de la mer, on ne peut pas nier la présence du milieu maritime mais plus lent, plus rapide, par rapport à quoi ? C'est très relatif ces affaires-là. Et, si vous voulez, il y a le même phénomène, lorsque vous allez par exemple sur des îles très fréquentées du point de vue touristique pendant l'été, dans l'île de Ré par

exemple, vous avez des phénomènes assez voisins de ce que vous pourriez observer sur le continent lorsqu'il y a une sur-occupation touristique, c'est-à-dire qu'en fait que avez une brusque arrivée d'un grand nombre, enfin d'une population importante avec des temporalités propres à l'exercice des vacances, qui vient tout simplement atterrir dans un milieu qui est plus ou moins pas préparé à ça, donc ce n'est pas spécifiquement insulaire. Mais peut-être que ça prend une tournure exacerbée parce que justement on est dans un milieu insulaire. C'est ce que j'expliquais tout à l'heure, l'île viens révéler, accélérer, voyez. [...]

Claire : Et par rapport au livre sur l'exposition, vous parler à un moment des œuvres du plasticien David Renaud en disant que « les lignes et les angles délimitent les zones de changement d'heures et de dates », ça m'intéresse par rapport à la temporalité en tant qu'horaires, heures etc. Vous dites aussi « l'expérience insulaire dilate le temps et l'espace » et donc je voulais savoir le rapport entre le temps et l'espace, entre la temporalité et la géographie si l'on peut dire, est-ce que vous pensez que c'est accentué sur une île ? Autrement dit que cette relation entre temps et espace serait accentuée, plus ressentie sur une île ?

Jean-Marc : Absolument. Là encore, il faut l'envisager à plusieurs échelles. Dans le cas des œuvres de David Renaud enfin de celle sur les changements de dates, ce qui nous semblait intéressant c'est de voir comment la présence des îles, mais attention ce n'est pas les îles en tant que telles,

c'est les îles en tant que états, en tant qu'entités politiques, elles venaient troubler la belle ordonnance géométrique on va dire du découpage en zones horaires, c'est ça qui était intéressant : l'île comme élément perturbateur, justement mais pas de l'île en tant que telle. L'île en tant que lieu de pouvoir. C'est pour ça qu'on mettait aussi, il y avait l'autre tableau à partir de la notion de ZEE (Zone Economique Exclusive), vous voyez, c'est ça le point. D'ailleurs, c'est un élément intéressant, l'île comme élément perturbateur et donc si on continue comme producteur de récits, producteur de quelque chose, donc ça c'est un premier élément. Moi, il me semble que, y compris pour Belle-île, vous pourriez vous intéresser à un truc tout con. Un truc tout bête qui est les horaires, les horaires des bateaux. Et voir comment l'organisation je dirai de la vie quotidienne, hebdomadaire voire mensuelle pour les habitants de l'île, qu'ils soient résidents, permanents ou plutôt ponctuel, comment cette vie est organisée par l'horaire. L'horaire des bateaux qui est aussi la question de la possibilité ou pas de l'accès. Donc qu'est-ce que vous dit là ? Je vous parle de rythmes, je vous parle de temps. Et donc voilà, voir comment il y a ce rythme effectivement bien particulier, à l'intérieur de l'espace insulaire, qui est celui justement de quoi ? De la circulation, de la possibilité de la circulation avec l'extérieur, qui n'est pas forcément ce que l'on pourrait obtenir ailleurs. On parlait tout à l'heure des îles de montagne, par exemple. Sauf exception, comme enneigement ou des choses comme ça, la plupart du temps ces villages de montagne, ils sont accessibles, de façon permanente. Parce qu'il n'y a pas ce

phénomène justement de sas, voyez. Alors là, ce serait peut-être une singularité mais qui n'est pas une singularité liée à une sorte de déterminisme physique ou géographique mais qui est vraiment liée à l'organisation d'un temps. Un temps social, un temps d'échanges etc.

Claire : Et puis même à Belle-île, pour tous ceux qui sont au lycée, ils ont ces rythmes-là qui leur sont imposés.

Jean-Marc : Par exemple.

Claire : Entre les équipements qu'il y a sur l'île et sur le continent. Et vous dites aussi que « certains lieux de la planète présentent des caractéristiques voisines de celles qui sont attribuées aux îles maritimes donc éloignement - isolement - clôture, les rythmes » et donc c'est ce qu'on disait tout à l'heure, est-ce qu'on peut rapprocher vraiment des territoires isolés, en montagne, des îles, du point de vue de la temporalité, dans le sens des « modes d'habiter » par exemple ?

Jean-Marc : Oh bah oui parce que là encore faut nuancer. On peut dire oui parce qu'en fait, on est dans des communautés relativement restreintes la plupart du temps, donc avec un fort investissement dans les espaces proches de la communauté, un phénomène d'interconnaissance qui est très important, Belle-île par exemple, les gens passent leur temps à passer du temps ensemble, quand ils se rencontrent etc, c'est connu. Mais, c'est la même chose dans les villages de montagne, et

ce serait en même temps la même chose dans les villages donc il y a ce phénomène là mais en même temps, il y a donc je veux dire par là qu'il y a un fort investissement sur les espaces proches, aussi bien en terme social qu'économique. Mais, en même temps, il y a des relations avec l'extérieur, et des extérieurs qui sont parfois très lointains. Lorsque, les pêcheurs partent de l'autre côté de l'Atlantique. Mais est-ce que c'est vraiment spécifique de l'île, je n'en sais rien parce que dans les montagnes, il y a de manière régulière, il y a les départs même pas pour la transhumance mais pour la ville, pour aller travailler au loin, de façon temporaire, il y a l'arrivée des colporteurs, qui viennent de très loin, enfin je parle dans la période très ancienne. Et aujourd'hui on a les circulations permanentes. Donc est-ce que c'est vraiment singulier, je n'en sais rien. Est-ce qu'il y a vraiment des points communs, ouais je pense.

Claire : Et est-ce que vous pensez que c'est pertinent de faire des métaphores plutôt au sens d'île urbaine ? Donc par exemple, certains territoires qui seraient enclavés entre deux grands axes de circulation, ou des petits territoires plus ou moins grands d'ailleurs.

Jean-Marc : Ah oui, c'est une métaphore, il faut le prendre comme une métaphore. Et cette métaphore, elle a été extrêmement utile pour penser la ville, pour penser la ville autrement que comme on espace continu et fonctionnel, pour la penser dans la fragmentation de ses pratiques effectives et de ses usages effectifs donc le schème insulaire,

il est extrêmement utile. Voilà, j'y ajouterai le schème archipélagique, c'est à dire effectivement en indiquant par-là que ce n'est pas simplement des îles enclavées mais il y a constamment des circulations, alors sur un mode particulier. Il faut se poser la question « par où ça passe ? ».

Claire : C'est intéressant d'envisager le monde, ne serait-ce qu'à Paris, la notion de quartier, d'arrondissement etc, de voir ou serait potentiellement les limites...

Jean-Marc : Quiconque vit à Paris sait très bien que voilà, il vit dans une île. Il peut très bien vivre son quartier comme une île. Ce qui était frappant et douloureux au moment des attentats du Bataclan qui ont eu lieu dans le 11^{ème} arrondissement. Pour les gens du 11^{ème}, c'était je dirai un désastre de proximité, ça arrivait dans leur village, voyez. C'était beaucoup moins sensible lorsque vous étiez dans le 16^{ème} arrondissement. Vous aviez un rapport à l'événement qui était beaucoup plus abstrait ou effectivement qui pouvait être plus directement lié s'il y avait des personnes de connaissance mais si vous voulez dans le 11^{ème} arrondissement, tout le monde connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un et donc c'était un phénomène on pourrait dire insulaire. [...]

Claire : Et dans l'éditorial du dernier numéro « Îles en projet », à un moment donné vous dites que « les îles sont des occasions et des cadres d'expériences particulières où s'expriment les notions de singularité », je voulais savoir ce que vous entendiez précisément par ce mot singularité de

manière concrète ?

Jean-Marc : Singularité on en parlait tout à l'heure. Ça va être très précisément, c'est des, on ne peut pas nier qu'il y a comment dire, si l'on parle des îles maritimes qu'il y a, une expérience de l'espace et du temps, je vais reprendre un peu ce que vous disiez, qui est spécifique, qui est singulière. D'abord, parce qu'effectivement, il y a une présence importante de l'élément maritime, voyez, du littoral, précisément. Je crois qu'un des lieux forts de l'île, c'est quand même le littoral, la côte. Alors aussi bien pour y arrivez que pour en partir ou tout simplement pour y être. Il y a cette idée de bord, en fait, c'est l'idée de la limite. C'est une limite qui est d'ailleurs, qui n'est pas uniforme, le bord, qui n'est pas homogène. Il y a des points dans cette limite, par exemple le port, qui sont des points qui sont plus forts que d'autres. Ça, ça me semble une singularité du monde insulaire, la puissance du bord.

Claire : Et est-ce que vous pensez qu'il y a une singularité en terme de population, que ce soit une identité, le sentiment d'appartenance ?

Jean-Marc : Bah c'est ce que les insulaires ont envie de dire.

Claire : Oui de revendiquer même.

Jean-Marc : Voilà, et c'est ce qu'ils revendiquent, c'est ce qui se construisent. Mais pas plus, pas moins qu'en cité.

Claire : Oui, pas plus que dans certains autres endroits.

Jean-Marc : Une cité qu'on peut considérer comme une île. Ça, c'est un élément typique de la constitution des communautés de petites tailles.

Claire : C'est plus au niveau de l'échelle.

Jean-Marc : Alors, je ne sais pas quand je vais en Corse, même si je ne vais pas beaucoup en Corse. Il y a un grand discours identitaire de la part des CorSES. C'est clairement une construction sociale idéologique mais en réalité, est-ce que, il ne s'agit pas de la nier bien entendu mais elle est pas particulièrement exceptionnelle par rapport à ce que l'on peut trouver ailleurs.

Claire : Et enfin, est-ce que vous pensez que l'isolement géographique peut s'accompagner d'un isolement ou d'isolements d'autres types qui pourraient être un isolement social, un isolement culturel enfin une certaine forme de retard par exemple dans certains domaines ?

Jean-Marc : On parlait pendant longtemps de crétin des Alpes. (rires) Ça, c'est une construction qu'il faut envisager avec beaucoup de prudence parce que vous voyez isolement géographique, isolement social ou retard, ça c'est un discours d'un type qu'on pourrait dire déterministe donc si la géographie avait... Enfin, il ne s'agit pas de nier la puissance des lieux, la position etc mais en fait, cette puissance, elle

s'accompagne aussi d'énormément d'opportunités, de possibilités donc non, je serai assez dubitatif par rapport à un propos de ce genre.

Claire : Oui, je comprends. Et je pense que ça a beaucoup changé à une certaine époque, avec l'arrivée de la télévision, d'internet...

Jean-Marc : Oui en plus il faut bien comprendre enfin je veux dire, prenons l'exemple de l'île de Sainte Hélène, qui a quand même pendant longtemps été totalement enclavée, enfin il y avait, je crois, un bateau tous les six mois, je ne sais plus exactement, enfin maintenant il y a un aéroport, ça va changer. Après, je prendrai un autre exemple qui va avoir le même sens. Mais, ce n'est pas parce que cette île était isolée apparemment au milieu de l'Atlantique qu'elle n'a pas développé néanmoins des formes de vie, des manières de vie particulières, créatives, voyez. C'est ça qui est intéressant. Alors, effectivement on pourrait dire il y a un degré d'informations plus limité que ce que l'on pourrait trouver dans le 6^{ème} arrondissement mais si vous allez au fin fond de la Creuse, ou de la Lozère, il n'y a pas forcément une grande différence. Donc, là vous voyez c'est un phénomène différent. C'est un phénomène de distance. Voyez. Mais prenons un autre exemple qui va nous indiquer que la situation est parfois complexe. Si vous allez sur l'île de Rapa Haurei, une des plus éloignée de la Polynésie etc. Les insulaires, le collectif des personnes qui dirigent cet endroit ont refusés il y a quelques années l'installation d'un aéroport. Et les autorités

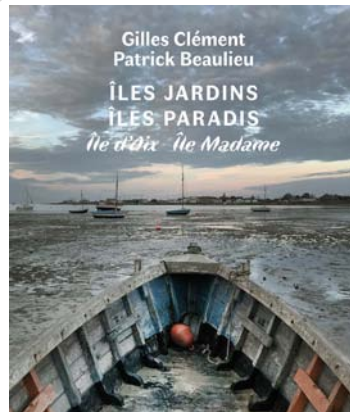
françaises, métropolitaines partaient d'un bon sentiment : on va vous désenclaver, on va vous apporter, etc... Pourquoi ils ont refusés ? Pourquoi ils considéraient que le simple fait d'avoir une alimentation par bateau, c'était largement suffisant. Parce qu'en fait, ils étaient, ils avaient perçu de façon assez fine une chose, c'est qu'avec l'aéroport et les avions arrivent aussi les promoteurs immobiliers. Arrivent aussi de façon plus générale le droit de propriété métropolitain or la plupart du temps dans les îles, le territoire, les terres sont en grande partie gérées de manière collective ou commune. Ce qui était le cas pour les populations de cette île-là. Et ce qui a des avantages considérables, justement en particulier pour la, on va dire, la gestion environnementale, pour faire vite. L'arrivée de l'aéroport, craignaient-t-il, c'était l'arrivée justement de quoi ? D'un droit de propriété, la possibilité pour des aménageurs de s'approprier justement des parties du territoire etc. Et donc ça aurait comme effet possible la destruction d'une manière de vivre. Donc, faut être attentif à ce genre de choses, c'est-à-dire que l'île c'est aussi déjà peut-être plus qu'ailleurs, autant qu'ailleurs mais plus qu'ailleurs si je puis-dire, il y a une attention, des modes de vie collectifs, qui est parfois important [...] ».

Gilles Clément

Il est paysagiste, jardinier, professeur et artiste. Si aujourd'hui, il n'a plus d'équipe, il continue de participer à des projets, en collaboration avec des agences d'architecture et de paysage. Il fait régulièrement des conférences ou des interventions dans diverses écoles, sur des sujets variés. Il est notamment le fondateur des notions de « tiers-paysage » et de jardin en mouvement : il définit d'ailleurs l'estran comme le « *jardin en mouvement de l'île* ». Il a travaillé sur plusieurs territoires insulaires comme la Réunion ou l'île d'Aix et l'île Madame dans le cadre d'une exposition avec Patrick Beaulieu en 2019. Il a aussi contribué au dernier numéro des Carnets du paysage « Îles en projet ». Il dit : « *Terre, petite île perdue dans le cosmos* ». Il appréhende donc le territoire planétaire comme une grande île insulaire.



Îles en projet, 2019. Couverture Les Carnets du Paysage n°35.
©Actes sud ©Patrick Beaulieu



Patrick Beaulieu, *Guérisseurs d'épaves* (série), impressions numériques, 2019. Affiche d'exposition
©Patrick Beaulieu

Entretien avec Monsieur Gilles Clément

4 Décembre 2019 (durée : 50 min)

Extraits

« [...] Claire : Après je pense que c'est très différent selon la position géographique, ça change quand même beaucoup. Là, dans le cas de Belle-île, ça s'inscrit dans les îles du Ponant donc il y a des caractéristiques assez similaires mais je pense que si l'on parle d'îles beaucoup plus lointaines, je ne sais pas si on retrouve les mêmes observations.

Gilles : Non, s'il y a des points communs en fait, c'est sur l'insularité en soi, voilà. Pour d'autres raisons: climatiques, facilité de communication ou pas, il y a des grandes différences. [...]

Claire : [...] J'ai fait la remarque, je cherchais la couverture et je suis tombée sur l'exposition que vous avez fait avec Patrick Beaulieu, donc sur l'île Madame et l'île d'Aix, et je voulais savoir en quoi ça avait consisté cette exposition ? Pourquoi ces îles particulièrement ?

Gilles : Parce que c'était une commande d'une association, qui s'appelle « Ciel » et qui il y a, dans cette association quelqu'un du conservatoire du littoral, qui a été longtemps responsable de cette région et qui maintenant est à la retraite. Et puis d'autres gens, des gens actifs encore aujourd'hui dont le maire, qui est en train de partir, le maire d'Aix. Parce que c'est une commune l'île d'Aix, c'est tout petit. [...] Moi, j'étais plutôt

sur l'île d'Aix et lui, plutôt sur l'île Madame, enfin on a sans arrêt fait des rencontres, des discussions avec les habitants, et c'était très sympathique. Lui, il est intervenu plutôt sur quelques lieux particuliers, où il intervient vraiment en tant qu'artiste et où il modifie quelque chose, où il force un regard... où il passe un film, il passe des films dans différents endroits, dans un phare. Et moi, j'ai fait une exposition qui part de l'analyse de l'île, comme, de l'île d'Aix, comme un territoire regardé de façon plus naturaliste, avec, j'ai fait une carte des biotopes, en intégrant l'estran parce qu'il y a quand même une question très importante là.

Claire : Surtout à cette échelle.

Gilles : L'île double de surface, quelques fois même un peu plus, avec l'estran. Et, on ne peut pas ne pas en tenir compte, d'autant qu'il y a une richesse extraordinaire dans cette partie-là, notamment avec, il y a des élevages d'huîtres triploïde, il y a des moules, il y a pleins de trucs, en plus de tous ces animaux, là, sauvages, sur lesquels on marche d'ailleurs quelques fois, dans les bio-recifs. Ça m'a beaucoup impressionné. Donc, j'ai fait ça. J'ai fait une cartographie [...] J'ai fait plusieurs cartes comme ça. [...]

Donc, j'ai fait ça, et puis un abécédaire pour l'île. Alors, il y a des choses très spéciales, qui sont vraiment liées à l'île. A la lettre N, Napoléon, parce qu'il est venu 3 jours. Et dans l'île, il y a un petit musée Napoléon, parce qu'il est venu 3 jours avant d'aller à Sainte Hélène et je ne sais pas où là. Et,

il y a un arbre qui a un tronc comme ça, énorme, avec une espèce de cicatrice et on dit que c'est un frêne greffé sur un orme. C'est un frêne mais greffé sur un orme, mouais... Donc un napoléon au sens non commun, c'est un jardinier intermittent, capable de greffer un frêne sur un orme. (Rires) Donc ça, c'est vraiment pour l'île d'Aix. Donc, je me suis amusé à faire ça. Ça a été plus ou moins apprécié parce qu'à la lettre T, j'ai pris Triploïde, les huîtres triploïdes ont été fabriquées là par quelqu'un d'Ifremer. Et, je mets que c'est des huîtres stériles, obèses et rentables. C'est tout, c'est la définition. Triploïde huître, ce qui est vrai. Seulement bon, bah (rires).

Claire : Ça n'a pas plu à tout le monde !

Gilles : J'ai pas dit qu'en plus elles étaient peut être empoisonnées. Parce que comme une huître c'est un filtre et que les élevages sont vraiment côté de l'estuaire de la Charente, on a toutes les eaux qui arrivent là, qui sont hyper polluées. C'est la flotte la plus polluée de France. Ça leur plaît les huîtres, elles se développent très bien, d'accord ok, mais on ne sait pas ce qu'on mange. Bon, en tout cas, c'est une ambiance très particulière, avec des chocs touristiques très forts je trouve. Ça doit être difficile à vivre, j'aimerais pas. Je suis allé dans des moments très agréables mais aussi dans les moments horribles, invivables.

Claire : C'est vrai qu'avec l'affluence touristique...

Gilles : C'est pas loin de la côte, on met 20 minutes, une demi-heure à y aller. Il y a plein plein de gens qui arrivent le matin, qui repartent le soir. Et, ça fait des quantités folles quoi et l'île est toute petite. Enfin voilà, donc, j'ai fait des trucs comme ça et il y a eu des citations de textes que j'ai écrit. C'est Dominique Truco qui a voulu les mettre à certains endroits. Des photos, j'ai surtout pris des photos d'arbres remarquables pour parler de la diversité comportementale face au vent, enfin de l'anémomorphose mais aussi les réactions. C'est à peu près tout, j'ai fait plusieurs fois des conférences là-bas.

Claire : Mais comment s'organisait votre travail là-bas ? Est-ce que vous avez fait beaucoup d'entretiens avec la population ?

Gilles : Oui. Ce n'était pas très facile d'en faire de façon abrupte comme ça parce que il y avait plein de gens, les gens qu'on rencontrent la plupart du temps ne sont pas les habitants, ce sont des touristes. Donc, pour vraiment avoir des habitants, c'est lors, j'ai fait trois fois des exposés, face au public, alors là ils posent des questions, il y a eu un vrai échange. Et une fois, avec des enfants. Des enfants, dans une classe, une école qui est dans la mairie. Ça c'était pas mal.

Claire : Oui, c'est toujours intéressant d'avoir le point de vue des enfants.

Gilles : Donc voilà c'est tout, c'est pas grand-chose. Bon, j'ai eu l'occasion de faire des travaux sur d'autres îles, l'île de la Réunion, j'ai travaillé, sur l'analyse de la série floristique

depuis le niveau de la mer jusqu'à plus de 2000m. Avec les zones climatiques différentes qui font qu'on a...

Claire : Des genres de strates ?

Gilles : C'est très amusant parce qu'on est dans un mélange planétaire total, des plantes d'Australie en bas, d'Europe en haut. Un brassage planétaire complet, qui va aussi très bien, c'est vraiment particulier, avec le brassage planétaire humain : des gens venant de pays très différents : d'Inde, d'Afrique, d'Europe enfin bon.

Claire : Et ça c'était une commande ou un projet personnel ?

Gilles : Oui c'était une commande de la FRAC à l'époque. Bon, l'analyse n'a pas, ça a donné lieu à une exposition à une conférence et voilà une petite mais ça n'a pas, sur le parcours, il y a un jardin, qui s'appelait jardin « Petit Jean », qui avait été abandonné, qui était vraiment à la limite d'une flore complètement endémique et d'une série floristique plutôt d'Amérique du Sud bizarrement, des causes de l'Histoire. Et avec aussi une sorte d'hôtel qui était tout près, assez haut, très souvent dans les nuages. Et ça c'est pas fait, le jardin s'est pas fait mais l'étude a été faite. [...]

Claire : D'accord. Et j'avais lu aussi que c'était un « corpus d'œuvres, en prise avec le vivant, la mouvance, évanescence des paysages et des gens et les forces de la nature » et je voulais savoir si selon vous, ces territoires insulaires avaient une relation particulière au temps ? Et puis aussi, est-ce

que vous pensez que ce sont des espaces qui évoluent plus rapidement que d'autres, si l'on parle sur le temps long, temps court, des évolutions vraiment particulières à ces temps-là.

Gilles : Je crois, ça dépend vraiment où on se trouve. Dans une île tropicale ou les saisons sont beaucoup moins marquées même s'il y a une saison sèche et une saison humide, ça c'est sûr. Mais les durées du jour, elles varient un tout petit peu, je pense à l'île de la Réunion enfin plus on est vers l'Equateur, moins ça bouge quoi. Donc, on peut pas comparer du tout avec nous. Et la question du temps, elle est perçue de façon très différente si tout est répétitif. Il y a un très intéressant travail de Francis Hallé (botaniste) sur, je crois que ça s'appelle, il y a le mot Tropical dans le titre (La Condition tropicale). C'est un livre assez ancien. Où il dit que quand on vit dans un endroit du monde où la durée du jour est toujours la même, où finalement la température, tout est un peu pareil, tout vit tout le temps de la même façon, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de saisons. Et il n'y a pas d'arrêts de végétation, de choses comme ça. Ça fleurit tout le temps. Tout est possible tout le temps et il n'y a pas, c'est une conclusion que j'avais trouvée très très intéressante, de synchronisation d'actions, qui viendrait sous la pression des saisons. On a chez nous des espèces qui sont liées à un photopériodisme tel qu'elles ne fleurissent que quand les jours sont courts, ou au contraire quand ils sont longs. Enfin, ça dépend des espèces quoi. Mais, elles ne fleuriraient pas à d'autres, voilà donc il y a une convergence. Il disait même

à la limite pour les humains, qu'il y a des révoltes. Sur les tropiques, il n'y a pas de révolution. C'est intéressant. Donc la perception du temps, la durée, n'est pas du tout la même en fait. Quand on est dans la répétition de quelque chose qui est un peu toujours pareil, je sais pas exactement, je crois que le temps passe plus vite bizarrement. Alors que quand on a des intermèdes, il y a des seuils, on passe à autre chose et on a l'impression d'avoir vécu beaucoup plus de choses alors que le temps est le même, la durée est la même. Sur 3 mois ou 5 mois mais c'est varié, du fait que ce soit varié, c'est comme quand on voyage. On voyage une semaine, on a l'impression d'avoir passé 3 mois dehors alors qu'on a voyagé une seule semaine et quand on reste une semaine, au même endroit partout, ça passe très vite, c'est étrange mais c'est ce sentiment-là.

Claire : ça devrait presque être l'inverse.

Gilles : ça devrait presque être l'inverse mais ce n'est pas ça ! Donc, l'activité rend le temps plus long. L'activité disons qui nous perturbe parce que sinon. Et pour une île, il y a, une île atlantique, il y a d'autres phénomènes qui... Il y a quand même les marées qu'on n'a pas en Méditerranée. Qu'on n'a pas dans certains endroits du monde, elles existent presque pas.

Claire : Oui, à la Réunion, il n'y a pas de marées par exemple, ou très peu ?

Gilles: Non, un marnage de rien, si un petit peu quand on est

dans l'atoll, à peine visible. Enfin vraiment, ça ne veut rien dire quoi. Alors qu'au Mont St Michel, où je ne sais où (rires) là c'est très très visible. Et il y a des moments où on se dit « je ne vois plus la mer » et j'ai des amis qui ont une maison dans le Cotentin, ils sont tout près enfin face, ils regardent vers l'est un petit peu et c'est très très plat à cet endroit-là. Il y a des moments où on ne voit plus la mer, tout d'un coup elle arrive, mais elle arrive à 50m de la maison, ça change tout.

Claire : C'est vrai qu'il y a des grandes plages très plates et c'est vrai que l'eau part très loin et revient très près.

Gilles : Et à toute vitesse et avec les oiseaux qui jouent un grand rôle je trouve dans la transformation du paysage, sa lecture, c'est très très animé par moment à cause d'eux ou grâce à eux donc on ne peut pas comparer ça à quoi que ce soit d'autre, c'est très particulier quand même. Et il y a les grandes marées. Qui sont des temps, tout le monde s'en avise, on en parle, on va les voir, enfin c'est un spectacle quoi.

Claire : C'est vrai que je suis allée à Belle-île pendant deux semaines et je suis tombée pile pendant les grandes marées, c'était formidable.

Gilles : Formidable, voilà. Ça m'étais arrivé comme ça sur les îles, alors, en Normandie, j'ai oublié leurs noms. [...]

Claire : Je pense à ça, est-ce que à La Réunion il y a le réchauffement climatique qui est plus visible, par sa position

? Parce que là par exemple, en Bretagne j'ai pas du tout observé. On parle souvent du réchauffement climatique, le déplacement des limites, la montée des eaux qui pourrait influencer les îles.

Gilles : C'est pas, alors il y a le réchauffement mais c'est disons un changement climatique, qui est dû à un réchauffement mais qui par certains endroits sur la planète se traduit pas forcément par une hausse de température, ça peut se traduire par un changement des courants de l'air, parce que comme la température a été plus chaude là alors que autrefois c'était là. C'était sur $P=K$, température sur la pression est une constante. Donc le courant de l'air va changer de direction, il va peut-être être plus fort et aujourd'hui sur l'île Maurice, il n'y a plus d'ouragans, il n'y a plus de cyclones depuis 6-7 ans... [...]

Claire : Et pour revenir au temps, est-ce que le climat et la météo sont pour vous une caractéristique de l'insularité ? Est-ce que vous pensez qu'il y a un climat et une météo spécifiques sur les îles ? Qu'il y aurait un genre de micro-climat, par exemple, qui est une expression qu'on entend souvent.

Gilles : Je pense que, quand on est sur une île, ce qui est pas toujours le cas, mais il y a des marins. C'est pas le cas à Ouessant bizarrement, il n'y a pas de marins.

Claire : Pas du tout ?

Gilles : Non, très peu, très rare, ouais c'est curieux. Et, c'est historique, bon, ils ont fait autre chose.

Claire : C'est vrai qu'à Belle-île, c'est un peu la même chose. Finalement, les gens ont une image très maritime de Belle-île mais en fait, c'est beaucoup plus agricole. Il y a très très peu de marins. Bon historiquement, il y en avait un petit peu plus sûrement mais aujourd'hui, il y en a vraiment très peu, il y a trois bateaux de pêche pour toute l'île et encore, c'est en pleine saison.

Gilles : Parce qu'en principe, quand il y a des marins, là il y a des météorologues de terrain si je puis dire. Ils savent regarder la direction des vents, pouvoir dire « ça va se passer comme ci ou comme ça ». Parce qu'ils ont l'habitude et ça joue, pour eux, ils ne peuvent pas se passer de savoir. C'est très très important ! Si ils ne sont pas comme ça, c'est plutôt le rapport au tourisme, voilà. Donc, la lecture météorologique, elle se fait pas de la même façon. Elle est plutôt en rapport avec ce qu'on nous raconte, d'une manière absolument invraisemblable à la radio, en disant « ça va être du beau temps » ou que « ça va être du mauvais temps ». Mais, ça veut dire quoi ça ?

Claire : C'est vrai que c'est totalement subjectif.

Gilles : C'est hallucinant ! Quand, ils annonçaient en fin septembre dans la Creuse, moi j'habite dans la Creuse, qui est le département le plus sec de France, tout était grillé de

cette couleur là (montre la table en bois clair) et on dit « il va faire mauvais parce qu'il va pleuvoir », mais on attendait la pluie depuis trois mois et demi. On n'attend que ça.

Claire : Mauvais pour qui ? C'est toujours pareil !

Gilles : C'est ridicule ! C'est vraiment une lecture, je ne sais pas, enfin ciblée sur le tourisme uniquement.

Claire : C'est vrai que même à Belle-île quand il y a des tempêtes, c'est magnifique ! La plupart des gens adorent les tempêtes en fait ! Et pourtant quand ils les annoncent, c'est une catastrophe, finalement, tout est relatif.

Gilles : Bon, il y a quelques fois des conséquences.

Claire : Oui ça dépend de l'importance. C'est vrai que c'est très relatif cette question du temps. Même si, ça paraît assez logique, et puis il y a forcément une dépendance entre les activités enfin le tourisme, encore plus sur des territoires comme ça très touristiques.

Gilles : Mais là, la question que tu poses aussi, c'est sur le temps qu'il fait ou le temps qui passe ?

Claire : Bah, les deux. Je m'intéresse aux deux. Pour moi, la temporalité, ça regroupe à la fois le climat, le temps météorologique et à la fois la perception du temps qui passe.

Gilles : C'est intéressant qu'on ait qu'un seul mot parce que dans d'autres langues, il y en a deux pour dire ça. Nous n'en n'avons qu'un et c'est probablement parce que c'est lié, d'une façon forte quoi. Ça pourrait être l'introduction. (Rires)

Claire : Non mais c'est vrai. Bon, après ça peut aussi être source de confusion. C'est vrai que quand je pose des questions comme ça sur le temps, souvent les gens me disent mais quel temps en fait, de quel temps on parle ? Et c'est vrai que c'est, moi-même en général, je ne sais pas vraiment, ce que j'attends comme réponse parce que j'aime bien aussi avoir directement les réponses, de manière plus naturelle, voir à quoi on pense en premier.

Gilles : Bah dans, je dis parfois à propos du temps qui passe : « Le jardinier, il est celui qui accompagne le temps, il ne s'y heurte pas, ça ne sert à rien », il suit le développement de la plante, il voit comment ça se passe, et donc là, on est au rythme des saisons. Donc il y a une façon de percevoir le temps par le jardin, qui n'est pas pas du tout la même chose que ceux qui prennent le métro le matin pour aller à l'heure fixe, c'est pas pareil.

Claire : C'est sûr. Mais, par exemple, sur l'île d'Aix puisque vous y êtes allé et y avez vécu sur des courts séjours, est-ce que vous avez remarqué par exemple, si l'on parle de la perception du temps, cette fois-ci, le temps qui passe, est-ce que vous avez remarqué un phénomène de lenteur du temps ? Comme on parlait tout à l'heure, le fait que le temps passe

plus lentement ou plus vite. Est-ce que vous pensez qu'il peut y avoir un lien entre le lieu et la perception qu'on a du temps qui passe ? Ou c'est seulement du point de vue des activités ?

Gilles : Euh... Je, c'est pas exactement ça qui, sur cette île... Moi, j'ai été frappé par les, en fait, par les oiseaux. Comme si eux, ils se réglaient, enfin ils se règlent par rapport à la météo, aux migrations. Donc, on avait des oies, c'était des bernaches je crois, qui étaient arrivées massivement. Et j'allais un peu discuter avec elles. (rires) Ce sont des animaux magnifiques. Et donc, là quand on rentre dans ce genre de rapport, il n'y a plus du tout de notion de temps, elle disparaît en fait, cette notion. Parce qu'on est, c'est un rapport animal, alors on sait pas, on regarde pas sa montre quoi. La question est pas là. Or, il se peut que sur ce genre d'île, ces aventures-là soient fréquentes. Donc, la notion du temps, elle disparaît, elle est plus là.

Claire : C'est intéressant, la notion de disparition. [...]

C'est vrai que c'est assez impressionnant de voir ces choses-là. Et est-ce que sur l'île d'Aix, vous avez observé d'autres singularités, pas forcément en lien avec le temps, singulières à ce territoire ? Paysage, activités, déplacements...

Gilles : Bon, j'ai vu, j'ai parlé, il y a la dimension militaire, folle mais qui est un petit peu masqué aujourd'hui par la végétation. Toutes les batteries sont relativement modestes et elles sont un peu effacées dans le paysage par rapport à

ce que ça a dû être autrefois parce qu'il s'est boisé. Mais, il n'était pas puisqu'il fallait pas, fallait une bonne visibilité. La présence des forts, l'expo avait lieu d'ailleurs partiellement dans le fort Liedo. Une autre partie, l'abécédaire qui était dehors et bon c'est vraiment une île qui était militaire, elle a servi absolument à rien de ce point de vue mais elle était comme ça. Fort Boyard est à côté.

Claire : Il y a beaucoup d'îles qui ont cette vocation militaire, c'est stratégique.

Gilles : Oui, c'est assez étrange donc ça, c'est une chose qui marque quand même, c'est très particulier. L'autre chose, c'est l'anémomorphose mais ça c'est aussi pareil avec le vent mais avec des arbres complètement dingues, qui tournent, qui font des tours, qui ont des porte-à-faux fantastiques, qui arrivent à, je ne sais pas comment ils tiennent hein. C'est miraculeux. Et puis, l'île d'Aix, son nom c'est Aix, ça veut dire eau et les marins venaient chercher de l'eau, dans une petite source, dans la partie la plus haute du terrain. En bas de cette partie-là, donc sur un petit bout de plage minuscule et je sais pas combien ça fait d'altitude, ça doit être 10m de haut quoi, rien. C'est le point culminant. Mais, ça aujourd'hui, c'est devenu une forêt, qui est spontanée. Ça m'a intéressé parce que c'était pas du tout comme ça du temps de Napoléon donc parce que je pense que là-dedans, on pourrait faire (c'est une partie des pistes de projets que j'ai données), des petites clairières avec des systèmes de captures de l'eau parce que cette île est reliée au continent par un tuyau souterrain-sous-

marin, qui quelques fois est coupé. L'eau arrive du continent, non mais c'est dingue, c'est complètement fou.

Claire : C'est fou de pas utiliser la ressource.

Gilles : Évidemment, elle s'appelle l'île d'Aix. Et c'est l'eau de la Charente, qui est la plus polluée de France donc, qui est traitée et qui s'en va dans un tuyau. Et quelques fois, il y a des accidents, il n'y a plus d'eau sur l'île, ça c'est débile. Alors, qu'il pleut dans ce pays, on peut récupérer l'eau et il y a la possibilité de capturer l'eau avec des filets, des tissus, par l'humidité de l'air simplement, même quand il ne pleut pas donc il n'y a aucun problème pour ça. Et c'était dans cette partie-là que moi je pouvais imaginer qu'on pouvait le faire, sans qu'il y ait un impact paysager négatif quoi.

Claire : C'est intéressant cette question d'eau, c'est une grande question sur les îles. A Belle-île, l'eau est récoltée sur places par les vallons. Elle est, l'eau de pluie, récupérée puis filtrée, avec tout un système.

Gilles : Ça au moins, ça tient le coup quoi. Tant qu'il pleut !

Claire : C'est ça, quand il y a des périodes de sécheresses, ils sont obligés d'être approvisionnés par des bateaux.

Gilles : Ça, il pourrait mettre en place les systèmes de capture d'humidité de l'air, même quand il ne pleut pas.

Claire : C'est vrai que ce n'est pas mis en place, ils n'utilisent que l'eau de pluie. Après les périodes de sécheresse restent

rares donc c'est pas très gênant. Et j'aimerais bien revenir sur la question de l'estran, que vous avez évoqué tout à l'heure. Je m'intéresse pas mal à ce territoire là parce que je trouve que c'est assez intéressant de voir, déjà, ça illustre pas mal la notion du temps puisque avec la marée, ça change pas mal de choses. Et puis, il y a cette notion de mouvement. Puis, c'est un territoire très diversifié, du point de vue des espèces. Vous dites d'ailleurs à ce propos dans les Carnets du paysage : « C'est là que d'une année sur l'autre, les choses changent de manière plus évidente. A la fois naturellement, par la gestion humaine... » Vous le définissez comme le jardin en mouvement de l'île. Je voulais savoir quelles étaient pour vous les évolutions vraiment visibles que vous avez pu observer sur ces territoires ? Et qui sont dus par exemple à un changement naturel ou par une activité de l'Homme. Est-ce que vous avez vraiment des choses concrètes sur ces territoires ?

Gilles : Alors par l'activité de l'Homme, c'est plus facile de le voir parce que ça structure le paysage. Tous les dispositifs d'élevages des huîtres et des moules, ça fait une géométrie, pas du tout naturelle. On le voit très bien à marée basse, on le voit moins bien à marée haute même si il y a encore des trucs qui dépassent. Donc voilà, ça c'est très, ça transforme quand même le paysage. Sur le plan naturel, il y a des transformations, euh, que moi, je n'ai pas pu voir dans le temps car elles sont plus longues ou on me dit que le territoire de fixation des crustacés ou des gastéropodes, enfin peu importe de quels animaux, s'est étendu sur un bio-récif et a disparu ailleurs et

ça c'est des choses que moi je ne peux pas constater sur un an, pas possible. [...] Dans d'autres endroits, j'ai, comme dans le Cotentin, j'avais vu, comme je suis allée plusieurs fois à différentes époques, des mouvements du sable, ça... Alors, là pour le coup, oui c'est très spectaculaire. Il peut y avoir des endroits où il y a une plage puis l'année d'après, il n'y a plus rien, voilà. Et ça, ça fait vraiment un changement très fort, immédiat, brutal oui.

Claire : C'est vrai que c'est très visible. Et quand vous parlez des évolutions engendrées par l'Homme, à quelle échelle vraiment vous l'entendez ? Là par exemple, on parlait des huîtres, des moules ou de toutes les cultures ostréicoles, est-ce que vous parlez par exemple à plus grande échelle de projets qui pourraient être des projets balnéaires ou des aménagements qui pourraient modifier la côte ?

Gilles : Il y en a partout mais heureusement en France, on a le Conservatoire du littoral qui a joué, continue de jouer un rôle extrêmement important là-dessus, ce qui fait qu'on a des côtes qui sont relativement protégées, par rapport à d'autres. Si l'on va en, Espagne ou au Maroc, c'est une catastrophe, c'est terrible ce qu'il se passe, ce qui s'est passé et ce qu'il continue de se passer. Et nous sommes menacés en France aussi par ces derniers gouvernements successifs qui ont depuis Sarkozy, voulu boucher les dents creuses, enfin changer les systèmes de protection qu'on a par le Conservatoire du littoral. En disant non faut arrêter, faut faire de la spéculation immobilière. Donc, on est très très menacés là-dessus. Je ne

pense pas sur l'île d'Aix qu'il y ait un projet là-dessus parce qu'elle est très protégée bizarrement, très bien protégée. Tant mieux parce que il suffit de la re-dynamiser pour avoir quelque chose d'intéressant, en utilisant les maisons qui ne sont pas utilisées. En leur redonnant vie. [...]

Claire : Et est-ce que vous pensez que le mouvement des marées peut influencer la vie des habitants, dans leur quotidien, dans leurs pratiques ?

Gilles : Ah le mouvement des marées influence sans doute le quotidien mais avec une habitude, une acceptation du fait que ça bouge. Par contre, le changement climatique qui fait monter l'eau de la mer, crée des mouvements qui étaient peut-être pas complètement prévus et qui peuvent très sérieusement gêner des habitants dont les maisons sont trop proches, sont trop basses en niveau. Et là, ça devient compliqué. Là, sur l'île d'Aix, il y a toute la partie centrale qui autrefois sans doute a été un passage pour l'eau, qui aujourd'hui est un morceau de terre. Cette île s'est construite, enfin elle s'est installée sur une forêt fossile et il y a deux parties un tout petit peu plus hautes : au sud et au milieu un peu plus basse, où il y a quand même beaucoup de maisons, pas beaucoup, enfin c'est pas énorme mais qui vraiment risque d'être inondées et ils ont prévu un truc complètement idiot. D'ailleurs, à la lettre D, j'ai mis Digue dingue. Ding ding dong. Une digue dingue, une digue folle. Qui sert à rien, elle est même pas assez haute pour imaginer qu'on pourrait se protéger. [...]

Claire : Et j'ai lu aussi que l'île Madame était accessible uniquement, enfin à pied, à marée basse. Donc là, il y a un sacré rapport au temps. Je ne sais pas si, vous avez dû aller sur l'île Madame dans le cadre de l'exposition ?

Gilles : Oui mais c'est pas quelque, enfin ça devient une aventure, une promenade. On ne sait pas si on pourra revenir. C'était comme s'en aller vagabonder dans la baie du Mont St Michel à marée basse. C'est dangereux, enfin dangereux, pas tellement mais c'est risqué quand même.

Claire : Oui, on risque d'être bloqué. Après, on peut revenir en bateau j'imagine.

Gilles : Bien sûr, il y a des parcours sans problème avec les bateaux.

Claire : Et cette notion d'accessibilité, sur la notion aussi du déplacement, est-ce que ça conditionne selon vous les îles et leurs usages ? Là par exemple le fait de pouvoir y aller uniquement à pied, ou même le fait de devoir prendre un bateau. Là, on parlait des ponts tout à l'heure.

Gilles : Ah oui mais je trouve que ça donne un charme très particulier, qu'on a nulle part ailleurs. On va dans ce genre d'île là, minuscule, avec un bateau. Après on est à pied donc soit, il y a un vélo à proximité et on peut le louer, on peut le prendre, soit il y aussi, pour transporter des bagages, il y a des vélos avec des petites remorques. Alors les seules voitures

qui existent, c'est les voitures de la mairie, l'entretien des espaces verts, poubelles, c'est tout. Tout le reste, c'est que des vélos. Alors, on est surtout à pied en fait. Et ça, c'est vraiment très agréable, c'est juste quelque chose d'humain et qu'on accepte immédiatement quoi. Il n'y a aucun problème.

Claire : Oui et puis c'est vrai que le rapport entre le déplacement et le ressenti qu'on a de l'espace et de tout un tas de choses, c'est vachement influencé par la notion de déplacement. On se déplace en voiture ou à pied, c'est pas du tout la même chose.

Gilles : C'est pas du tout la même chose. Rien à voir. Rien. Et là, on peut faire le tour de l'île, tranquillement, à pied, voilà on met 2h, 3h, c'est rien quoi. C'est vrai que c'est une échelle assez humaine quoi finalement. On avait d'ailleurs imaginé que ça pourrait s'appeler « Île Jardin », parce que c'est un grand jardin mais elle en a finalement une taille qui permettrait, c'est un jardin [...] ».

SONDAGE HABITANTS

Réalisé à Belle-île, Toussaint 2019 (10 personnes interrogées)

Météo

- Avec quels adjectifs décririez-vous le temps bellilois ?
- Connaissez-vous des expressions qu'on dit ici pour qualifier le climat ?
- Avez-vous un souvenir d'un temps spécial, rare à Belle-Ile : un évènement climatique plus fort que les autres ?
- Avez-vous vécu la tempête de janvier 1998 qui avait bloqué les passages des bateaux pendant plusieurs jours ?

Perception de l'île

- Pensez-vous que l'île est « en dehors du temps » comparé au Continent : sentiment de retard dans certains domaines ?
- Que pensez-vous du tourisme ? Est-ce que cela change vos habitudes ou pratiques à certains moments de l'année ?
- Voyez-vous des évolutions visibles du paysage en lien avec l'effet du temps ou du réchauffement climatique ?

Temps

- Quel est le déroulement de votre journée d'aujourd'hui ? Le temps influence t-il vos choix quotidiens : météo, marées ?
- Pour vous, quel lieu (1 seul) sur l'île évoque le temps extrême, dangereux ? Et à l'inverse un lieu sécurisant, abrité du temps (1 seul) ?

- Sur l'île, avez-vous le sentiment d'un temps plus lent ou plus marqué par certains éléments ?

Mobilité /déplacements

- Quel est votre relation au continent et aux autres îles du Ponant : combien de fois par mois y allez-vous ?
- Vous sentez-vous isolés ou solidaires sur l'île et pourquoi ?
- Comment vous déplacez-vous sur l'île ? Combien de fois par jour environ ?

Recherche

- Avez-vous déjà entendu parler de ce qu'on appelle à Belle-île le « Petit Nice » ?
- Savez-vous si les anciens blockhaus de la guerre ont eu d'autres usages depuis : habitation, fête, photographie ?
- Cinéma : connaissez-vous des films ou séries tournés à belle-île ? Avez-vous des souvenirs du tournage de la série Dolmen ou d'un autre tournage ?
- Connaissez-vous la date approximative à laquelle les maisons du port de Sauzon et de Palais ont été peintes en couleurs et quelle est l'origine ?
- Avez-vous déjà assisté au festival de musique Belle-île-on air ?
- Avez-vous déjà assisté ou participé à Belle-île-en-trail ?

REMERCIEMENTS

Un archipel de merci à Christian Marenne et Virginie Meunier, qui m'ont suivis avec beaucoup d'attention et de bienveillance durant cette année. Pour nos nombreuses discussions depuis le choix du sujet jusqu'à l'écriture et la lecture. Pour vos corrections enrichissantes, qui m'ont poussées à aller plus loin dans ce voyage.

Merci à Eric Monin pour vos recommandations qui ont vraiment su m'éclairer au départ de cette recherche.

Dominique Abraham, Antoine De Tapol, Jean-Marc Besse et Gilles Clément : merci de m'avoir accordé de votre temps pour échanger sur ce sujet.

A Papy et Mamie pour m'avoir fait découvrir votre île, avoir pu y vivre, de très bons souvenirs. A ma famille, belliloise, de près ou de plus loin. Merci à mes parents et à ma sœur Marie, correcteurs de toujours.

Merci à mes amis pour nos séances de travail motivantes, évidemment Claire, pour nos échanges, tes précieux conseils et ton soutien sans faille.

Enfin, merci beaucoup Théo, pour ta présence qui m'apporte énormément.

